THÉATRE COMPLET

TOME SECOND

BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER

A 3 FR. 50 LE VOLUME

THÉATRE COMPLET D'HENRY BECQUE

2 VOLUMES

TOME PREMIER : Sardanapale. — L'Enfant prodigue. — Michel Pauper. — La Navette. . . . . 1 vol.

TOME DEUXIÈME : Les Honnêtes Femmes. — Les Corbeaux. — La Parisienne . . . . . 1 vol.

20754. — Imprimeries réunies, A, rue Mignon, 2, Paris

HENRY BECQUE

THÉATRE COMPLET

TOME SECOND

Les
Honnêtes Femmes
Les Corbeaux
La Parisienne

PARIS
G. CHARPENTIER ET Cie, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11

1890

Tous droits réservés.

287490
33
5
23

PQ
2193
B4
1890
t. 2

LES

HONNÊTES FEMMES

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du GYMNASE, le 1er janvier 1880.

Reprise sur le théâtre de la RENAISSANCE le 7 février 1885.

Reprise à la COMÉDIE-FRANÇAISE le 27 octobre 1886.

PERSONNAGES

	Gymnase.	Renaissance.	Comédie-Française.
LAMBERT. . . .	M. LANDROL.	M. GALIPAUX.	M. BAILLET.
Mme CHEVALIER.	Mme FROMENTIN.	Mlles DUNOYER.	Mlles PIERSON.
GENEVIÈVE. . .	Mlles DEPOIX.	DRUAU.	DURAND.
LOUISE	HENRIOT.	CLARENS.	Mme JAMAUX.

La scène se passe de nos jours, à Fontainebleau.

LES

HONNÊTES FEMMES

Le théâtre représente un salon donnant sur un parc. Au fond, deux portes-fenêtres séparées par une console, la console est surmontée d'une glace sans tain et garnie de fleurs. Portes latérales, à deux battants. En scène, sur la gauche, au premier plan, une table entre deux fauteuils se faisant vis-à-vis ; sur cette table et sur les sièges voisins, des robes, des vêtements d'enfant, du linge de toute sorte. En scène également, à droite, au premier plan, un canapé ; près du canapé, un guéridon ; sur le guéridon, un plateau avec une bouteille, deux verres et une assiette de pâtisseries. Meubles et objets luxueux qui figurent une pièce élégante et ordonnée.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME CHEVALIER, puis LOUISE.

Au lever du rideau, Mme Chevalier, installée près de la table dans le fauteuil à gauche et les pieds sur une chaise, travaille.

LOUISE, entrant et s'approchant.

M. Lambert, madame.

MADAME CHEVALIER.

Qu'il entre. (La rappelant.) Louise !

LOUISE.

Madame?

MADAME CHEVALIER.

Les enfants sont bien?

LOUISE.

Oui, madame.

MADAME CHEVALIER.

Qu'est-ce qu'ils font?

LOUISE.

Ils jouent.

MADAME CHEVALIER.

Vous ne les perdez pas de vue?

LOUISE.

Non, madame.

MADAME CHEVALIER.

Faites entrer.

SCÈNE II

MADAME CHEVALIER, LAMBERT.

LAMBERT, allant à Mme Chevalier, qui lui donne la main.

Comment allez-vous, madame?

MADAME CHEVALIER.

Paisiblement, vous voyez.

LAMBERT.

Je ne vous dérange pas?

MADAME CHEVALIER.

Vous me faites plaisir. (Montrant le fauteuil à droite de la table.) Qu'est-ce qu'il y a sur ce fauteuil?

LAMBERT.

Des serviettes.

MADAME CHEVALIER.

Marquées?

LAMBERT.

Marquées.

MADAME CHEVALIER.

Posez-les là... là... là... et asseyez-vous. Vous me regardez. Je suis bonne, n'est-ce pas, au milieu de toutes mes hardes?

LAMBERT.

Vous travaillez donc quelquefois?

MADAME CHEVALIER.

Quelquefois! Toujours. J'ourle, je marque, je mets des pièces, je fais tout chez moi... excepté les torchons. Pourquoi pas les torchons comme le reste, c'est bien un préjugé. Si je n'avais pas cette sagesse, ma maison serait jolie avec deux enfants qui occupent la femme de chambre du matin au soir. Et ils usent, ces marmots, ils usent! Quand les bras me tombent, que ma tête s'engourdit et que

je sens que je vais m'endormir (montrant le guéridon), je trempe le bout d'un biscuit dans un demi-verre de ce petit vin blanc, la seule boisson qui me dise quelque chose. Vous allez y goûter avec moi.

LAMBERT.

Je vous remercie.

MADAME CHEVALIER.

Laissez-vous faire.

LAMBERT.

Plus tard.

MADAME CHEVALIER.

C'est là. Quand vous en voudrez, vous le direz.

Pause.

LAMBERT.

Me voici heureux, madame.

MADAME CHEVALIER.

De quoi?

LAMBERT.

De me trouver où je suis. On est bien chez vous, on y respire.

MADAME CHEVALIER.

Venez quand vous voudrez, je ne ferme pas ma porte.

LAMBERT.

Quelle bonne chance j'ai eue, en venant passer

l'été ici, de rencontrer une femme comme vous. C'est bien bonnet de coton ici, convenez-en. (Mme Chevalier ne répond pas.) Il est certain que vous seule m'y avez retenu.

MADAME CHEVALIER.

Je m'en félicite, vous ne deviez pas nous quitter.

LAMBERT.

Vous ne faites rien pour plaire et vous n'en plaisez que davantage.

MADAME CHEVALIER.

Je suis naturelle. Il y a quelques bonnes gens encore, pas beaucoup, qui aiment cette note-là.

LAMBERT.

Les adorateurs ne vous manquent pas pourtant.

MADAME CHEVALIER.

J'en ai un, je le sais. (Mouvement de Lambert.) Le général. Nous sommes très bons amis ensemble et nous nous entendons parfaitement. Il me conte quelquefois des histoires, le général, qu'il pourrait garder pour lui. Mais il est vieux, il voit que je l'écoute, et, si j'ai le malheur de rire, il va, il va, on ne peut plus l'arrêter. — Êtes-vous retourné chez les Langlois, depuis leur fête?

LAMBERT.

Je m'y ennuie.

MADAME CHEVALIER.

Ah! — Et la famille Rousselin, l'avez-vous vue?

LAMBERT.

Elle m'assomme, la famille Rousselin.

MADAME CHEVALIER.

Oh! — Mme Papillon?

LAMBERT.

Je ne la salue plus.

MADAME CHEVALIER.

Très bien. Qu'est-ce que dit votre tante de tout ça?

LAMBERT.

Nous ne nous parlons pas pour le moment.

MADAME CHEVALIER.

C'est complet. Prenez garde, monsieur Lambert, prenez garde, vous resterez garçon.

LAMBERT.

Soit! je resterai garçon! On n'en vit pas plus mal.

MADAME CHEVALIER.

Ni mieux. Je vous donne tort, moi, vous savez. Qu'est-ce que vous reprochez à notre petite société de Fontainebleau? Elle est simple, gaie, heureuse; elle a été parfaite pour vous, parfaite. Mais voilà.

Quand on a pris l'habitude d'un certain monde, on se trouve dépaysé et mal en train dans l'autre.

LAMBERT.

Non.

MADAME CHEVALIER.

Si. On repousse de haut des obligations même agréables, après avoir accepté ailleurs les servitudes les plus révoltantes.

LAMBERT.

Non.

MADAME CHEVALIER.

Si. Ailleurs on était aimable, galant, prodigue; il semble qu'avec nous on n'ait plus qu'à se fermer la bouche, et à faire des économies.

LAMBERT.

Non.

MADAME CHEVALIER.

Si. Voyons, monsieur Lambert, un peu de franchise, je ne vous trahirai pas. Est-ce qu'elles sont bien extraordinaires, toutes vos cocotes?

LAMBERT.

Extraordinaires, oui, madame.

MADAME CHEVALIER.

L'hiver dernier, mon mari m'a menée au Palais-Royal, nous en avions une dans la loge à côté de la nôtre. Je ne mens pas. Il est bien venu la voir une

vingtaine de jeunes gens. Les jeunes gens aujourd'hui se montrent en public avec ces femmes-là. L'un lui a apporté des fleurs, un autre des bonbons, un autre un éventail, et elle les recevait, leurs personnes et leurs cadeaux, avec des airs d'impératrice ! Ils l'appelaient... Esther, la connaissez-vous ?

LAMBERT.

Esther !... Une grande... très sèche et très maquillée... qui a des cheveux magnifiques. Elle ne compte pas.

MADAME CHEVALIER.

Comment, elle ne compte pas ! Il paraît que vous faites des différences entre les unes et les autres. Pourquoi Mlle Esther ne compte-t-elle pas ? Dites. Dites-moi, ça ne fait rien. (Il se lève et lui parle à l'oreille.) Vraiment ! Tout le monde ! Je la plains alors, la pauvre enfant !

LAMBERT.

Vous avez donc causé avec ma tante ?

MADAME CHEVALIER.

Oui.

LAMBERT.

Que vous a-t-elle dit ?

MADAME CHEVALIER.

Ça vous intrigue ?

LAMBERT.

Elle me plaisante et me maltraite partout.

MADAME CHEVALIER.

Nulle part. Ce serait bien maladroit, avouez-le, pour une femme qui ne songe qu'à vous marier.

LAMBERT.

Vous l'approuvez?

MADAME CHEVALIER.

Assurément. Pourquoi ne faites-vous pas ce plaisir à votre tante, en accomplissant pour vous-même le plus sage de tous les actes?

LAMBERT.

J'hésite. Je me tâte. (La regardant.) J'ai une raison peut-être.

MADAME CHEVALIER.

Laquelle?

LAMBERT.

Vous ne la soupçonnez pas un peu?

MADAME CHEVALIER.

Pas le moins du monde.

LAMBERT.

Je pourrais rencontrer une vraie femme... qui vaudrait mieux que son existence et que son entourage... et qui voudrait se créer une affection.

MADAME CHEVALIER.

Toujours des cocotes ! Vous n'en sortirez pas.

LAMBERT.

Mon Dieu, madame, quelle opinion avez-vous donc de moi ? Je ne suis pas un prud'homme, mais je ne suis pas un outrancier non plus. J'ai fait quelques folies, lorsque j'étais très jeune, et elles m'ont coûté fort cher, ce qui ne m'a pas donné envie de continuer. Je connais un peu le monde parisien, par mes amis, par les journaux, par mon cercle, un cercle fort modeste où je dîne plutôt qu'ailleurs et où je ne joue jamais. Je vais au théâtre, je vois des tableaux, j'achète quelques livres, on ne peut pas se conduire plus raisonnablement. Cette existence a peut-être ses jours de soleil et ses jours d'orage...

MADAME CHEVALIER, l'interrompant.

Taisez-vous un peu.

LAMBERT.

Qu'est-ce qu'il y a ?

MADAME CHEVALIER.

Vous n'avez rien entendu ?

LAMBERT.

Rien.

MADAME CHEVALIER.

Je me serai trompée. Je croyais que mes enfants m'appelaient. Continuez.

LAMBERT.

Cette existence, je vous disais, a peut-être ses jours de soleil...

On entend les voix de deux enfants qui crient en pleurant : « Maman, maman. »

MADAME CHEVALIER.

Voyez-vous, je savais bien que ces enfants demandaient leur mère. (Se levant.) Vous permettez? Je vais voir ce qui se passe et je reviens.

SCÈNE III

LAMBERT.

Est-elle honnête? C'est probable. Ne l'est-elle pas? C'est possible. On rencontre tant de femmes aujourd'hui, échevelées et pot-au-feu, qui trompent si parfaitement bien leur monde. Je piétine sur place. J'en dis assez pour qu'elle me devine et pas assez pour qu'elle se prononce. Aventurez-vous donc avec une personne comme celle-là. Elle vous reçoit... ce n'est pas au milieu de ses chiffons qu'elle vous reçoit... c'est entre deux piles de serviettes; à droite, celles qui sont marquées, à gauche, celles qui ne le sont pas. De la bonne grâce, oui, beaucoup de bonne grâce, mais pas de coquetterie. Des amitiés, mais pas d'avances. Elle ne veut pas ou elle ne sait pas faire une véritable avance. On est interrompu tout à coup par des petits monstres qui piaillent,

quand le moment psychologique serait peut-être venu de pousser une charge à fond de train. La voici.

SCÈNE IV

LAMBERT, MADAME CHEVALIER.

LAMBERT.

Eh bien, madame, ces enfants...

MADAME CHEVALIER.

Ne m'en parlez pas. Je crois qu'ils le font exprès et qu'ils ne crient que pour me déranger. Ils sont si jeunes, on ne peut pas les punir; quand on les gronde, ça n'en finit plus; la femme de chambre vient de les porter sur leur lit, c'est un moment de repos pour tout le monde. (Tout en parlant, Mme Chevalier, qui est venue se placer près du guéridon, a débouché la bouteille et rempli les deux verres.) Cette fois, monsieur Lambert, vous ne pourrez pas me refuser.

LAMBERT, allant à elle.

Puisque vous le voulez, madame...

MADAME CHEVALIER, en lui donnant un verre.

Il est gentil, n'est-ce pas, mon petit vin ?

LAMBERT.

Quand vous le servez surtout.

MADAME CHEVALIER.

Merci. (Lui présentant l'assiette de pâtisseries.) Un gâteau?

LAMBERT.

Non, pas de gâteau.

MADAME CHEVALIER.

Allons, trinquons un peu, à l'ancienne mode. (Ils choquent leurs verres.) On me dit souvent que je tiens de ma grand'mère, et en effet je regrette plus d'une bonne habitude de son temps.

Pause.

LAMBERT.

Vous êtes la grâce en personne.

MADAME CHEVALIER.

Quelle plaisanterie!

LAMBERT.

Si, si. Je m'y connais un peu.

MADAME CHEVALIER, à elle-même.

C'est bien flatteur alors.

LAMBERT.

Que de jolies choses! L'ensemble, les détails, tout est exquis.

MADAME CHEVALIER.

Cessez. Vous ne pouvez pas rester trois quarts d'heure auprès d'une femme sans arriver aux compliments.

LAMBERT.

Je n'y arrive pas, je m'y arrête.

MADAME CHEVALIER.

C'est assez maintenant. Et puis ce n'est pas l'heure. Attendez que votre tante nous fasse danser chez elle, j'écouterai tout ce que vous voudrez, entre deux figures.

Elle retourne à la table et y fait quelques petits rangements.

LAMBERT, qui est venu se placer derrière elle.

Si l'on nous avait vus trinquer ensemble ?

MADAME CHEVALIER, après un mouvement de surprise.

On le pouvait bien facilement.

LAMBERT.

Qu'est-ce qu'on aurait pensé ?

MADAME CHEVALIER.

On aurait ri peut-être. On aurait dit : Voilà des personnes qui ne se font pas de bile et qui trinquent dans le milieu de la journée.

LAMBERT.

Croyez-vous ? Une femme si jeune et si jolie...

MADAME CHEVALIER.

Je suis une ménagère.

LAMBERT.

Qui reçoit si bien un homme... présentable.

MADAME CHEVALIER.

Vous êtes un ami.

LAMBERT.

On n'aurait pas soupçonné entre eux un bout de roman ?

MADAME CHEVALIER, durement.

On se serait trompé, voilà tout.

Il la quitte, se montre impatienté, prend une détermination et se rapproche d'elle.

LAMBERT.

Je me demande s'il faudra tomber à vos genoux pour que vous vous aperceviez de quelque chose.

MADAME CHEVALIER.

C'est inutile. Je viens de vous comprendre. A quoi pensez-vous donc? Je suis mariée. Je le suis depuis six ans sans que personne encore m'ait contrainte à le lui rappeler. Vous convoitez la femme d'un autre et vous rêvez d'intrigue auprès d'une mère de famille! J'ai eu tort avec vous de ne pas prévoir ce qui m'arrive. J'aurais dû ne vous recevoir qu'à moitié et à distance. J'aurais dû me rendre compte de vos visites et ne pas me tromper sur tous ces compliments qui ne me paraissaient que prétentieux et fades. Nos relations, monsieur Lambert, s'arrêteront là. Je tiens à vivre avec tous ceux qui m'approchent en parfaite innocence, et je veux que dans leur conduite comme dans la mienne il n'y ait

ni équivoque, ni sous-entendu, pas la plus petite incertitude.

Lambert, très décontenancé, ne sait que dire; il fait un pas vers elle, elle l'invite à se retirer.

LAMBERT, allant à la table où il a posé son chapeau.

Est-elle honnête?

SCÈNE V

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE.

Mlle Dupont, madame.

MADAME CHEVALIER, étonnée.

Geneviève?

LOUISE.

Oui, madame.

MADAME CHEVALIER.

Avec sa mère alors?

LOUISE.

Non, madame, avec sa gouvernante.

MADAME CHEVALIER, montrant la porte de droite.

Elle est là?

LOUISE.

Oui, madame.

MADAME CHEVALIER, allant à la porte.

Entre donc, mon enfant, entre donc.

SCÈNE VI

LES MÊMES, GENEVIÈVE, en costume de voyage, un sac à la main.

GENEVIÈVE.

Bonjour, madame.

MADAME CHEVALIER.

C'est toi !... Mais que je t'embrasse d'abord.

GENEVIÈVE.

Vous êtes surprise?

MADAME CHEVALIER.

Un peu.

GENEVIÈVE.

Pour rien au monde, je n'aurais laissé passer cette année sans voir Mme Chevalier, de Fontainebleau.

MADAME CHEVALIER.

Tu es bien gentille, bien gentille; il fallait décider ta mère à t'accompagner.

GENEVIÈVE.

Elle ne pouvait pas. Son mari, sa maison... et puis deux personnes qui seraient tombées subite-

ment dans la vôtre. J'ai une lettre de maman.. si je ne l'ai pas perdue... qui vous demande l'hospitalité pour moi.

MADAME CHEVALIER.

Elle n'avait pas besoin de me l'écrire.

GENEVIÈVE, lui donnant la lettre.

Lisez-la. — Louise!

LOUISE.

Mademoiselle?

GENEVIÈVE.

Les enfants vont bien?

LOUISE.

Oui, mademoiselle.

GENEVIÈVE.

Qu'est-ce qu'ils font?

LOUISE.

Ils dorment.

GENEVIÈVE.

Vous ne leur direz pas que je suis là, je veux les surprendre moi-même.

MADAME CHEVALIER, lisant la lettre.

« Ma bonne amie, ma fille me tourmente depuis longtemps pour aller passer quelques jours avec toi et je n'ai pas osé lui refuser cette distraction, elle en a si peu, malgré l'embarras que cette

grande enfant va te causer. Je lui ai bien recommandé d'être paisible, de retenir sa langue le plus possible, et de mettre son séjour à profit en s'imprégnant de ton admirable raison.

« Ma Geneviève, chère et bonne amie, est entrée dans sa vingt et unième année, et, quoique je pleure bien souvent, en cachette, en pensant qu'il faudra me séparer d'elle, le moment est venu de songer à la marier. A bon entendeur, salut. » (Mme Chevalier plie la lettre et en se retournant elle aperçoit Lambert et Geneviève qui échangent un salut.) Eh bien ! voilà l'affaire ! Ils se conviennent parfaitement l'un et l'autre.

GENEVIÈVE.

Vous voulez bien me garder, madame ?

MADAME CHEVALIER.

Certainement je veux te garder, un mois, deux mois, tant que tu ne t'ennuieras pas avec nous.

GENEVIÈVE.

Merci. Quel est ce monsieur ?

MADAME CHEVALIER.

Un voisin.

GENEVIÈVE.

Marié ?

MADAME CHEVALIER.

Oui, marié. Comment le trouves-tu ?

GENEVIÈVE.

Ordinaire.

MADAME CHEVALIER.

Ordinaire! Voyez-vous ça, mademoiselle! Je t'ai trompée, c'est un garçon, regarde-le mieux.

GENEVIÈVE.

Il est bien.

MADAME CHEVALIER.

Donne-moi ce sac. Ote ton chapeau. (Elle lui enlève son chapeau, la recoiffe et la rajuste.) Tu vas te reposer un instant pendant que j'irai avec Louise te préparer ta chambrette. (Allant à Lambert embarrassé de son approche; en souriant.) Restez. (Étonnement de Lambert. En souriant toujours.) J'ai changé d'avis. Je veux que vous restiez maintenant.

LAMBERT.

Tiens! tiens! Elle s'humanise!

SCÈNE VII

LAMBERT, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE.

Vous connaissez beaucoup Mme Chevalier?

LAMBERT.

Je l'ai vue fréquemment, mademoiselle, depuis mon séjour ici.

GENEVIÈVE.

Quelle charmante femme, n'est-ce pas?

LAMBERT.

Tout à fait charmante.

GENEVIÈVE.

Et heureuse!

LAMBERT.

L'est-elle bien réellement?

GENEVIÈVE.

Heureuse! Heureuse! Heureuse!

LAMBERT.

Je croyais que Mme Chevalier se laissait vivre, sans trop regretter ce qui lui manque.

GENEVIÈVE.

Qu'est-ce qui lui manque? Tout ce qu'une femme peut désirer, elle l'a. Une position honorable et solide, un mari qu'elle mène par le bout du nez, deux enfants, un garçon et une fille. Vous les connaissez, ses enfants, vous avez joué avec eux, des amours.

LAMBERT.

Oui. J'ai aperçu dernièrement Mlle Berthe qui donnait une raclée à son frère.

GENEVIÈVE.

Elle le bat comme plâtre. Deux amours!

LAMBERT.

Ces petits bambins vont être bien contents, mademoiselle, en voyant arriver une bonne amie pour eux.

GENEVIÈVE.

Oh! une très bonne amie! J'aime beaucoup Mme Chevalier, beaucoup, c'est une seconde maman pour moi; il me semble pourtant que j'aime encore mieux Gaston et sa sœur. Je ne les ai pas beaucoup vus depuis qu'ils sont au monde et je pense constamment à eux. Si on s'attache autant aux enfants des autres, comment doit-on aimer les siens, je suis bien curieuse de le savoir.

LAMBERT.

Vous le saurez plus tard.

GENEVIÈVE.

Certainement.

LAMBERT.

Et vous serez, on le voit, une excellente mère.

GENEVIÈVE.

On le voit, n'est-ce pas? Quel plaisir vous me faites, en me disant cela! Serai-je une excellente femme, c'est une autre affaire. Je pense beaucoup à me marier, naturellement, comme toutes les

jeunes filles, mais quelle conduite tiendrai-je dans mon intérieur, je ne le sais pas bien. Je ne sais pas non plus quel est le mari que je désire. Un jour, je le veux brun, maigre, sérieux, et il sera le maître chez lui, c'est décidé. Le lendemain, je penche pour un blond, un peu gros, un bon vivant, qui me laissera la haute main sur tout. Finalement, j'épouserai celui qu'on me présentera. C'est si peu de chose, un mari, dans un ménage ! Il va, il sort, il s'absente, il a des occupations, des rendez-vous, on ne l'a jamais. Regardez Mme Chevalier avec le sien, elle ne le voit pour ainsi dire pas.

LAMBERT.

Son grand bonheur vient peut-être de là.

GENEVIÈVE.

Peut-être ! — C'est très mal ce que vous me faites dire, très mal.

LAMBERT.

Bah ! Les maris ont si bon caractère.

GENEVIÈVE.

Pas toujours ! Pas toujours ! Je les ai observés autour de moi, les maris, les vieux et les jeunes. Il y en a de bien maussades, qui grognent perpétuellement chez eux, et, lorsqu'on les voit dehors, ils ne se ressemblent plus. Approuvez-vous ça ? Il y en a de cachottiers qui ont des clefs à eux et qui ne parlent jamais de leurs affaires. Nous ne sommes pas des servantes, nous sommes des compagnes.

Il y en a aussi qui regardent d'autres femmes lorsque la leur est là. C'est très blessant. Et si la pauvre petite n'est pas jolie, jolie, jolie, elle fait des réflexions qui ne sont pas couleur de rose.

LAMBERT.

On se console avec les enfants.

GENEVIÈVE.

Vous avez raison. Les enfants pour une femme, c'est la moitié de sa vie. Elle a aimé ses parents dans la première, elle aime ses enfants dans la seconde; qu'est-ce que c'est que tout le reste?

LAMBERT.

Il y a la toilette aussi qui intéresse bien un peu.

GENEVIÈVE.

La toilette... oui... on y pense... aux commencements de saison.

LAMBERT.

Et puis... et puis...

Il imite avec sa bouche le bruit d'une personne qui parle, qui parle, qui parle.

GENEVIÈVE.

Ça, ça compte davantage. Une femme ne pourrait pas vivre, si elle ne pouvait pas parler. Nous avons toutes besoin de parler, toutes. Mme Chevalier elle-même, qui me reproche avec maman

d'être bavarde, elle aime bien aussi à faire la conversation. Il est vrai qu'elle y apporte tant de jugement. Quelle charmante femme, n'est-ce pas?

LAMBERT.

Tout à fait charmante.

GENEVIÈVE.

Et heureuse! (Lambert sourit.) C'est juste. Je l'ai déjà dit. Voilà l'écueil, quand on parle beaucoup, on se répète. Une jeune fille surtout, les grands sujets lui sont défendus.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MADAME CHEVALIER.

MADAME CHEVALIER.

Allons, Geneviève, Louise t'attend pour te conduire chez toi. Si tu veux te recoiffer, mon enfant, et changer de robe, tu n'as pas de temps à perdre. Vous prendrez les enfants, vous descendrez des ombrelles, des chapeaux de paille, tout ce qu'il faut, et nous irons faire une visite à la tante de monsieur.

Lambert sourit.

SCÈNE IX

LAMBERT, MADAME CHEVALIER.

MADAME CHEVALIER.

J'ai été sotte tout à l'heure..., je suis montée sur mes grands chevaux..., on ne se fâche pas, parce qu'on lui a plu, avec un aimable garçon qu'on estime et qu'on apprécie soi-même.

LAMBERT, à part.

Ça marche.

MADAME CHEVALIER.

Mon mari aussi a beaucoup d'amitié pour vous.

LAMBERT, à part.

Parfait ! parfait !

MADAME CHEVALIER.

Tout le monde vous aime. C'est ce qui me dispose si bien en votre faveur, quoique je ne vous connaisse pas encore suffisamment.

LAMBERT, à part.

Elle est perdue.

MADAME CHEVALIER.

Asseyez-vous. (Il s'assied sur le canapé. Allant à lui.) Poussez-vous un peu pour me faire une place... (Il se recule à peine.) Plus loin.

LAMBERT.

Je vais trop vite.

Pause.

MADAME CHEVALIER.

Quel âge avez-vous?

LAMBERT, étonné, après un petit sourire.

Trente ans.

MADAME CHEVALIER.

Pas plus?

LAMBERT.

Pas plus.

MADAME CHEVALIER.

Trente ans. L'âge est bien. Votre santé est bonne?

LAMBERT, même jeu.

Excellente.

MADAME CHEVALIER.

Vous ne me trompez pas?

LAMBERT.

Je suis... très robuste.

MADAME CHEVALIER.

Vous possédez?... (Étonnement de Lambert, avec une nuance d'effroi.) Je vous demande ce que vous possédez. Un chiffre exact.

LAMBERT.

Cent mille francs... et quelques petites choses.

MADAME CHEVALIER.

Disons cent mille francs. En valeurs sûres et négociables?

LAMBERT.

En valeurs sûres et négociables.

MADAME CHEVALIER.

C'est bien. Je ne parle pas de votre tante, ça viendra quand ça viendra. (Elle se rapproche de lui avec amitié; il se recule avec une épouvante comique.) Monsieur Lambert, je vous ai trouvé une femme.

LAMBERT, stupéfait et accablé.

Comment, madame, vous m'avez retenu...

MADAME CHEVALIER.

Pour vous marier, oui. Il me semble que mon interrogatoire était très clair.

LAMBERT.

Oh! très clair assurément.

MADAME CHEVALIER.

Et j'ajouterai bien naturel... après votre entrevue avec cette jeune fille.

LAMBERT.

Mais, madame...

MADAME CHEVALIER.

Écoutez-moi. Est-ce que vous n'êtes pas las et honteux, à votre âge, de courailler encore comme un véritable gamin? Est-ce qu'en voyant à tous vos amis femme, enfants, maison montée, un intérieur enfin, vous ne faites pas une comparaison pénible entre leur existence et la vôtre? Est-ce qu'il ne faut pas toujours en venir là, au mariage, sous peine de tomber dans quelque liaison inavouable, qui a mille fois ses inconvénients sans avoir un seul de ses avantages?

LAMBERT.

Vous avez la voix de ma tante en ce moment.

MADAME CHEVALIER.

Quel ensemble de sécurités pour un homme, lorsque la personne qu'il épouse est bien de son monde, et que toutes les convenances d'âge, de famille, d'argent, se trouvent réunies.

LAMBERT.

La voix de ma tante!

MADAME CHEVALIER.

Présentement, il ne s'agit pas d'une jeune fille en l'air qui habiterait Bordeaux ou Amsterdam et qu'on vous destinerait de cinq cents lieues. Vous connaissez votre prétendue, vous venez de la voir, vous lui avez parlé. Il est impossible que vous portiez sur elle un jugement défavorable. Répondez.

LAMBERT.

Mon Dieu, madame, cette jeune fille ne m'a ni plu ni déplu.

MADAME CHEVALIER.

C'est énorme, ça, énorme.

LAMBERT.

Quant à l'impression que j'ai pu lui faire moi-même...

MADAME CHEVALIER.

Vous l'avez frappée.

LAMBERT.

Ah!

MADAME CHEVALIER.

Frappée.

LAMBERT.

Elle vous l'a dit?

MADAME CHEVALIER.

Non, une jeune fille ne dit jamais de ces choses-là. Mais ou je me trompe fort ou vous l'avez frappée bien vivement. Ne répétez pas cela, n'est-ce pas?

LAMBERT.

Oh! madame.

MADAME CHEVALIER.

Remarquez bien, monsieur Lambert, qu'en vous proposant ma petite Geneviève... Geneviève, quel

joli nom !... je travaille pour vous et non pas pour elle. Ce n'est pas un rossignol que je cherche à placer, loin de là. Geneviève est très recherchée, elle a refusé plusieurs partis, et des partis, permettez-moi de vous le dire, beaucoup plus brillants que le vôtre.

LAMBERT.

En quoi?

MADAME CHEVALIER.

En tout, je ne vous le cache pas, en tout.

Un temps.

LAMBERT.

Elle apporte?

MADAME CHEVALIER.

Vous entreriez dans une famille honorable.

LAMBERT.

Oui, c'est quelque chose. Elle apporte?

MADAME CHEVALIER.

Et quelle éducation! La meilleure, une éducation de province.

LAMBERT.

Oui, on est plus tranquille. Elle apporte?

MADAME CHEVALIER.

Elle apporte deux cent mille francs, je ne vous l'ai pas dit?

LAMBERT.

Deux cent mille francs?

MADAME CHEVALIER.

Deux cent mille francs!

LAMBERT.

En valeurs sûres et négociables?

MADAME CHEVALIER.

En valeurs sûres et négociables. C'est une dot.

LAMBERT.

C'est une dot.

Il se lève comme un homme indécis et violenté; pause.

MADAME CHEVALIER, se levant à son tour.

Eh bien, monsieur Lambert, ce mariage est-il fait?

LAMBERT.

Pas encore, madame.

MADAME CHEVALIER.

C'est bien long! Pourquoi?

LAMBERT.

Je me tâte.

MADAME CHEVALIER.

Vous ne pouvez pas vous tâter éternellement.

LAMBERT.

La jeune fille est charmante, je la vois mieux maintenant, elle a beaucoup de choses pour elle; mais, si je l'épouse, je serai marié, n'est-ce pas?

MADAME CHEVALIER.

C'est bien sûr. Un mariage de deux cent mille francs ne se refuse pas d'habitude... et je n'ai pas voulu vous parler des espérances.

LAMBERT.

J'y songe; je les ai évaluées déjà approximativement.

MADAME CHEVALIER.

Concluons alors.

LAMBERT.

Concluons, concluons. Je vois bien les raisons qui pourraient me décider, mais je vois aussi celles qui me retiennent.

MADAME CHEVALIER.

Lesquelles?

LAMBERT.

Il me semble que je suis encore jeune.

MADAME CHEVALIER.

Tous les hommes le croient jusqu'à soixante ans.

LAMBERT.

J'ai une tante, vous le savez ; me charger encore d'une belle-mère...

MADAME CHEVALIER.

Oh ! pas ça, pas ça.

LAMBERT.

A peine si Mlle Geneviève et moi nous nous sommes trouvés ensemble.

MADAME CHEVALIER.

Bah ! Vous aurez bien le temps de vous connaître.

LAMBERT.

Êtes-vous certaine qu'une jeune personne frivole, superficielle, sans sérieux dans l'esprit, c'est de son âge, s'accordera avec un homme du mien ?

MADAME CHEVALIER.

L'équilibre se fait bien vite, allez.

LAMBERT.

Et puis une éducation de province, avec mes habitudes un peu passionnées...

MADAME CHEVALIER.

Le mariage vous calmera. Il paraît que c'est son office.

LAMBERT.

Cette jeune fille me le faisait comprendre elle-même, son mari ne comptera pas pour elle.

MADAME CHEVALIER.

C'est une enfant qui ne sait rien encore, vous l'aurez toujours pendue à votre cou.

LAMBERT.

Mais, madame, prenez garde, vous dites le blanc, vous dites le noir...

MADAME CHEVALIER.

Eh! oui, monsieur, oui, je dis blanc, je dis noir, je ne fais pas plus attention à ce que je vous réponds qu'à ce que vous me demandez. Voulez-vous savoir pourquoi? Parce qu'il y a de tout dans le mariage et que sans le mariage il n'y a rien. Êtes-vous satisfait? (Pause.) Vous épouserez Mlle Esther.

LAMBERT.

Non, madame.

MADAME CHEVALIER.

Vous épouserez Mlle Esther.

LAMBERT.

Non, madame.

MADAME CHEVALIER.

Vous épouserez Mlle Esther.

LAMBERT.

Non, madame, non.

Pause.

MADAME CHEVALIER, allant à lui, avec volubilité.

Je parle à un homme judicieux, n'est-ce pas?

LAMBERT.

Bien sûr.

MADAME CHEVALIER.

Qui apprécie une existence régulière?

LAMBERT.

Évidemment.

MADAME CHEVALIER.

Que le mariage seul peut lui donner?

LAMBERT.

Sans contredit.

MADAME CHEVALIER.

Celui que je vous propose est raisonnable?

LAMBERT.

Certainement.

MADAME CHEVALIER.

Avantageux?

LAMBERT.

Avantageux.

MADAME CHEVALIER.

Et très convenable sous tous les rapports?

LAMBERT.

Il l'est.

MADAME CHEVALIER.

Vous dites oui alors?

LAMBERT.

Je ne dis pas oui.

MADAME CHEVALIER.

Mais vous ne dites pas non?

LAMBERT.

Je ne dis pas non. Je vais voir, je réfléchirai.

MADAME CHEVALIER.

Qu'est-ce qu'il vous faut de temps? Vingt-quatre heures? Voulez-vous plus? Voulez-vous deux jours? Soit! Prenez deux jours pleins, ça vaudra mieux. De cette manière, il n'y aura pas surprise de votre part ni pression de la mienne.

Pause.

LAMBERT.

Je ne suis pas bien triomphant, madame, vous devez le penser.

MADAME CHEVALIER.

Pourquoi?

LAMBERT.

Pourquoi? Je veux bien que le mariage soit préférable à l'amour, mais se présenter pour l'un et être renvoyé à l'autre, il n'y a rien de plus désagréable.

MADAME CHEVALIER.

Vous revenez là-dessus!

LAMBERT.

En passant seulement.

MADAME CHEVALIER.

C'est déjà trop.

LAMBERT.

On parle souvent de l'imagination des femmes, il ne faudrait pas juger de la leur sur la vôtre.

MADAME CHEVALIER.

Qui sait?

LAMBERT.

Je n'ai pas réussi alors à vous enflammer.

MADAME CHEVALIER.

C'est plus probable. Vous me plairez peut-être beaucoup dans votre ménage, mais je ne vous ai jamais vu dans le mien.

LAMBERT.

Je vous trouvais parfaite.

MADAME CHEVALIER.

Pourquoi pas?

LAMBERT.

Vous m'aviez conquis entièrement.

MADAME CHEVALIER.

La belle avance!

LAMBERT.

Je vous aurais peut-être aimée toujours.

MADAME CHEVALIER.

Ne regrettez rien, croyez-moi. Félicitez-vous plutôt d'avoir rencontré une brave et sage amie qui vous pousse, un peu rudement peut-être, dans votre chemin. Je sais ce qu'il vous faut, mieux que vous-même. Un âge arrive, n'est-ce pas vrai, où le plaisir devient ennui, il répugne presque; on ne se passionne plus pour des coureuses. Le vilain monde a perdu de son entrain et montre la corde. Ce jour-là, les hommes bien nés, vous êtes du nombre, se retournent instinctivement vers les maisons honnêtes. En entrant dans la mienne, vous lui avez demandé ce qu'elle ne pouvait pas contenir pour vous. Faites-vous-en une autre, à son image. Mme Chevalier n'y sera pas, Mme Lambert y sera; c'est la même chose, nous nous ressemblons toutes. Vous posséderez avec elle, et bien plus légitimement, tout ce que vous espériez avec moi. Cette femme que vous aimez ici, que vous trouvez simple, franche, bonne, qui vous paraît si

désirable dans son intérieur où l'on respire, vous ne voyez donc pas que c'est la vôtre! (A ce moment, par une des portes-fenêtres, on voit approcher Geneviève qui porte le garçon de Mme Chevalier sur son bras droit et tient la petite fille de la main gauche; Louise est derrière, étendant sur eux une ombrelle. Toilettes claires et pimpantes pour compléter un tableau séduisant. Mme Chevalier continue.) Tournez-vous et regardez ce petit groupe qui vient nous chercher si à propos. La voilà, cette jeune fille, qui sera votre femme demain. Est-elle fraîche, et rose, et candide! Quel bon petit cœur sommeille sous cette poitrine de vingt ans. On vous donne deux cent mille francs avec cette enfant-là, c'est une honte, vous devriez les refuser. Voyez un peu, elle fait déjà son apprentissage de mère. Supposez que ces deux enfants, au lieu d'être à moi, soient à vous, et vous comprendrez alors tout ce qu'il y a de tendresse et de joie aussi bien que de dignité et de bon sens dans l'avenir où je vous conduis. Allons, vous êtes convaincu. Vous ne me demandez plus quarante-huit heures ni vingt-quatre, parce qu'il ne faut qu'une minute pour décider du bonheur de toute sa vie.

SCÈNE X

LES MEMES, GENEVIÈVE, LOUISE,
LES ENFANTS.

GENEVIÈVE.

Nous voilà.

MADAME CHEVALIER.

Remets ces enfants à leur bonne et approche un peu. Je te présente M. Lambert, un de nos bons amis, que tu auras ce soir pour voisin de table. (Lambert et Geneviève se saluent.) Ta gouvernante est encore là?

GENEVIÈVE.

Oui, madame, elle attend l'heure de repartir.

MADAME CHEVALIER.

Je vais lui donner une lettre pour ta mère.

Elle va à la table, et, pendant que Lambert cause à voix basse avec Geneviève, les enfants près d'eux, elle écrit la lettre suivante :

Ma chère amie, deux lignes seulement pour t'annoncer l'arrivée de Geneviève, et te faire part de son prochain mariage, si tu achèves ce que mon admirable raison a commencé.

« J'avais justement chez moi un jeune homme, incertain sur sa vocation, qui hésitait entre les rôles d'amoureux et l'emploi de mari. Il est sympathique, » (S'interrompant pour regarder Lambert.) Pas de charme. (Reprenant sa lettre.) « très convenable, » (S'interrompant encore.) Aucun éclat. (Reprenant sa lettre.) « plein de bonnes qualités que le mariage développera, » (S'interrompant encore.) Voilà celui qui voulait me faire oublier mes devoirs! (Reprenant sa lettre.) « et il rendra sa femme très heureuse! »

FIN

A ÉDOUARD THIERRY

Reconnaissance.

LES CORBEAUX

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, à la COMÉDIE-FRANÇAISE, le 14 septembre 1882.

PERSONNAGES

VIGNERON, fabricant	MM. BARRÉ.
TEISSIER, ancien escompteur, associé de Vigneron	THIRON.
BOURDON, notaire	FEBVRE.
MERCKENS, professeur de musique	COQUELIN CADET.
LEFORT, architecte	MARTEL.
DUPUIS, tapissier	.....
GASTON, fils des Vigneron	DE FERAUDY.
AUGUSTE	ROGER.
UN MÉDECIN	RICHARD.
GEORGES DE SAINT-GENIS, LENORMAND, LE GÉNÉRAL FROMENTIN	Personnages muets.
MADAME VIGNERON	Mmes P. GRANGER.
MADAME DE SAINT-GENIS	LLOYD.
MARIE	B. BARETTA.
BLANCHE, filles des Vigneron	REICHEMBERG.
JUDITH	MARTIN.
ROSALIE	AMEL.

La scène se passe à Paris, de nos jours.

LES CORBEAUX

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un salon. — Décoration brillante, gros luxe. — Au fond, trois portes à deux battants; portes latérales à deux battants également. — A droite, au premier plan, contre le mur, un piano et de même à gauche un meuble-secrétaire, qui se font vis-à-vis. — Après le meuble-secrétaire, une cheminée. — En scène, au second plan, sur la droite, une table; à gauche, en scène également, au premier plan, un canapé. — Meubles divers, glaces, fleurs, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

VIGNERON, MADAME VIGNERON, MARIE, BLANCHE, JUDITH, puis AUGUSTE, puis GASTON.

Au lever du rideau, Vigneron, étendu sur le canapé, en robe de chambre et un journal entre les mains, sommeille. — Marie, assise auprès de lui, travaille à l'aiguille. — Judith est au piano, Blanche à la table où elle écrit.

MADAME VIGNERON.

Ferme ton piano, ma Judith, ton père dort. (Allant à la table.) Blanche?

BLANCHE.

Maman?

MADAME VIGNERON.

Est-ce fini?

BLANCHE.

Dans une minute.

MADAME VIGNERON.

As-tu fait le compte de ton côté? Combien de personnes serons-nous à table?

BLANCHE.

Seize personnes.

MADAME VIGNERON.

C'est bien cela.

Elle va prendre une chaise et revient s'asseoir près de Blanche.

BLANCHE.

Crois-tu que le dîner sera meilleur parce que nous aurons mis le menu sur les assiettes?

MADAME VIGNERON.

Il ne sera pas plus mauvais au moins.

BLANCHE.

Quel drôle d'usage! Mais es-tu bien sûre que ce soit l'usage?

MADAME VIGNERON.

Sûre et certaine. Je l'ai lu dans la *Cuisinière bourgeoise.*

BLANCHE.

Veux-tu que nous arrêtions les places ensemble?

MADAME VIGNERON.

Récapitulons d'abord. Mme de Saint-Genis?

BLANCHE.

C'est fait.

MADAME VIGNERON.

Son fils?

BLANCHE.

Tu penses bien, maman, que je ne l'ai pas oublié.

MADAME VIGNERON.

L'abbé Mouton?

BLANCHE.

Mon cher abbé! J'aurai reçu tous les sacrements de sa main, le baptême, la communion... et le mariage.

MADAME VIGNERON.

Si tu bavardes à chaque nom, nous n'aurons pas fini la semaine prochaine. M. Teissier?

BLANCHE.

Le voici, M. Teissier; je me serais bien privée de sa présence.

VIGNERON, se réveillant.

Qu'est-ce que j'ai entendu là? C'est Mlle Blanche qui parle chez moi à la première personne?

BLANCHE.

Mon Dieu, oui, papa, c'est la petite Blanche.

VIGNERON.

Et peut-on savoir ce que M. Teissier vous a fait, mademoiselle?

BLANCHE.

A moi? Rien! Il est vieux, laid, grossier, avare; il regarde toujours en dessous, cela seulement suffirait pour que je souffre de me trouver avec lui.

VIGNERON.

Très bien! Parfait! Je vais arranger cette affaire-là! Madame Vigneron, tu feras enlever le couvert de cette petite fille et elle dînera dans sa chambre.

BLANCHE.

Ajoute tout de suite qu'on signera le contrat sans moi.

VIGNERON.

Si tu dis un mot de plus, je ne te marie pas. Ah!

Pause.

MARIE, après s'être levée.

Écoute-moi un peu, mon cher père, et réponds-moi sérieusement, ce que tu ne fais jamais, quand on te parle de ta santé. Comment te sens-tu?

VIGNERON.

Pas mal.

MARIE.

Tu es bien rouge cependant.

VIGNERON.

Je suis rouge! Ça se passera au grand air.

MARIE.

Si tes étourdissements te reprenaient, il faudrait faire venir un médecin.

VIGNERON.

Un médecin! Tu veux donc ma mort?

MARIE.

Comme tu plaisantes et que tu sais que tu me fais de la peine, n'en parlons plus.

Elle le quitte, il la rattrape par le bas de sa robe et la ramène dans ses bras.

VIGNERON.

On l'aime donc bien, son gros papa Vigneron?

MARIE.

Oui, je t'aime beaucoup, beaucoup, beaucoup..., mais tu ne fais rien de ce que je voudrais et de ce que tu devrais faire. Travailler moins d'abord, jouir un peu de ta fortune et te soigner quand tu es malade.

VIGNERON.

Mais je ne suis pas malade, mon enfant. Je sais ce que j'ai, un peu de fatigue et le sang à la tête, ce qui m'arrive tous les ans, à pareille époque, quand j'ai clos mon inventaire. L'inventaire de la maison Teissier, Vigneron et Cie ! Sais-tu ce qu'on nous en a offert, à Teissier et à moi, de notre fabrique, pas plus tard qu'il y a huit jours? Six cent mille francs !

MARIE.

Eh bien! il fallait la vendre.

VIGNERON.

Je la vendrai, dans dix ans, un million, et d'ici là elle en aura rapporté autant.

MARIE.

Quel âge auras-tu alors?

VIGNERON.

Quel âge j'aurai? Dans dix ans? J'aurai l'âge de mes petits-enfants et nous ferons de bonnes parties ensemble. (Auguste entre.) Que voulez-vous, Auguste?

AUGUSTE.

C'est l'architecte de monsieur qui désirerait lui dire un mot.

VIGNERON.

Répondez à M. Lefort que, s'il a besoin de me parler, il aille me voir à la fabrique.

AUGUSTE.

Il en vient, monsieur.

VIGNERON.

Qu'il y retourne. Ici je suis chez moi, avec ma femme et mes enfants, je ne me dérange pas pour recevoir mes entrepreneurs. (Auguste sort.) Laisse-moi me lever.

Marie s'éloigne; Vigneron se lève avec effort; il est pris d'un demi-étourdissement et fait quelques pas mal assurés.

MARIE, revenant à lui.

Pourquoi ne veux-tu pas voir un médecin?

VIGNERON.

Ce n'est donc pas fini?

MARIE.

Non, ce n'est pas fini. Tu as beau dire, tu n'es pas bien. Soigne-toi, fais quelque chose, un petit régime pendant huit jours te rétablirait peut-être entièrement.

VIGNERON.

Finaude! Je t'entends bien, avec ton petit régime! Je mange trop, n'est-ce pas? Allons, parle franchement, je ne t'en voudrai pas. Je mange trop. Que veux-tu, fillette? Je n'ai pas toujours eu une table pleine et de bonnes choses à profusion. Demande à ta mère, elle te dira que dans les commencements de notre ménage je me suis couché

plus d'une fois sans souper. Je me rattrape. C'est bête, c'est vilain, ça me fait mal, mais je ne sais pas résister. (Quittant Marie.) Et puis je crois que j'ai tort de lire le *Siècle* après mon déjeuner, ça alourdit mes digestions. (Il froisse le journal et en remontant la scène le jette sur le canapé ; ses regards se portent sur Judith ; celle-ci, assise au piano, le dos tourné, paraît réfléchir profondément ; il va à elle à petits pas et lui crie à l'oreille.) Judith !

JUDITH.

Oh ! mon père, je n'aime pas ces plaisanteries-là, tu le sais bien.

VIGNERON.

Ne vous fâchez pas, mademoiselle, on ne le fera plus. Judith, raconte-moi un peu ce qui se passe... dans la lune.

JUDITH.

Moque-toi de moi maintenant.

VIGNERON.

Où prends-tu que je me moque de toi ? J'ai une fille qui s'appelle Judith. Est-elle ici ? Est-elle ailleurs ? Comment le saurais-je ? On ne l'entend jamais.

JUDITH.

Je n'ai rien à dire.

VIGNERON.

On parle tout de même.

JUDITH.

Quel plaisir trouves-tu à me taquiner toujours sur ce chapitre? Je vous vois, je vous écoute, je vous aime, et je suis heureuse.

VIGNERON.

Es-tu heureuse?

JUDITH.

Absolument.

VIGNERON.

Alors, ma fille, tu as raison et c'est moi qui ai tort. Veux-tu m'embrasser?

JUDITH, se levant.

Si je veux t'embrasser? Cent fois pour une, mon excellent père.

Ils s'embrassent; Auguste rentre.

VIGNERON.

Qu'est-ce qu'il y a encore? Je ne pourrai donc pas embrasser mes enfants tranquillement.

AUGUSTE.

M. Dupuis est là, monsieur.

VIGNERON.

Dupuis! Dupuis, le tapissier de la place des Vosges? Qu'est-ce qu'il demande? J'ai réglé son compte depuis longtemps.

AUGUSTE.

M. Dupuis venait voir en passant si monsieur n'avait pas de commandes à lui faire.

VIGNERON.

Dites de ma part à M. Dupuis que je ne me fournis pas deux fois chez un fripon de son espèce. Allez. (Auguste sort; il se dirige vers la table.) Ah! çà, que faites-vous donc là toutes les deux?

MADAME VIGNERON.

Laisse-nous tranquilles, veux-tu, mon ami, nous nous occupons du dîner de ce soir.

VIGNERON.

Ah!... Madame Vigneron, viens que je te glisse un mot à l'oreille. (Mme Vigneron se lève, ils se joignent sur le devant de la scène.) Alors, c'est bien convenu, c'est décidé, nous donnons notre fille à ce freluquet?

MADAME VIGNERON.

C'est pour me dire ça que tu me déranges!

VIGNERON.

Écoute-moi donc. Mon Dieu, je n'ai pas de préventions contre ce mariage. Mme de Saint-Genis me fait l'effet d'une honnête femme, hein? Elle n'a pas le sou, ce n'est pas sa faute. Son fils est un bon petit garçon, bien doux, bien poli, et surtout admirablement frisé. Dans quelque temps,

je ne me gênerai pas pour lui dire qu'il met trop de pommade. Il gagne mille écus au ministère de l'Intérieur, c'est fort joli pour son âge. Cependant je me demande, au dernier moment, si ce mariage est raisonnable et si ma fille sera bien heureuse avec ce petit monsieur, parce qu'il a la particule.

MADAME VIGNERON.

Mais Blanche en est folle, de son Georges.

VIGNERON.

Blanche est une enfant; le premier jeune homme qu'elle a rencontré lui a tourné la tête, c'est tout simple.

MADAME VIGNERON.

Qu'est-ce qui te prend, mon ami? A quel propos reviens-tu sur ce mariage pour ainsi dire fait? Tu ne reproches pas, je suppose, à Mme de Saint-Genis sa position de fortune, la nôtre n'a pas été toujours ce qu'elle est maintenant. De quoi te plains-tu alors? De ce que M. Georges est un joli garçon, bien élevé et de bonne famille. S'il a la particule, tant mieux pour lui.

VIGNERON.

Ça te flatte, que ton gendre ait la particule.

MADAME VIGNERON.

Oui, ça me flatte, j'en conviens, mais je ne sacrifierais pas le bonheur d'une de mes filles à une

niaiserie sans importance. (Plus près et plus bas.) Veux-tu que je te dise tout, Vigneron? Blanche est une enfant, c'est vrai, modeste et innocente, la chère petite, autant qu'on peut l'être, mais d'une sensibilité extraordinaire pour son âge; nous ne nous repentirons pas de l'avoir mariée de bonne heure. Enfin, l'abbé Mouton, un ami pour nous, qui nous connaît depuis vingt ans, ne se serait pas occupé de ce mariage, s'il n'avait pas été avantageux pour tout le monde.

VIGNERON.

Qui est-ce qui te dit le contraire? Mais c'est égal, nous sommes allés trop vite. D'abord un abbé qui fait des mariages, ce n'est pas son rôle. Ensuite explique-moi comment Mme de Saint-Genis, qui n'a pas le sou, je le répète, a d'aussi belles relations. Je pensais que les témoins de son fils seraient des gens sans conséquence; elle en a trouvé, ma foi, de plus huppés que les nôtres. Un chef de division et un général! Le chef de division, ça se conçoit, M. Georges est dans ses bureaux, mais le général?

MADAME VIGNERON.

Eh bien? quoi? Le général? Tu sais bien que M. de Saint-Genis le père était capitaine. Va à tes affaires, mon ami. (Elle le quitte.) Blanche, donne à ton père sa redingote.

Elle sort par la porte de droite en la laissant ouverte derrière elle.

VIGNERON, il ôte sa robe de chambre et passe le vêtement que lui apporte Blanche.

Vous voilà, vous, ingrate !

BLANCHE.

Ingrate ! A quel propos me dis-tu cela ?

VIGNERON.

A quel propos ? Si nous sommes riches aujourd'hui, si tu te maries, si je te donne une dot, n'est-ce pas à M. Teissier que nous le devons ?

BLANCHE.

Non, papa.

VIGNERON.

Comment ? non, papa. C'est bien Teissier, j'imagine, avec sa fabrique, qui m'a fait ce que je suis.

BLANCHE.

C'est-à-dire que tu as fait de la fabrique de M. Teissier ce qu'elle est. Sans toi, elle lui coûtait de l'argent ; avec toi, Dieu sait ce qu'elle lui en a rapporté. Tiens, papa, si M. Teissier était un autre homme, un homme juste, après le mérite que tu as eu et la peine que tu t'es donnée, voici ce qu'il te dirait : Cette fabrique m'a appartenu d'abord, elle a été à tous deux ensuite, elle est à vous maintenant.

VIGNERON.

Bon petit cœur, tu mets du sentiment partout.

Il faut en avoir du sentiment et ne pas trop compter sur celui des autres.

Il l'embrasse.

MADAME VIGNERON, rentrant.

Comment, Vigneron, tu es encore ici !

VIGNERON.

Madame Vigneron, réponds-moi à cette question : suis-je l'obligé de Teissier ou bien Teissier est-il le mien ?

MADAME VIGNERON.

Ni l'un ni l'autre.

VIGNERON.

Explique-nous ça.

MADAME VIGNERON.

Tu tiens beaucoup, mon ami, à ce que je rabâche cette histoire encore une fois ?

VIGNERON.

Oui, rabâche-là.

MADAME VIGNERON.

M. Teissier, mes enfants, était un petit banquier, rue Guénégaud, n° 12, où nous demeurions en même temps que lui. Nous le connaissions et nous ne le connaissions pas. Nous avions eu recours à son obligeance dans des moments d'embarras et il nous avait pris quelques effets, sans trop de difficultés, parce que nous avions la réputation d'être

des honnêtes gens. Plus tard, M. Teissier, dans le mic-mac de ses affaires, se trouva une fabrique sur les bras. Il se souvint de votre père et lui offrit de la conduire à sa place, mais en prenant Vigneron aux appointements. A cette époque, notre ménage était hors de gêne; votre père avait une bonne place dans une bonne maison, le plus sage était de la garder. Quinze mois se passèrent; nous ne pensions plus à rien depuis longtemps; un soir, à neuf heures et demie précises, j'ai retenu l'heure, la porte de vos chambres était ouverte, Vigneron et moi nous nous regardions en vous écoutant dormir, on sonne. C'était M. Teissier qui montait nos cinq étages pour la première fois. Il avait pris un grand parti, sa fabrique, pour dire le mot, ne fabriquait plus du tout; il venait supplier votre père de la sauver en s'associant avec lui. Vigneron le remercia bien poliment et le remit au lendemain. Dès que M. Teissier fut parti, votre père me dit, écoutez bien ce que me dit votre père : Voilà une chance qui se présente, ma bonne; elle vient bien tard quand nous commencions à être tranquilles; je vais me donner beaucoup de mal, tu seras toujours dans les transes jusqu'à ce que je réussisse, si je réussis; mais nous avons quatre enfants et leur sort est peut-être là. (Elle essuie une larme et serre la main de son mari; les enfants se sont rapprochés; émotion générale.) Pour en revenir à ce que tu demandais, la chose me paraît bien simple. M. Teissier et M. Vigneron ont fait une affaire ensemble; elle a été bonne pour tous les deux, partant quittes.

VIGNERON.

Hein, mes enfants, parle-t-elle bien, votre mère ! Prenez votre exemple sur cette femme-là et tenez-vous toujours à sa hauteur, on ne vous en demandera pas davantage.

Il embrasse sa femme.

MADAME VIGNERON.

Tu flânes bien, mon ami, ce n'est pas naturel. Es-tu toujours indisposé?

VIGNERON.

Non, ma bonne, je me sens mieux au contraire; il me semble que me voilà remis tout à fait. Maintenant je vais prier Mlle Judith, la grrrande musicienne de la maison, de me faire entendre quelque chose, et puis je vous débarrasserai de ma présence.

JUDITH.

Que veux-tu que je te joue ? *Le Trouvère?*

VIGNERON.

Va pour *le Trouvère.* (A Blanche.) C'est gai, ça, *le Trouvère?* C'est de Rossini ?

BLANCHE.

Non, de Verdi.

VIGNERON.

Ah ! Verdi, l'auteur des *Huguenots.*

BLANCHE.

Non, *les Huguenots* sont de Meyerbeer.

VIGNERON.

C'est juste. Le grand Meyerbeer. Quel âge peut-il bien avoir aujourd'hui, Meyerbeer?

BLANCHE.

Il est mort.

VIGNERON.

Bah !... Ma foi, il est mort sans que je m'en aperçoive... (A Judith.) Tu ne trouves pas *le Trouvère?* Ne cherche pas, mon enfant, ne te donne pas cette peine. Tiens, joue-moi tout simplement... *la Dame blanche.*

JUDITH.

Je ne la connais pas.

VIGNERON.

Tu ne connais pas *la Dame blanche?* Répète-moi ça. Tu ne connais pas... Alors à quoi te servent les leçons que je te fais donner, des leçons à dix francs l'heure. Qu'est-ce qu'il t'apprend, ton professeur ? Voyons, réponds, qu'est-ce qu'il t'apprend ?

JUDITH.

Il m'apprend la musique.

VIGNERON.

Eh bien ? *La Dame blanche*, ce n'est donc plus de la musique?

MARIE, entraînant Judith.

Allons, grande sœur, joue donc à papa ce qu'il te demande.

Judith se place au piano et attaque le morceau célèbre :

D'ici voyez ce beau domaine,
Dont les créneaux touchent le ciel ;
Une invisible châtelaine
Veille en tout temps sur ce castel.
Chevalier félon et méchant,
Qui tramez complot malfaisant,
Prenez garde !
La dame blanche vous regarde,
La dame blanche vous entend !

Vigneron s'est mis à chanter, puis sa femme, puis ses filles ; au milieu du couplet, arrivée de Gaston ; il passe la tête d'abord par la porte du fond, entre, va à la cheminée, prend la pelle et les pincettes et complète le charivari.

VIGNERON, le couplet fini, courant sur son fils.

D'où viens-tu, polisson ? Pourquoi n'étais-tu pas à table avec nous ?

GASTON.

J'ai déjeuné chez un de mes amis.

VIGNERON.

Comment l'appelles-tu, cet ami-là ?

GASTON.

Tu ne le connais pas.

VIGNERON.

Je le crois bien que je ne le connais pas. Plante-toi là que je te regarde. (Il s'éloigne de son fils pour le mieux voir; Gaston a conservé la pelle et les pincettes; il les lui prend et va les remettre à leur place; il revient et à quelques pas de son fils le considère avec tendresse.) Tiens-toi droit. (Il va à lui et le bichonne.) Montre-moi ta langue. Bien. Tousse un peu. Plus fort. Très bien. (Bas.) Tu ne te fatigues pas trop, j'espère?

GASTON.

A quoi, papa? je ne fais rien.

VIGNERON.

Tu fais la bête en ce moment. Quand je te dis : tu ne te fatigues pas trop, je m'entends très bien, et toi aussi, polisson, tu m'entends très bien. As-tu besoin d'argent?

GASTON.

Non.

VIGNERON.

Ouvre la main.

GASTON.

C'est inutile.

VIGNERON, plus haut.

Ouvre la main.

GASTON.

Je ne le veux pas.

VIGNERON.

C'est papa Vigneron qui l'a élevé, cet enfant-là. Mets cet argent dans ta poche et plus vite que ça. Amuse-toi, fiston, je veux que tu t'amuses. Fais le monsieur, fais le diable, fais les cent dix-neuf coups. Mais minute! Sorti d'ici, tu es ton maître; ici, devant tes sœurs, de la tenue, pas un mot de trop, pas de lettres qui traînent surtout. Si tu as besoin d'un confident, le voici.

JUDITH.

Nous t'attendons, mon père, pour le second couplet.

VIGNERON, après avoir tiré sa montre.

Vous le chanterez sans moi le second couplet. (Il prend son chapeau et se dirige vers la porte; il s'arrête, promène les yeux sur son petit monde, et revient comme un homme qui est bien où il est et a regret de s'en aller.) Madame Vigneron, approche un peu. (Mme Vigneron s'approche, il passe un bras sous le sien.) Judith, lève-toi. (Même jeu.) Venez ici, jeunes filles. Si je m'écoutais, mes petits amours, je repasserais ma robe de chambre et j'attendrais le dîner avec vous. Malheureusement ma besogne ne se fait pas toute seule et je n'ai pas de rentes pour vivre sans travailler. Ça viendra peut-être, quand je serai propriétaire. Mais il faut attendre, primo, que mes maisons soient construites et secundo, que mes enfants soient établis. Qui aurait dit que cette gamine de Blanche, la plus jeune, entrerait la première en ménage? A qui le

tour maintenant, Judith? Ah! Judith n'est pas une demoiselle bien commode à marier. A moins de rencontrer un prince, elle restera vieille fille. Qu'il vienne donc, ce prince, qu'il se présente, j'y mettrai le prix qu'il faudra. Quant à toi, polisson, qui te permets de rire quand je parle, je te laisse jeter ta gourme, mais tu n'en as pas pour bien longtemps. Je vais te prendre avec moi au premier jour, et tu commenceras par balayer la fabrique... de haut en bas... jusqu'à ce que je te mette aux expéditions; je verrai après si tu es bon à quelque chose. De vous tous, ma petite Marie est celle qui me préoccupe le moins. Ce n'est pas une rêveuse (à Judith) comme toi, ni une sentimentale (à Blanche) comme toi; elle épousera un brave garçon, bien portant, franc du collier et dur à la peine, qui vous rappellera votre père, quand je ne serai plus là. (A sa femme.) Je ne parle pas de toi, ma bonne; à notre âge, on n'a plus de grands désirs ni de grands besoins. On est content quand la marmaille est contente. Je ne pense pas que ces enfants auraient été plus heureux ailleurs. Qu'est-ce qu'il faut maintenant? Que le père Vigneron travaille quelques années encore pour assurer l'avenir de tout ce monde-là, après il aura le droit de prendre sa retraite. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

LES ENFANTS.

Adieu, papa. Embrasse-moi. Adieu.

Vigneron leur échappe et sort rapidement.

SCÈNE II

LES MÊMES, moins VIGNERON.

MADAME VIGNERON.

Maintenant, mesdemoiselles, à vos toilettes. (A Blanche.) Toi, je te garde un instant, j'ai deux mots à te dire. (A Marie.) Passe à la cuisine, mon enfant, et recommande bien à Rosalie de ne pas se faire attendre; bouscule-la un peu; elle nous aime beaucoup, notre vieille Rosalie, mais son dîner est toujours en retard. Allons, Gaston, laisse ta sœur rentrer chez elle; tu prendras ta leçon de musique une autre fois.

Jeux de scène pour accompagner la sortie des personnages.

SCÈNE III

MADAME VIGNERON, BLANCHE.

MADAME VIGNERON.

Écoute-moi bien, ma minette, je n'ai pas le temps de te parler longuement, fais ton profit de ce que je vais te dire et ne me réplique pas, c'est inutile. Je ne suis pas contente du tout de ta tenue et de tes manières, lorsque ton prétendu est là. Tu le regardes, tu lui fais des mines, il se lève, tu te lèves, vous allez dans les petits coins pour causer en-

semble, je ne veux pas de ça, et aujourd'hui où nous aurons des étrangers avec nous, aujourd'hui moins que jamais. Que M. Georges te plaise, que vous vous aimiez l'un et l'autre, c'est pour le mieux puisqu'on vous marie ensemble, mais vous n'êtes pas encore mariés. Jusque-là, j'entends que tu t'observes davantage et que tu gardes tes sentiments pour toi, comme une jeune fille réservée doit le faire en pareil cas. Tu n'as pas besoin de pleurer. C'est dit, c'est dit. Essuie tes yeux, embrasse ta mère et va t'habiller. (Blanche quitte sa mère; lorsqu'elle est arrivée à la porte de droite, Auguste entre par le fond et annonce Mme de Saint-Genis; Blanche s'arrête.) Va t'habiller.

SCÈNE IV

MADAME VIGNERON, MADAME DE SAINT-GENIS.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Bonjour, ma chère madame Vigneron. Allons, embrassez-moi. C'est plus qu'une mode ici, c'est une rage, on s'embrasse toutes les cinq minutes. Je viens de bonne heure, mais que mon arrivée ne dérange rien. Si je vous gêne le moins du monde, dites-le franchement. Je m'en vais ou je reste, comme vous voudrez.

MADAME VIGNERON.

Restez, madame, restez, je vous en prie.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Vous aviez peut-être des visites à rendre ?

MADAME VIGNERON.

Aucune.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Alors vous espériez en recevoir ?

MADAME VIGNERON.

Pas davantage.

MADAME DE SAINT-GENIS.

J'ôte mon chapeau?

MADAME VIGNERON.

Ou bien je vais vous l'ôter moi-même.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Les femmes comme vous, madame Vigneron, qu'on voit quand on veut et qu'on peut surprendre à toute heure, c'est une rareté par le temps qui court. Je ne risquerais pas une indiscrétion semblable chez mes amies les plus intimes.

MADAME VIGNERON.

Asseyez-vous, madame, et dites-moi d'abord comment vous allez.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Bien. Tout à fait bien. Je ne me souviens pas de

m'être mieux portée. J'en faisais la remarque ce matin devant ma toilette, en constatant que ma fraîcheur et mon embonpoint m'étaient revenus chez vous.

MADAME VIGNERON.

Je veux depuis longtemps vous faire une question qui de vous à moi est bien sans conséquence. Quel âge avez-vous, madame?

MADAME DE SAINT-GENIS.

Mais je ne cache pas mon âge, ma chère madame. Je le voudrais que je ne le pourrais pas, mon fils est là. Il aura vingt-trois ans dans quelques jours, j'en avais dix-sept quand je l'ai mis au monde, comptez vous-même.

MADAME VIGNERON.

Vous ne m'en voulez pas de cette petite curiosité?

MADAME DE SAINT-GENIS.

Elle est si naturelle, entre vieilles femmes.

MADAME VIGNERON.

Savez-vous, madame, que nous sommes deux mères bien imprudentes, vous, en mariant un garçon si jeune, vingt-trois ans, et moi, en lui donnant ma fille!

MADAME DE SAINT-GENIS.

Tranquillisez-vous, ma chère madame Vigneron.

Georges m'a été soumis jusqu'à ce jour, je compte bien le guider encore après son mariage. J'ai élevé mon fils très sévèrement, je crois vous l'avoir dit, aussi est-ce un enfant comme il y en a peu. Il n'a jamais fait de dettes et, ce qui n'est pas moins rare, il ne s'est pas dissipé avec les femmes. J'en connais quelques-unes cependant qui n'auraient pas demandé mieux. Mon fils a reçu une éducation complète; il parle trois langues; il est musicien; il a un joli nom, de bonnes manières, des principes religieux, si avec tout cela il ne va pas loin, c'est que le monde sera bien changé. (Changeant de ton.) Dites-moi, puisqu'il est question de Georges et que j'agis toujours pour lui, j'avais prié mon notaire de réparer un oubli sur le contrat, votre mari en a-t-il eu connaissance?

MADAME VIGNERON.

Je ne pourrais pas vous le dire.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Vous vous souvenez que M. Vigneron, après avoir fixé l'apport de Mlle Blanche à deux cent mille francs, nous a demandé de se libérer par annuités.

MADAME VIGNERON.

C'est le contraire, madame. Mon mari, avant toute chose, a déclaré que pour doter sa fille il exigerait du temps. Alors vous lui avez parlé de garanties, d'une hypothèque à prendre sur ses maisons en construction, et il a refusé. Enfin on

s'est entendu du même coup sur le chiffre et sur les délais.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Soit! Il ne m'en paraît pas moins juste et naturel, jusqu'à ce que les époux aient touché la somme entière, qu'elle leur produise des intérêts à cinq ou à six pour cent, si on veut bien les fixer à six. Du reste, M. Vigneron, dans la rédaction du contrat, s'est prêté de si bonne grâce à tous mes petits caprices qu'un de plus ne fera pas de difficultés entre nous. Parlons d'autre chose. Parlons de votre dîner. Vos convives sont-ils nombreux et quels sont-ils?

MADAME VIGNERON.

Vos témoins d'abord, les nôtres, le professeur de musique de ma fille aînée...

MADAME DE SAINT-GENIS.

Ah! vous l'avez invité...

MADAME VIGNERON.

Oui, madame, nous avons invité ce garçon. Je sais bien que c'est un artiste, mais justement nous n'avons pas voulu le lui faire sentir.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Tenez, madame Vigneron, vous trouverez peut-être que je me mêle de ce qui ne me regarde pas, mais à votre place, je recevrais M. Merckens aujourd'hui encore et demain je ne le reverrais plus.

MADAME VIGNERON.

Pourquoi, madame? Ma fille n'a jamais eu à s'en plaindre, ni de lui ni de ses leçons.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Mettons que je n'ai rien dit. Qui avez-vous encore?

MADAME VIGNERON.

M. Teissier et c'est tout.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Enfin, je vais donc le connaître, ce M. Teissier, dont on parle si souvent et qu'on ne voit jamais! (Elle se lève et amicalement fait lever Mme Vigneron.) Pourquoi, madame, ne voit-on jamais l'associé de votre mari?

MADAME VIGNERON.

Mes filles ne l'aiment pas.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Vos filles ne font pas la loi chez vous. Je pense que M. Vigneron passerait sur un enfantillage de leur part pour recevoir son associé.

MADAME VIGNERON.

Mais ces messieurs se voient, presque tous les jours, à la fabrique ; quand ils ont parlé de leurs affaires, ils n'ont plus rien à se dire.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Voyons, ma chère madame Vigneron, je ne suis pas femme à abuser d'un secret qu'on me confierait ; j'en aurais le droit si je le surprenais moi-même. Convenez que c'est vous, pour une raison ou pour une autre, qui fermez la porte à M. Teissier.

MADAME VIGNERON.

Moi, madame ! Vous vous trompez bien. D'abord je fais tout ce qu'on veut ici ; ensuite, si je n'ai pas... de l'affection pour M. Teissier, je n'ai pas non plus d'antipathie pour lui.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Il vous est... indifférent ?

MADAME VIGNERON.

Indifférent, c'est le mot.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Alors, permettez-moi de vous le dire, vous êtes bien peu prévoyante ou par trop désintéressée. M. Teissier est fort riche, n'est-ce pas ?

MADAME VIGNERON.

Oui.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Il a passé la soixantaine ?

MADAME VIGNERON.

Depuis longtemps.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Il n'a ni femme ni enfants?

MADAME VIGNERON.

Ni femme ni enfants.

MADAME DE SAINT-GENIS.

On ne lui connaît pas de maîtresse?

MADAME VIGNERON.

Une maîtresse! à M. Teissier! Pour quoi faire, mon Dieu?

MADAME DE SAINT-GENIS.

Ne riez pas et écoutez-moi sérieusement comme je vous parle. Ainsi, vous avez là, sous la main, une succession considérable, vacante, prochaine, qui pourrait vous revenir décemment sans que vous l'enleviez à personne, et cette succession ne vous dit rien? Elle ne vous tente pas, ou bien vous trouvez peut-être que ce serait l'acheter trop cher par quelques politesses et des semblants d'affection pour un vieillard?

MADAME VIGNERON.

Ma foi, madame, votre remarque est fort juste, elle n'était venue encore à personne de nous. Vous allez comprendre pourquoi. Notre situation ne serait plus la même, mon mari en serait moins fier et nous moins heureux, si nous devions quelque chose à un étranger. Mais cette raison n'en est pas

une pour vous et rien ne vous empêchera, après le mariage de nos enfants, de faire quelques avances à M. Teissier. S'il s'y prête, tant mieux. Si le nouveau ménage lui paraissait digne d'intérêt, je serais enchantée pour Blanche et pour son mari qu'il leur revînt un peu de bien de ce côté. Je vais plus loin, madame. Si M. Teissier, fatigué comme il doit l'être de vivre seul à son âge, se laissait toucher par votre esprit et par vos charmes, je vous verrais de bien bon cœur contracter un mariage qui ne serait pas sans inconvénients pour vous, mais où vous trouveriez de grandes compensations.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Vous dites des folies, madame Vigneron, et vous connaissez bien peu les hommes. M. Teissier, à la rigueur, ne serait pas trop âgé pour moi, c'est moi qui ne suis plus assez jeune pour lui.

AUGUSTE, entrant.

M. Merckens vient d'arriver, madame; dois-je le faire entrer ici ou dans l'autre salon?

MADAME VIGNERON.

Que préférez-vous, madame? Rester seule, recevoir M. Merckens ou assister à ma toilette.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Comme vous voudrez.

MADAME VIGNERON.

Venez avec moi. Je vous montrerai quelques emplettes que j'ai faites et vous me direz si elles sont comme il faut.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Très volontiers.

MADAME VIGNERON.

Faites entrer M. Merckens et priez-le d'attendre un instant.

Elles sortent par la porte de gauche.

SCÈNE V

AUGUSTE, MERCKENS, un cahier de musique à la main.

AUGUSTE.

Entrez, mon cher monsieur Merckens, et asseyez-vous. Il n'y a que moi jusqu'à cette heure pour vous recevoir.

MERCKENS.

C'est bien. Faites vos affaires, Auguste, que je ne vous retienne pas. (Descendant la scène.) Il est bon enfant, ce domestique, c'est insupportable.

AUGUSTE, le rejoignant.

Pas de leçons aujourd'hui, monsieur Merckens, vous venez pour boustifailler.

MERCKENS.

Mlle Judith s'habille?

AUGUSTE.

Elle s'habille probablement. Mais vous savez, avec elle, une, deux, trois, c'est vite enlevé!

MERCKENS.

Faites donc savoir à Mlle Judith que je suis là et que je lui apporte la musique qu'elle attend.

Judith entre.

AUGUSTE.

Qu'est-ce que je vous disais? (A Judith.) Mademoiselle n'a pas mis beaucoup de temps à sa toilette, mais elle l'a bien employé.

JUDITH.

Merci, Auguste.

Il sort en emportant la robe de chambre de Vigneron.

SCÈNE VI

MERCKENS, JUDITH.

MERCKENS.

Votre domestique vient de me voler mon compliment, je ne trouve plus rien après lui.

JUDITH.

Ne cherchez pas, c'est inutile.

MERCKENS, lui montrant le rouleau de musique.

Voici votre œuvre, mademoiselle.

JUDITH.

Donnez.

MERCKENS.

Le nom de l'auteur manque, mais je peux encore le faire mettre.

JUDITH.

Gardez-vous-en bien.

MERCKENS.

Vous êtes contente?

JUDITH.

Je suis embarrassée. Je sais si bien que ma famille, maman surtout, prendra mal la chose et que notre petit complot ne lui plaira pas.

MERCKENS.

Ce que je vous ai dit de ce morceau, je vous le répète. Il est distingué et intéressant. Un peu triste, vous aviez peut-être un rhume de cerveau ce jour-là. Nous l'avons fait imprimer parce qu'il en valait la peine, tout le reste ne compte pas.

JUDITH.

Entendons-nous bien, monsieur Merckens. Je me

réserve de montrer ma composition ou de n'en pas parler du tout, comme je le voudrai.

MERCKENS.

Pourquoi ?

JUDITH.

On se tient tranquille à mon âge, c'est encore le plus sûr, sans se permettre des fantaisies qui ne conviennent pas à une jeune fille.

MERCKENS.

Les jeunes filles que je vois n'y regardent pas de si près.

JUDITH, à part.

Raison de plus. (Elle ouvre le morceau et en lit le titre avec attendrissement.) « Adieu à la mariée. » Si ce morceau est triste, il ne faut pas que cela vous étonne. J'étais bien émue, allez, lorsque je l'ai écrit. Je pensais à ma jeune sœur que nous aimons si tendrement et qui nous quitte si vite ; nous savons ce qu'elle perd, savons-nous ce qui l'attend ?

MERCKENS.

Ce mariage, soyez sincère, ne vous a causé aucune déception ?

JUDITH.

Aucune. Que voulez-vous dire ?

MERCKENS.

M. de Saint-Genis avait le choix en venant ici. Il pouvait demander l'aînée plutôt que la cadette.

JUDITH.

C'eût été dommage. Ma sœur et lui vont faire un petit couple charmant, tandis que nous ne nous serions convenus sous aucun rapport.

MERCKENS.

Patientez, votre tour viendra.

JUDITH.

Il ne me préoccupe pas.

MERCKENS.

Cependant vous souhaitez bien un peu de vous marier.

JUDITH.

Le plus tard possible. Je me trouve à merveille et je ne pense pas à changer.

MERCKENS.

La composition vous suffit?

JUDITH.

Elle me suffit, vous l'avez dit.

MERCKENS.

Quel malheur qu'une belle personne comme vous, pleine de dons, manque justement de ce je ne sais quoi qui les mettrait en œuvre.

JUDITH.

Quel je ne sais quoi?

MERCKENS, à mi-voix.

Le diable au corps.

JUDITH.

Maman ne serait pas contente, si elle vous entendait en ce moment; elle qui me trouve déjà indisciplinée.

MERCKENS.

Votre mère vous gronde donc quelquefois?

JUDITH.

Quelquefois, oui. Mais ce qui est plus grave, elle ferme mon piano à clef quand elle se fâche, et elle s'entend avec mon père qui nous supprime l'Opéra.

MERCKENS.

Où vous mène-t-on alors?

JUDITH.

Au Cirque. Je ne blâme pas maman du reste. Elle pense que l'Opéra me fait mal et elle n'a peut-être pas tort. C'est vrai, ce spectacle superbe, ces scènes entraînantes, ces chanteuses admirables, j'en ai pour huit jours avant de me remettre complètement.

MERCKENS.

On les compte, vous savez, ces chanteuses admirables.

JUDITH.

Toutes le sont pour moi.

MERCKENS.

Vous les enviez peut-être?

JUDITH.

Elles me passionnent.

MERCKENS.

Faites comme elles.

JUDITH.

Qu'est-ce que vous dites? Moi, monsieur Merckens, entrer au théâtre!

MERCKENS.

Pourquoi pas? Les contraltos sont fort rares, le vôtre n'en a que plus de mérite. Vous avez de l'éclat, du feu, de l'âme, de l'âme surtout, beaucoup d'âme. Le monde ne pleurerait pas pour une bourgeoise de moins, et une artiste de plus lui ferait plaisir.

JUDITH.

C'est bien. N'en dites pas davantage. Je m'en tiendrai à vos leçons qui me paraissent meilleures que vos conseils. Êtes-vous libre ce soir? Nous resterez-vous un peu après le dîner?

MERCKENS.

Un peu. Je me promets bien encore d'entendre votre morceau.

JUDITH.

Vous nous jouerez aussi quelque chose.

MERCKENS.

Ne me demandez pas ça. Je ne fais pas de manières avec vous et nous disons les choses comme elles sont. Quand je cause, j'ai de l'esprit, je suis amusant; mais ma musique ne ressemble pas du tout à ma conversation.

JUDITH.

On sautera.

MERCKENS.

Bah!

JUDITH.

Oui, nous danserons. Blanche l'a désiré. C'est bien le moins qu'avant son mariage elle danse une fois avec son prétendu. Et puis Gaston nous ménage une surprise. Il a juré qu'il danserait un quadrille avec son père et qu'on ne les distinguerait pas l'un de l'autre.

MERCKENS.

Comment cela?

JUDITH.

Vous le verrez. Vous ne savez pas que mon

frère imite papa dans la perfection. La voix, les gestes, la manière de plaisanter, il pense comme lui dans ces moments-là, c'est extraordinaire.

MERCKENS.

Voilà une jolie fête qui se prépare, je vous remercie bien de me retenir.

JUDITH.

Moquez-vous, monsieur l'artiste. Je me figure, sans y regarder de trop près, que beaucoup de vos réunions ne valent pas le bruit que vous en faites; on leur trouverait aussi des ridicules, pour ne pas dire plus. Vous aurez cet avantage chez nous d'être chez de bonnes gens.

Rentrent Mme Vigneron et Mme de Saint-Genis.

SCÈNE VII

LES MÊMES, MADAME VIGNERON, MADAME DE SAINT-GENIS.

MADAME DE SAINT-GENIS, à part.

J'étais bien sûre que nous les retrouverions ensemble.

Judith va à elle; elles s'accueillent affectueusement.

MADAME VIGNERON, elle porte une toilette criarde et beaucoup de bijouterie.

Excusez-moi, monsieur Merckens, de m'être

fait attendre, les femmes n'en finissent jamais de s'habiller. Ma toilette vous plaît-elle?

MERCKENS.

Elle m'éblouit.

MADAME VIGNERON.

Un peu trop de bijoux peut-être, Mme de Saint-Genis me conseillait de les enlever.

MERCKENS.

Pourquoi, madame? La princesse Limpérani en portait pour trois cent mille francs au dîner qu'elle a donné hier.

MADAME VIGNERON.

Trois cent mille francs! Alors j'aurais pu mettre tout ce que j'ai.

Entrent Marie et Blanche.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MARIE, BLANCHE.

MADAME VIGNERON, allant à Judith.

Ton père s'est attardé avec nous, il ne sera pas là pour recevoir son monde.

BLANCHE, à Mme de Saint-Genis.

Pourquoi votre fils ne vous a-t-il pas accompagnée?

MADAME DE SAINT-GENIS.

Georges travaille, mon enfant ; vous ne comptez pas sur moi pour l'enlever à ses devoirs !

BLANCHE.

Il n'en a plus qu'un maintenant, c'est de m'aimer comme je l'aime.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Celui-là est trop facile et ne doit pas lui faire oublier les autres. Nous nous battrons ensemble, je vous en préviens, si vous me débauchez mon garçon.

MADAME VIGNERON, à Mme de Saint-Genis.

Je pense que les témoins de M. Georges vont nous arriver bras dessus bras dessous.

MADAME DE SAINT-GENIS, avec embarras.

Non. M. Lenormand et mon fils quitteront leur bureau ensemble pour se rendre ici, le général viendra de son côté. Le général et M. Lenormand se connaissent, ils se sont rencontrés chez moi, mais je n'ai pas cherché à les lier davantage.

Auguste annonce : « M. Teissier. »

SCÈNE IX

LES MÊMES, TEISSIER.

TEISSIER.

Je suis votre serviteur, madame.

MADAME VIGNERON.

Donnez-moi votre chapeau, monsieur Teissier, que je vous en débarrasse.

TEISSIER.

Laissez, madame, je le déposerai moi-même pour être plus certain de le retrouver.

MADAME VIGNERON.

Comme vous voudrez. Asseyez-vous là, dans ce fauteuil.

TEISSIER.

Un peu plus tard. Il fait très froid dehors et très chaud chez vous, je me tiendrai debout quelques instants pour m'habituer à la température de votre salon.

MADAME VIGNERON.

Vous n'êtes pas malade ?

TEISSIER.

J'évite autant que possible de le devenir.

MADAME VIGNERON.

Comment trouvez-vous mon mari depuis quelque temps ?

TEISSIER.

Bien. Très bien. Vigneron s'écoute un peu maintenant que le voilà dans l'aisance. Il a raison. Un homme vaut davantage quand il possède quelque chose. Occupez-vous de vos invités, madame, j'attendrai le dîner dans un coin.

Il la quitte.

MADAME VIGNERON, allant à Mme de Saint-Genis.

Eh bien? Le voilà, M. Teissier! Comment le trouvez-vous?

MADAME DE SAINT-GENIS.

Il a des yeux de renard et la bouche d'un singe.

Auguste annonce : « M. Bourdon. »

MADAME VIGNERON.

J'avais oublié de vous dire que notre notaire dînait avec nous.

SCÈNE X

LES MÊMES, BOURDON.

BOURDON.

Je vous présente mes hommages, madame. Mesdemoiselles...

Salutations.

MADAME VIGNERON, en les présentant à Bourdon.

Mme de Saint-Genis; M. Merckens, le professeur de musique de ma fille aînée. Vous nous arrivez un des premiers, monsieur Bourdon, c'est bien aimable à vous.

Bourdon s'incline.

MADAME DE SAINT-GENIS.

M. Bourdon donne là un bon exemple à ses confrères qui ne se piquent pas généralement d'exactitude.

BOURDON.

Oui, nous nous faisons attendre quelquefois, mais jamais à table. (S'approchant de Mme de Saint-Genis.) On m'a chargé, madame, de bien des compliments pour vous.

MADAME DE SAINT-GENIS.

M. Testelin sans doute?

BOURDON.

Précisément. Nous causions du mariage de Mlle Vigneron avec monsieur votre fils et je lui disais que j'aurais l'honneur de dîner avec vous. « Vous verrez là une femme charmante, rappelez-moi bien à son souvenir. »

MADAME DE SAINT-GENIS.

M. Testelin est mon notaire depuis vingt ans.

BOURDON.

C'est ce qu'il m'a appris. (Plus près et plus bas.) Très galant, Testelin, un faible très prononcé pour les jolies femmes.

MADAME DE SAINT-GENIS, sèchement.

C'est la première fois que je l'entends dire.

Elle le quitte; il sourit.

BOURDON, à Mme Vigneron.

Est-ce que Teissier ne dîne pas avec nous?

MADAME VIGNERON, lui montrant Teissier.

Il est là, si vous désirez lui parler.

BOURDON.

Bonjour, Teissier.

TEISSIER.

Ah! vous voilà, Bourdon. Approchez un peu et ouvrez vos oreilles. (Bas.) J'ai été aujourd'hui, mon ami, à la Chambre des notaires où j'avais affaire. Le Président, à qui je parlais de mes vieilles relations avec vous, s'est étendu sur votre compte. « Je le connais, Bourdon, ce n'est pas l'intelligence qui lui manque; il est fin, très fin; il s'expose quelquefois. Nous pourrions être obligés de sévir contre lui. »

BOURDON.

Je me moque bien de la Chambre des notaires.

Ils sont là une vingtaine de prud'hommes qui veulent donner à la Chambre un rôle tout autre que le sien. C'est une protection pour nous et non pas pour le public.

TEISSIER.

Entendez-moi bien, Bourdon. Je ne vous ai pas rapporté cette conversation pour vous empêcher de faire vos affaires. J'ai cru vous rendre service en vous avertissant.

BOURDON.

C'est bien ainsi que je le prends, mon cher Teissier, et je vous en remercie.

Auguste annonce : « M. Lenormand, M. Georges de Saint-Genis. »

MADAME DE SAINT-GENIS, à Mme Vigneron.

Je vais vous présenter M. Lenormand.

Cette présentation et la suivante ont lieu au fond du théâtre; Georges seul descend la scène.

SCÈNE XI

LES MÊMES, LENORMAND, GEORGES, puis LE GÉNÉRAL FROMENTIN.

BLANCHE, à Georges, bas.

Ne me parle pas et éloigne-toi de moi. Maman m'a fait la leçon. Je ne savais pas ce qu'elle allait me dire, j'ai eu bien peur.

Auguste annonce : « M. le général Fromentin. »

BOURDON, à Merckens.

Vous êtes pianiste, monsieur?

MERCKENS.

Compositeur, monsieur.

BOURDON.

Vous êtes musicien, voilà ce que je voulais dire. Aimez-vous le monde?

MERCKENS.

Je ne peux pas me dispenser d'y aller, on se m'arrache.

BOURDON.

Si vous voulez vous rappeler mon nom et mon adresse, M. Bourdon, notaire, 22, rue Sainte-Anne, je reçois tous les dimanches soirs. C'est bien simple chez moi, je vous en préviens. On arrive à neuf heures, on fait un peu de musique, vous chantez la romance probablement, on prend une tasse de thé, à minuit tout le monde est couché.

MERCKENS.

Je ne vous promets pas de venir tous les dimanches.

BOURDON.

Quand vous voudrez, vous nous ferez toujours plaisir.

Auguste annonce : « M. Vigneron. »

MADAME DE SAINT-GENIS, à Mme Vigneron.

Comment, madame, votre mari se fait annoncer chez lui?

MADAME VIGNERON.

Le domestique se sera trompé bien certainement.

Entre Gaston, il est revêtu de la robe de chambre que portait son père à la première scène, il imite sa voix et sa démarche.

SCÈNE XII

LES MÊMES, GASTON.

GASTON, allant à Mme de Saint-Genis.

Comment se porte la belle madame de Saint-Genis?

MADAME DE SAINT-GENIS, se prêtant à la plaisanterie.

Je vais très bien, monsieur Vigneron, je vous remercie.

GASTON, continuant.

Monsieur Bourdon, votre serviteur. (A Merckens.) Bonjour, jeune homme. (A Lenormand et au général.) Enchanté, messieurs, de faire votre connaissance.

MADAME VIGNERON.

Voyez, messieurs, comme on a tort de gâter ses enfants; ce petit gamin fait la caricature de son père.

GASTON, à Mme Vigneron.

Eh bien, ma bonne, ce dîner avance-t-il? Ah!

dame! nous avons mis les petits plats dans les grands pour vous recevoir, on ne marie pas tous les jours sa fille. (A ses sœurs.) Quelle est celle de vous qui se marie? Je ne m'en souviens plus. Il me semble qu'en attendant le dîner Mlle Judith pourrait ouvrir son piano et nous faire entendre quelque chose, un morceau de *la Dame blanche*, par exemple.

MADAME VIGNERON.

Allons, Gaston, que ça finisse! Ote cette robe de chambre et tiens-toi convenablement.

GASTON.

Oui, ma bonne.

Les sœurs de Gaston lui enlèvent la robe de chambre en riant avec lui. — Gaieté générale.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, AUGUSTE, puis LE MÉDECIN.

AUGUSTE, s'approchant de Mme Vigneron.

Il y a là un monsieur qui ne vient pas pour le dîner et qui voudrait parler à madame.

MADAME VIGNERON.

Quel monsieur, Auguste? Est-ce une nouvelle plaisanterie complotée avec mon fils?

AUGUSTE.

Madame verra que non si elle me donne l'ordre de faire entrer.

MADAME VIGNERON.

Ne faites entrer personne. Dites à ce monsieur que je ne peux pas le recevoir.

AUGUSTE.

S'il insiste, madame?

MADAME VIGNERON.

Renvoyez-le.

AUGUSTE, se retournant.

Le voici, madame.

LE MÉDECIN, s'avançant

Madame Vigneron?

MADAME VIGNERON.

C'est moi, monsieur.

LE MÉDECIN, plus près et plus

Vous avez des enfants ici, madame?

MADAME VIGNERON.

Oui, monsieur.

LE MÉDECIN.

Éloignez-les. Faites ce que je vous dis, madame, faites vite.

MADAME VIGNERON, troublée, vivement.

Passez dans l'autre salon, mesdemoiselles. Allons, entendez-vous ce que je vous dis, passez dans l'autre salon. Gaston, va avec tes sœurs, mon enfant. Madame de Saint-Genis, ayez l'obligeance d'accompagner mes filles.

Elle a ouvert la porte de droite et les fait défiler devant elle.

LE MÉDECIN, aux hommes qui se sont levés.

Vous pouvez rester, vous, messieurs; vous êtes parents de M. Vigneron?

BOURDON.

Non, monsieur, ses amis seulement.

LE MÉDECIN.

Eh bien, messieurs, votre pauvre ami vient d'être frappé d'une apoplexie foudroyante.

On apporte Vigneron au fond du théâtre; Mme Vigneron pousse un cri et se précipite sur le corps de son mari.

ACTE DEUXIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME VIGNERON, MADAME DE SAINT-GENIS.

MADAME VIGNERON, pleurant, son mouchoir à la main.

Excusez-moi, madame, je suis honteuse de pleurer comme ça devant vous, mais je ne peux pas retenir mes larmes. Quand je pense qu'il n'y a pas un mois, il était là, à la place où vous êtes, et que je ne le reverrai plus. Vous l'avez connu, madame; il était si bon, mon mari, si heureux, il était trop heureux et nous aussi, ça ne pouvait pas durer. Parlez-moi, madame, je vais me remettre en vous écoutant. Je sais bien qu'il faut me faire une raison. Il devait mourir un jour. Mais j'avais demandé tant de fois à Dieu de m'en aller la première. N'est-ce pas, madame, que Vigneron est au ciel où vont les honnêtes gens comme lui?

MADAME DE SAINT-GENIS.

Soyez-en bien sûre, madame.

MADAME VIGNERON.

Donnez-moi des nouvelles de votre fils ; je l'ai à peine vu depuis ce malheur. Il est bon aussi, votre fils; Blanche m'a dit qu'il avait pleuré.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Georges va bien, je vous remercie.

MADAME VIGNERON.

Pauvres enfants, qui s'aiment tant, voilà leur mariage bien reculé.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Je voulais justement vous parler de ce mariage, si je vous avais trouvée plus maîtresse de vous. Vous n'êtes pas raisonnable ni courageuse, ma chère madame Vigneron. Je sais ce que c'est que de perdre son mari. J'ai passé par là. Encore étais-je plus à plaindre que vous ; M. de Saint-Genis, en mourant, ne me laissait que des dettes et un enfant de quatre ans sur les bras. Vous, vous avez de grandes filles en âge de vous consoler ; elles sont élevées ; l'avenir ne vous inquiète ni pour vous ni pour elles. (Changeant de ton.) Je me doute bien que dans l'état où vous êtes, vous n'avez pas songé un instant à vos affaires.

MADAME VIGNERON.

Quelles affaires, madame ?

MADAME DE SAINT-GENIS.

Vous devez penser que la succession de M. Vigne-

ron ne se liquidera pas toute seule; il va y avoir des intérêts à régler et peut-être des difficultés à résoudre.

MADAME VIGNERON.

Non, madame, aucune difficulté. Mon mari était un trop honnête homme pour avoir eu jamais des affaires difficiles.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Elles peuvent le devenir après sa mort. Entendez-moi bien. Je ne doute pas de la loyauté de M. Vigneron, je doute de celle des autres. M. Teissier n'a pas bougé encore?

MADAME VIGNERON.

M. Teissier est resté chez lui comme à son ordinaire. J'ai eu besoin d'argent, il m'a envoyé ce que je lui demandais en se faisant tirer l'oreille, nos rapports n'ont pas été plus loin jusqu'ici.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Écoutez bien ce que je vais vous dire, madame Vigneron, et quand bien même mon avis tomberait à faux, prenez-le pour règle de votre conduite. Méfiez-vous de M. Teissier.

MADAME VIGNERON.

Soit, madame, je me méfierai de lui. Mais en supposant qu'il fût mal intentionné, ce n'est pas moi, c'est mon notaire qui le mettrait à la raison.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Méfiez-vous de votre notaire.

MADAME VIGNERON.

Oh! madame.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Ne faites pas : Oh! madame Vigneron, je connais messieurs les officiers publics. On ne sait jamais s'ils vous sauvent ou s'ils vous perdent, et l'on a toujours tort avec eux.

MADAME VIGNERON.

Que direz-vous donc, madame, quand vous saurez que M. Bourdon, mon notaire, est en même temps celui de M. Teissier?

MADAME DE SAINT-GENIS.

Je vous dirai d'en prendre un autre.

MADAME VIGNERON.

Non, madame; j'ai en M. Bourdon une confiance aveugle, je ne le quitterai que lorsqu'il l'aura perdue.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Il sera trop tard alors.

AUGUSTE, entrant et s'approchant de Mme Vigneron.

M. Lefort présente ses compliments à madame et lui fait demander si elle a examiné son mémoire.

MADAME VIGNERON.

Son mémoire ! Il me l'a donc donné?

AUGUSTE.

Oui, madame.

MADAME VIGNERON.

Où l'ai-je mis? Je n'en sais rien.

AUGUSTE.

M. Lefort viendra voir madame dans la journée.

MADAME VIGNERON.

C'est bien. Dites que je le recevrai. (Auguste sort.) M. Lefort est notre architecte.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Méfiez-vous de votre architecte !

MADAME VIGNERON.

Je ne sais pas, madame, où vous avez pris une si mauvaise opinion des autres, mais, à votre place, je ne voudrais pas la montrer.

MADAME DE SAINT-GENIS.

C'est bien le moins vraiment qu'on vous mette sur vos gardes; vous voyez des honnêtes gens partout.

MADAME VIGNERON.

Et vous, madame, vous n'en voyez nulle part.

MADAME DE SAINT-GENIS, se levant.

Je souhaite de tout mon cœur, ma chère madame Vigneron, pour vous, à qui je ne veux aucun mal, et pour vos filles, qui sont réellement charmantes, que la succession de M. Vigneron marche sur des roulettes ; mais, en affaires, rien ne marche sur des roulettes. Ce qui est simple est compliqué, ce qui est compliqué est incompréhensible. Croyez-moi, oubliez un peu celui qui n'est plus pour penser à vous et à vos enfants. Je ne sache pas malheureusement que M. Vigneron vous ait laissé un titre de rente ou des actions de la Banque de France. Non, n'est-ce pas? Sa fortune, c'était cette fabrique dont il était propriétaire pour une moitié et M. Teissier pour l'autre. Il possédait des terrains, c'est vrai, mais il en avait payé une bonne partie au moyen d'emprunts et d'hypothèques. Je vous rappelle tout cela de bonne amitié, parce que les femmes doivent s'avertir et se défendre entre elles; d'intérêts, il me semble que je n'en ai plus ici. Nous avions fait un projet fort aimable, celui de marier nos enfants. N'est-il que reculé, je le voudrais, mais je le crois bien compromis. Les engagements pécuniaires qui avaient été pris de votre côté, il ne vous sera plus possible de les tenir, et pour rien au monde, vous êtes mère, vous me comprendrez, pour rien au monde, je ne permettrais à mon fils de faire un

mariage insuffisant, qu'il serait en droit de me reprocher plus tard.

MADAME VIGNERON.

Comme il vous plaira, madame.

Pause et moment d'embarras.

MADAME DE SAINT-GENIS, vivement.

Au revoir, chère madame. Faites ce que je vous dis, occupez-vous de vos intérêts, nous reparlerons de nos enfants une autre fois. Mais pour l'amour de Dieu, madame Vigneron, mettez-vous bien dans la tête la recommandation la plus utile et la plus amicale que je puisse vous faire. Méfiez-vous de tout le monde, de tout le monde ! (Elle se dirige vers la porte du fond, reconduite très froidement par Mme Vigneron ; la porte s'ouvre, Teissier entre.) Restez, je vous en prie, ne m'accompagnez pas plus loin.

Elle sort.

SCÈNE II

MADAME VIGNERON, TEISSIER.

MADAME VIGNERON, pleurant, son mouchoir à la main.

Quel malheur, monsieur Teissier, quel épouvantable malheur ! Mon pauvre Vigneron. C'est le travail qui l'a tué ! Pourquoi travaillait-il autant ? Il ne tenait pas à l'argent ; il ne dépensait rien pour lui-même. Ah ! il voulait voir ses enfants heureux

pendant sa vie et leur laisser une fortune après sa mort.

Un silence.

TEISSIER.

Est-ce avec votre autorisation, madame, que Mme de Saint-Genis s'est présentée chez moi pour connaître la situation qui vous était faite par le décès de votre mari?

MADAME VIGNERON.

J'ignorais complètement cette visite que je n'aurais pas permise.

TEISSIER.

Mon devoir était bien net; j'ai pris cette dame par le bras et je l'ai poussée à la porte de mon cabinet.

MADAME VIGNERON.

Son indiscrétion ne méritait pas autre chose. Tenez, monsieur Teissier, Mme de Saint-Genis était ici, lorsque vous êtes arrivé, elle me parlait des affaires de mon mari. Vous les connaissiez, ses affaires, et vous les compreniez mieux que personne, éclairez-moi.

TEISSIER.

Je me suis amusé justement, dans un moment de loisir, à établir la succession de Vigneron. Avant tout, que désirez-vous savoir? Si elle se soldera en perte ou en bénéfice. (Mouvement de Mme Vigneron.) Des calculs que j'ai relevés, la plume à

la main, résulte une situation générale que voici... Vous m'écoutez... La fabrique vendue...

MADAME VIGNERON.

Pourquoi la vendre ?

TEISSIER.

Il faudra en arriver là. Vos terrains et les quelques bâtisses qui avaient été commencées, vendus également...

MADAME VIGNERON.

Je garderai mes terrains.

TEISSIER.

Vous ne le pourrez pas. Vos dettes courantes éteintes...

MADAME VIGNERON.

Mais je n'ai pas de dettes.

TEISSIER.

Je les évalue à quarante mille francs environ. Je ne comprends pas pourtant dans cette somme votre architecte, dont le règlement devra venir avec la vente de vos immeubles. Je continue. Les droits de l'enregistrement acquittés...

MADAME VIGNERON.

On paye donc, monsieur, pour hériter de son mari ?

TEISSIER.

On paye, oui, madame. Les frais généraux liqui-

dés... j'entends par frais généraux les honoraires du notaire, ceux de l'avoué, les dépenses imprévues, voitures, ports de lettres, etc. Bref, le compte que vous aurez ouvert sous cette rubrique : « Liquidation de feu Vigneron, mon mari », ce compte-là entièrement clos, il vous restera une cinquantaine de mille francs.

MADAME VIGNERON.

Cinquante mille francs de rente.

TEISSIER.

Comment, de rente ? Vous n'écoutez donc pas ce que je vous dis? Où voyez-vous dans tout ce qu'a laissé Vigneron le capital nécessaire pour établir une rente de cinquante mille francs ?

Mme Vigneron le quitte brusquement; après avoir sonné, elle ouvre le meuble-secrétaire avec précipitation.

MADAME VIGNERON, écrivant.

« Mon cher monsieur Bourdon, ayez l'obligeance de venir me parler le plus tôt possible, je ne serai tranquille qu'après vous avoir vu. Je vous salue bien honnêtement : Veuve Vigneron. » Cinquante mille francs ! (A Auguste qui est entré.) Portez cette lettre à la minute.

TEISSIER, il a tiré un portefeuille bourré de papiers.

Vous vous rendrez mieux compte à la lecture...

MADAME VIGNERON.

Cinquante mille francs ! (Se retournant vers Teissier et

lui faisant sauter son portefeuille.) Gardez vos papiers, monsieur, je n'ai plus d'affaires avec vous.

Elle sort précipitamment par la porte de gauche.

SCENE III

TEISSIER, tout en ramassant ses papiers.

Ignorance, incapacité, emportement, voilà les femmes ! A quoi pense celle-là, je me le demande ! Elle veut garder ses terrains, elle ne le pourra pas. Bourdon se chargera de le lui faire comprendre. S'il est possible à Bourdon de mener l'affaire comme il me l'a promis, vivement, sans bruit, je mets la main sur des immeubles qui valent le double de ce que je les payerai. Mais il ne faut pas perdre de temps. Attendre, ce serait amener des acquéreurs et faire le jeu du propriétaire. Quand Bourdon saura que j'ai donné le premier coup, il se dépêchera de porter les autres.

Il va pour sortir, Marie entre par la porte de gauche.

SCÈNE IV

TEISSIER, MARIE.

MARIE.

Ne partez pas, monsieur, avant d'avoir fait la

paix avec ma mère. Elle a tant pleuré, ma pauvre mère, tant pleuré, qu'elle n'a plus toujours la tête à elle.

TEISSIER, revenant.

Il était temps que vous m'arrêtiez, mademoiselle. J'allais de ce pas assigner Mme Vigneron au Tribunal de commerce en remboursement des avances que je lui ai faites. Je me suis gêné moi-même pour ne pas laisser votre mère dans l'embarras. (Il tire une seconde fois son portefeuille et y prend un nouveau papier.) Vous aurez l'obligeance de lui remettre ce petit compte qu'elle vérifiera facilement : « Au 7 janvier, avancé à Mme Vigneron 4000 francs qui ont dû servir aux obsèques de votre père ; au 15 janvier, avancé à Mme Vigneron 5000 francs pour les dépenses de sa maison, c'est à ce titre qu'ils m'ont été demandés ; au 15 également, écoutez cela, remboursé une lettre de change, signée : Gaston Vigneron, ordre : Lefébure, montant : 10 000 francs. » Votre frère étant mineur, son engagement ne valait rien. Mais Mme Vigneron n'aurait pas voulu frustrer un bailleur de fonds, que ce jeune homme a trompé nécessairement sur son âge et sur ses ressources personnelles. (Il plie le papier et le lui remet.) Je suis votre serviteur.

MARIE.

Restez, monsieur, je vous prie de rester. Ce n'est pas ce compte qui a bouleversé ma mère au point de s'emporter avec vous. Elle vous eût

remercié plutôt, tout en blâmant son fils comme il le mérite, d'avoir fait honneur à sa signature.

TEISSIER, surpris, avec un sourire.

Vous savez donc ce que c'est qu'une signature?

MARIE.

Mon père me l'a appris.

TEISSIER.

Il aurait mieux fait de l'apprendre à votre frère.

MARIE.

Asseyez-vous, monsieur; je suis peut-être bien jeune pour parler d'affaires avec vous.

TEISSIER, debout, souriant toujours.

Allez, causez, je vous écoute.

MARIE.

Je m'attendais bien pour ma part à un grand changement dans notre position, mais qu'elle fût perdue entièrement, je ne le pensais pas. Dans tous les cas, monsieur, vous ne nous conseilleriez ni une faiblesse ni un coup de tête. Que devons-nous faire alors? Examiner où nous en sommes, demander des avis, et ne prendre aucune résolution avant de connaître le pour et le contre de notre situation.

TEISSIER.

Ah!... Laissons de côté vos immeubles qui ne me

regardent pas. Que faites-vous, en attendant, de la fabrique?

MARIE.

Qu'arriverait-il, monsieur, si nous voulions la garder et vous la vendre?

TEISSIER.

Elle serait vendue. Le cas a été prévu par la loi.

MARIE.

Il y a une loi?

TEISSIER, souriant toujours.

Oui, mademoiselle, il y a une loi. Il y a l'article 815 du Code civil qui nous autorise l'un comme l'autre à sortir d'une association rompue en fait par la mort de votre père. Je peux vous mettre à même de vous en assurer tout de suite. (Tirant un volume de sa poche.) Vous voyez quel est cet ouvrage : « Recueil des lois et règlements en vigueur sur tout le territoire français. » Je ne sors jamais sans porter un code sur moi, c'est une habitude que je vous engage à prendre. (Il lui passe le volume à une page indiquée; pendant qu'elle prend connaissance de l'article, il la regarde avec un mélange d'intérêt, de plaisir et de moquerie.) Avez-vous compris?

MARIE.

Parfaitement.

Pause.

TEISSIER.

Vous vous appelez bien Marie et vous êtes la seconde fille de Vigneron?

MARIE.

Oui, monsieur, pourquoi?

TEISSIER.

Votre père avait une préférence marquée pour vous.

MARIE.

Mon père aimait tous ses enfants également.

TEISSIER.

Cependant il vous trouvait plus raisonnable que vos sœurs.

MARIE.

Il le disait quelquefois, pour me consoler de n'être pas jolie comme elles.

TEISSIER.

Qu'est-ce qui vous manque? Vous avez de beaux yeux, les joues fraîches, la taille bien prise, toutes choses qui annoncent de la santé chez une femme.

MARIE.

Ma personne ne m'occupe guère, je ne demande qu'à passer inaperçue.

TEISSIER.

C'est vous bien certainement qui aidez votre mère dans les détails de sa maison; vous lui servez de scribe au besoin.

MARIE.

L'occasion ne s'en est pas présentée jusqu'ici.

TEISSIER.

La voilà venue. Je ne crois pas Mme Vigneron capable de se débrouiller toute seule et vous lui serez d'un grand secours... Avez-vous un peu le goût des affaires?

MARIE.

Je les comprends quand il le faut.

TEISSIER.

La correspondance ne vous fait pas peur?

MARIE.

Non, si je sais ce que je dois dire.

TEISSIER.

Calculez-vous facilement? Oui ou non? Vous ne voulez pas répondre? (La quittant.) Elle doit chiffrer comme un ange.

MARIE.

Que pensez-vous, monsieur, que valent nos immeubles?

TEISSIER.

Votre notaire vous dira cela mieux que moi. (Revenant à elle, après avoir pris son chapeau.) Il faudra toujours, mademoiselle, en revenir à mes calculs. Je sais bien ce que vous pensez: La fabrique est

une affaire excellente, gardons la fabrique. Qui me dit d'abord qu'elle ne périclitera pas? Qui me dit ensuite que vous-même, après avoir manœuvré habilement, vous ne voudrez pas la vendre pour la racheter à moitié prix?

MARIE.

Que prévoyez-vous là, monsieur?

TEISSIER.

Je ne prévois que ce que j'aurais fait moi-même, si j'avais encore quarante ans au lieu de soixante et quelques. En résumé, vos besoins d'argent d'une part, mes intérêts sagement appréciés de l'autre, nous amènent à la vente de notre établissement. Sa situation est très prospère. La mort de son directeur est une occasion excellente, qui ne se représentera pas, pour nous en défaire, profitons-en. Vous n'avez pas autre chose à me dire?

MARIE.

Ne partez pas, monsieur, avant d'avoir revu ma mère; elle est plus calme maintenant, elle vous écoutera très volontiers.

TEISSIER.

C'est inutile. J'ai dit ce qu'il fallait à Mme Vigneron et vous êtes assez intelligente pour lui expliquer le reste.

MARIE, après avoir sonné.

Faites ce que je vous demande, monsieur. Ma

mère n'a pas été maîtresse d'un mouvement d'impatience; en allant à elle, vous lui donnerez l'occasion de vous exprimer ses regrets.

TEISSIER.

Soit! Comme vous voudrez! Vous désirez donc que nous vivions en bons rapports? Vous n'y gagnerez rien, je vous le dis d'avance. Quel âge peut bien avoir mademoiselle Marie? Vingt ans à peine! Mais c'est déjà une petite personne, modeste, sensée, s'exprimant fort convenablement (la quittant), et ce que son père ne m'avait pas dit : très appétissante.

Auguste entre.

MARIE.

Suivez Auguste, il vous conduira près de ma mère.

TEISSIER, après avoir cherché un compliment sans le trouver.

Je suis votre serviteur, mademoiselle.

Il entre à gauche, sur un signe que lui fait Auguste de prendre par là.

SCÈNE V

MARIE, puis BLANCHE.

MARIE, fondant en larmes.

Mon père! Mon père!

BLANCHE, entrant et allant lentement à elle.

Qui était là, avec toi?

MARIE.

M. Teissier.

BLANCHE.

C'est ce vilain homme que tu gardes si longtemps?

MARIE.

Tais-toi, ma chérie, tais-toi. Il faut maintenant veiller sur nous et ne plus parler imprudemment.

BLANCHE.

Pourquoi?

MARIE.

Pourquoi? Je ne voudrais pas te le dire, mais que tu le saches aujourd'hui ou demain, la peine sera toujours la même.

BLANCHE.

Qu'est-ce qu'il y a?

MARIE.

Nous sommes ruinées peut-être.

BLANCHE.

Ruinées!

Marie baisse la tête; Blanche fond en larmes, elles se jettent dans les bras l'une de l'autre; elles se séparent, mais Blanche reste encore émue et sanglotante.

MARIE.

J'ai eu tort de te parler d'un malheur qui n'est pas inévitable. La vérité, la voici : je ne vois pas bien clair encore dans nos affaires, mais elles ne me promettent rien de bon. Il est possible cependant qu'elles s'arrangent, à une condition : soyons raisonnables, prudentes, pleines de ménagements avec tout le monde et résignons-nous dès maintenant à passer sur bien des dégoûts.

BLANCHE.

Vous ferez ce que vous voudrez, maman, Judith et toi, je ne me mêlerai de rien. Je voudrais dormir jusqu'à mon mariage.

MARIE.

Ton mariage, ma chérie !

BLANCHE.

Qu'est-ce que tu penses ?

MARIE.

Je pense bien tristement que ce mariage te préoccupe et peut-être n'est-il plus possible aujourd'hui.

BLANCHE.

Tu juges donc bien mal M. de Saint-Genis pour le croire plus sensible à une dot qu'à un cœur.

MARIE.

Les hommes, en se mariant, désirent les deux.

Mais M. de Saint-Genis serait-il plus désintéressé qu'un autre, il a une mère qui calculera pour lui.

BLANCHE.

Sa mère est sa mère. Si elle a des défauts, je ne veux pas les voir. Mais elle est femme et ne voudrait pas que son fils manquât de loyauté envers une autre femme.

MARIE.

Il ne faut pas, ma chérie, que le malheur nous rende injustes et déraisonnables. Les engagements ont été réciproques : si nous ne pouvons plus tenir les nôtres, M. de Saint-Genis se trouvera dégagé des siens.

BLANCHE.

Tu te trompes, sois-en sûre, tu te trompes. Demain, si je disais demain, dans un an ou dans dix, Georges m'épousera comme il le veut et comme il le doit. Ne parlons plus de cela. Mon mariage, vois-tu, ne ressemble pas à tant d'autres qui peuvent se faire ou se défaire impunément, et tu ne sais pas la peine que tu me causes en doutant une minute de sa réalisation. (Pause.) Explique-moi un peu comment nous serions ruinées?

MARIE.

Plus tard; je ne le sais pas bien moi-même.

BLANCHE.

Qui te l'a dit?

MARIE.

M. Teissier. Prends garde, je te le répète. M. Teissier est là, chez ma mère; je viens de le réconcilier avec elle.

BLANCHE.

Ils s'étaient donc fâchés ?

MARIE.

Oui, ils s'étaient fâchés. Maman, dans un mouvement d'impatience, l'avait congédié de chez elle.

BLANCHE.

Maman avait bien fait.

MARIE.

Maman avait eu tort et elle l'a compris tout de suite. Notre situation est assez grave sans que nous la compromettions encore par des vivacités et des imprudences. Il y va, penses-y bien, Blanche, de notre existence à toutes, de l'avenir de tes sœurs, du tien autant que du nôtre. Si certaine que tu sois de M. de Saint-Genis, un homme y regarde à deux fois avant d'épouser une jeune fille qui n'a rien. Tu es la plus charmante petite femme de la terre, toute de cœur et de sentiment; l'argent n'existe pas pour toi. Mais l'argent, vois-tu, existe pour les autres. On le retrouve partout. Dans les affaires, et nous sommes en affaires avec M. Teissier. Dans les mariages aussi, tu l'apprendras peut-être à tes dépens. Il faut bien que l'argent ait son

prix, puisque tant de malheurs arrivent par sa faute et qu'il conseille bien souvent les plus vilaines résolutions.

BLANCHE, à part.

Serait-ce possible qu'un tout jeune homme, épris comme il le dit, aimé comme il le sait, plutôt que de sacrifier ses intérêts, commît une infamie !

MARIE.

Qu'est-ce que je désire, ma chérie ? Que ce mariage se fasse, puisque tu y vois le bonheur pour toi. Mais à ta place, je voudrais être prête à tout : ravie, s'il se réalise, et résignée, s'il venait à manquer.

BLANCHE.

Résignée ! Si je pensais que M. de Saint-Genis ne m'eût recherchée que pour ma dot, je serais la plus honteuse des femmes, et si, ma dot perdue, il hésitait à m'épouser, je deviendrais folle ou j'en mourrais.

MARIE.

Tu l'aimes donc bien ?

BLANCHE.

Oui, je l'aime ! Je l'adore, si tu veux le savoir ! Il est doux, il est tendre, c'est un enfant comme moi. Je suis certaine qu'il a du cœur et qu'il est incapable d'une mauvaise action. Tu comprends, n'est-ce pas, que je veuille l'avoir pour mari ? Eh bien, me tromperais-je sur son compte, ne méritât-il ni mon affection ni mon estime, serait-ce le

dernier des hommes, il faut maintenant que je l'épouse.

MARIE, à part.

Elle souffre, la pauvre enfant, et elle déraisonne.

BLANCHE, à part.

Ah! quelle faute nous avons commise! Quelle faute! Tu me connais, toi, ma sœur, nous vivons ensemble depuis vingt ans sans un secret l'une pour l'autre. Est-ce que je ne suis pas une belle petite fille, bien aimante, c'est vrai, mais bien honnête aussi? Je n'ai jamais eu une pensée qu'on ne puisse pas dire. Si j'avais rencontré M. de Saint-Genis dans la rue ou ailleurs, je ne l'aurais pas seulement regardé. Il est venu ici, la main dans celle de mon père, nous nous sommes plu tout de suite et l'on nous a fiancés aussitôt. Maman me recommandait bien plus de sagesse avec mon futur, mais c'était mon futur, je ne voyais pas de danger ni un bien grand mal en me confiant à lui.

MARIE.

Allons, calme-toi, tu exagères comme toujours. Tu as dit à M. de Saint-Genis que tu l'aimais, n'est-ce pas, tu es bien excusable puisque tu devais l'épouser. Vous vous preniez les mains quelquefois et vous vous êtes embrassés peut-être, c'est un tort sans doute, mais qui ne vaut pas les reproches que tu te fais.

BLANCHE, après avoir hésité.

Je suis sa femme, entends-tu, je suis sa femme!

MARIE, très innocemment.

Je ne comprends pas ce que tu veux dire.

BLANCHE, surprise d'abord et émerveillée.

Oh! pardon, pardon, chère sœur, pure comme les anges, je n'aurais jamais dû te parler ainsi. Oublie ce que je viens de te dire, ne cherche pas à le comprendre et ne le répète à personne surtout, ni à maman, ni à Judith.

MARIE.

Sais-tu que je te crois un peu folle ou bien c'est moi qui suis une petite bête.

BLANCHE.

Oui, je suis folle, et toi tu es la plus belle enfant et la plus charmante sœur qu'on puisse rêver.

Elle l'embrasse passionnément.

SCÈNE VI

LES MÊMES, BOURDON.

BOURDON.

Bonjour, mesdemoiselles. Mme Vigneron est là sans doute? Ayez l'obligeance de lui dire que je l'attends.

MARIE.

Va, ma chérie.

Blanche sort par la porte de gauche.

SCÈNE VII

MARIE, BOURDON, puis MADAME VIGNERON.

BOURDON.

Votre mère vient de m'écrire qu'elle était très impatiente de me voir, je le conçois sans peine. Je l'attendais tous les jours à mon étude.

MARIE.

Ma mère, monsieur Bourdon, a été si désolée et si souffrante...

BOURDON.

Je comprends très bien, mademoiselle, que frappée comme elle vient de l'être, votre mère ne s'amuse pas à faire des visites ou à courir les magasins; mais on prend sur soi de venir voir son notaire, et si c'est encore trop, on le prie de passer. La succession de M. Vigneron, fort heureusement, ne présente pas des difficultés bien sérieuses; cependant votre père a laissé une grosse affaire de terrains, qui demande à être examinée de près et liquidée le plus tôt possible; vous entendez, liquidée le plus tôt possible.

MARIE.

Voici ma mère.

MADAME VIGNERON, pleurant, son mouchoir à la main.

Quel malheur, monsieur Bourdon, quel épou-

vantable malheur! Mon pauvre Vigneron! Ce n'est pas assez de le pleurer nuit et jour, je sens bien là que je ne lui survivrai pas.

Un silence.

BOURDON.

Dites-moi, madame, pendant que j'y pense : est-ce avec votre autorisation que Mme de Saint-Genis s'est présentée chez moi pour connaître la situation qui vous était faite par le décès de votre mari?

MADAME VIGNERON.

C'est sans mon autorisation, et si Mme de Saint-Genis vous faisait une nouvelle visite...

BOURDON.

Tranquillisez-vous. J'ai reçu Mme de Saint-Genis de manière à lui ôter l'envie de revenir. Vous avez désiré me voir, madame. Parlons peu, parlons vite et parlons bien.

MADAME VIGNERON.

Je ne vous retiendrai pas longtemps, monsieur Bourdon, je n'ai qu'une question à vous faire. Est-il vrai, est-il possible que mon mari en tout et pour tout ne laisse que cinquante mille francs?

BOURDON.

Qui vous a dit cela ?

MADAME VIGNERON.

M. Teissier.

BOURDON.

Cinquante mille francs ! Teissier va peut-être un peu vite. Vous le connaissez. Ce n'est pas un méchant homme, mais il est brutal sur la question argent. J'espère et je ferai tout mon possible, soyez-en bien sûre, madame, pour qu'il vous revienne quelque chose de plus. (Madame Vigneron fond en larmes et va tomber sur le canapé ; il la rejoint.) Vous espériez donc, madame, que la succession de M. Vigneron serait considérable ? A combien l'estimiez-vous ?

MADAME VIGNERON.

Je ne sais pas, monsieur.

BOURDON.

Cependant vous avez dû vous rendre compte de ce que laissait M. Vigneron. Quand on perd son mari, c'est la première chose dont on s'occupe. (Il la quitte.) Teissier n'en est pas moins très blâmable, et je ne me gênerai pas pour le lui dire, de vous avoir jeté un chiffre en l'air. Les affaires ne se font pas ainsi. On procède à une liquidation par le commencement, par les choses les plus urgentes ; on avance pas à pas ; quand on est arrivé au bout, il reste ce qu'il reste. (Revenant à Mme Vigneron.) Avez-vous décidé quelque chose, madame, pour vos terrains ? Vous vous trouvez là en face d'une nécessité manifeste, il faut les vendre.

MARIE.

Quelle somme pensez-vous que nous en tirions ?

BOURDON, allant à Marie.

Quelle somme, mademoiselle? Aucune! Vous ne devez compter sur rien.

MADAME VIGNERON, se levant.

Quel avantage alors aurons-nous à nous en défaire ?

BOURDON, revenant à Mme Vigneron.

Quel avantage, madame? Celui de vous retirer un boulet que vous avez aux pieds. Croyez-moi, je n'ai pas l'habitude, dans les conseils que je donne, de me montrer aussi affirmatif que je le suis en ce moment. Chaque jour de retard est gros de conséquences pour vous. Pendant que vous délibérez, Catilina est aux portes de Rome. Catilina, dans l'espèce, ce sont les hypothèques qui vous dévorent, votre architecte qui vous attend avec son mémoire, et le fisc qui va se présenter avec ses droits.

Rentre Teissier par la porte de gauche, Blanche derrière lui.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, TEISSIER, BLANCHE.

TEISSIER.

Bonjour, Bourdon.

BOURDON.

Bonjour, Teissier. J'étais en train d'expliquer à

Mme Vigneron et à sa fille l'impossibilité où elles se trouvent de conserver leurs terrains.

TEISSIER.

Je n'ai rien à voir là dedans. Ces dames ne peuvent pas trouver un meilleur conseiller que vous. Elles sont en bonnes mains.

BOURDON.

Remarquez bien, je vous prie, madame, le point de vue auquel je me place pour qu'il n'y ait pas de malentendu entre nous. Je ne voudrais pas me trouver plus tard exposé à des reproches que je ne mériterais pas. Je me borne à établir ceci : le *statu quo* est funeste à vos intérêts, sortez du *statu quo*. Je ne vous dis pas, bien loin de là, que la situation de vos immeubles me paraisse excellente et que le moment soit bien choisi pour les mettre en adjudication. Non. Cependant, en présentant cette affaire sous son jour le plus favorable et je n'y manquerai pas, en la dégageant de bien des broussailles, avec un peu de charlatanisme et de grosse caisse, nous arriverons peut-être à un résultat satisfaisant.

TEISSIER, à part.

Qu'est-ce qu'il dit? Qu'est-ce qu'il dit? (Bas, à Bourdon.) Nous ne sommes donc plus d'accord?

BOURDON, bas, à Teissier.

Laissez-moi faire. (Allant à Mme Vigneron.) Voyez, madame, réfléchissez, mais réfléchissez vite, je

vous y engage. Quand vous aurez pris une décision, vous me la ferez connaître.

Il fait mine de se retirer.

TEISSIER.

Ne partez pas, Bourdon, sans que nous ayons dit un mot de la fabrique.

BOURDON.

La fabrique, mon cher Teissier, peut attendre. Je voudrais avant tout débarrasser Mme Vigneron de ses terrains. Nous sommes en présence d'une veuve et de quatre enfants qui se trouvent appauvris du jour au lendemain, il y a là une situation très intéressante, ne l'oublions pas.

Teissier sourit.

AUGUSTE, entrant, bas, à Mme Vigneron.

M. Lefort est là, madame.

MADAME VIGNERON.

Ayez l'obligeance, monsieur Bourdon, de rester encore un instant. Vous allez entendre notre architecte qui vous fera peut-être changer d'avis.

BOURDON.

Je suis à vos ordres, madame.

MADAME VIGNERON, à Auguste.

Faites entrer M. Lefort et priez Mlle Judith de venir ici.

SCÈNE IX

LES MÊMES, LEFORT, puis JUDITH.

MADAME VIGNERON, pleurant, son mouchoir à la main.

Quel malheur, monsieur Lefort, quel épouvantable malheur! Mon pauvre Vigneron! Je ne me consolerai jamais de la perte que j'ai faite.

LEFORT, il a les manières communes et la voix forte.

Allons, madame, ne vous désolez pas comme ça; avec du sang-froid et de la persévérance, nous arriverons à remplacer votre mari.

Il descend la scène.

TEISSIER.

Bonjour, Lefort.

LEFORT.

Je vous salue, monsieur Teissier.

Judith entre ici.

MARIE, à Lefort.

Vous vous intéressiez beaucoup, monsieur, aux travaux qui vous avaient été confiés?

LEFORT.

Oui, mademoiselle. Vigneron n'était pas un client pour moi, c'était un frère.

MARIE.

Nous sommes à la veille de prendre une décision fort importante...

LEFORT.

Disposez de moi. Mon temps vous appartient, ma bourse est à votre service. Les enfants de Vigneron sont mes enfants.

MARIE.

Si vous aviez quelques éclaircissements, quelque projet même à nous communiquer, ayez l'obligeance de tout dire en présence de ces messieurs.

LEFORT.

Je suis prêt, mademoiselle. Ces messieurs ne me font pas peur. J'ai l'habitude de mettre ma poitrine en avant.

MADAME VIGNERON.

Asseyez-vous là, monsieur Lefort.

LEFORT, assis.

Avez-vous ouvert mon mémoire, madame? Non, n'est-ce pas? Tant pis. Il renfermait une notice sur les terrains de M. Vigneron où toute l'affaire est exposée depuis A jusqu'à Z. Si j'avais cette notice sous les yeux, je serais plus bref et je me ferais mieux comprendre.

MARIE.

Je peux vous la donner, monsieur, j'ai serré moi-même votre mémoire.

LEFORT.

Vous m'obligerez.

Marie va au meuble-secrétaire, en passant devant sa mère et Teissier assis l'un près de l'autre.

TEISSIER, à Mme Vigneron.

Elle a de l'ordre, votre demoiselle?

MADAME VIGNERON.

Beaucoup d'ordre.

TEISSIER.

Ce sera plus tard une femme de tête?

MADAME VIGNERON.

Oui, je le crois.

TEISSIER.

Calcule-t-elle facilement?

Pas de réponse.

BOURDON, il a pris le mémoire des mains de Marie et en détache une partie qu'il donne à Lefort.

C'est là sans doute ce que vous désirez. Si vous le permettez, je parcourrai votre mémoire en vous écoutant.

Ils échangent un regard hostile.

LEFORT, en martelant chacune de ses phrases.

Dès le principe, les terrains de M. Vigneron, situés à l'extrémité de Paris, dans le voisinage

d'une gare, soumis de ce chef à mille servitudes, étaient, au prix où il les avait achetés, une détestable affaire. Disons le mot, il avait été mis dedans.

BOURDON.

Je vous arrête. Personne n'avait intérêt à tromper M. Vigneron. Il avait acheté ces terrains avec l'espoir qu'ils seraient expropriés.

LEFORT.

Expropriés? Par qui?

BOURDON.

Par le chemin de fer.

LEFORT.

Quelle bonne blague! C'était le chemin de fer qui les vendait.

BOURDON.

En êtes-vous sûr?

LEFORT.

Parfaitement sûr.

BOURDON.

Soit. Alors on supposait que la Ville, qui avait entrepris de grands travaux dans les quartiers excentriques, aurait besoin de ces terrains. Je me souviens maintenant; on espérait traiter avec la Ville.

LEFORT.

Avec la Ville ou avec le grand Turc. Il ne faut pas m'en conter à moi pour tout ce qui regarde les immeubles, je connais la place de Paris depuis A jusqu'à Z. Je continue. M. Vigneron, qui avait été mis dedans, je maintiens le mot, s'aperçut bien vite de sa sottise et il voulut la réparer. Comment? En faisant bâtir. Il vint me trouver. Il connaissait de longue date ma conscience et mon désintéressement, je ne le quittai plus qu'il ne m'eût confié les travaux. Malheureusement, à peine mes études étaient-elles faites et les premières fondations commencées (avec une pantomime comique), Vigneron décampait pour l'autre monde.

BOURDON.

Nous connaissons tous ces détails, mon cher monsieur, vous nous faites perdre notre temps à nous les raconter.

LEFORT.

Les héritiers se trouvent dans une passe difficile, mais dont ils peuvent sortir à leur avantage. Ils ont sous la main un homme dévoué, intelligent, estimé universellement sur la place de Paris, c'est l'architecte du défunt qui devient le leur. L'écouteront-ils? S'ils repoussent ses avis et sa direction, (avec une pantomime comique), la partie est perdue pour eux.

BOURDON.

Arrivez donc, monsieur, sans tant de phrases, à ce que vous proposez.

LEFORT.

Raisonnons dans l'hypothèse la plus défavorable. M. Lefort, qui vous parle en ce moment, est écarté de l'affaire. On règle son mémoire, loyalement, sans le chicaner sur chaque article, M. Lefort n'en demande pas plus pour lui. Que deviennent les immeubles? Je répète qu'ils sont éloignés du centre, chargés de servitudes, j'ajoute : grevés d'hypothèques, autant de raisons qu'on fera valoir contre les propriétaires au profit d'un acheteur mystérieux qui ne manquera pas de se trouver là. (Avec volubilité.) On dépréciera ces immeubles, on en précipitera la vente, on écartera les acquéreurs, on trompera le tribunal pour obtenir une mise à prix dérisoire, on étouffera les enchères (avec une pantomime comique), voilà une propriété réduite à zéro.

BOURDON.

Précisez, monsieur, j'exige que vous précisiez. Vous dites : on fera telle, telle et telle chose. Qui donc les fera, s'il vous plaît ? Savez-vous que de pareilles manœuvres ne seraient possibles qu'à une seule personne et que vous incriminez le notaire qui sera chargé de l'adjudication?

LEFORT.

C'est peut-être vous, monsieur.

BOURDON.

Je ne parle pas pour moi, monsieur, mais pour

tous mes confrères, qui se trouvent atteints par vos paroles. Vous attaquez bien légèrement la corporation la plus respectable que je connaisse. Vous mettez en suspicion la loi elle-même dans la personne des officiers publics chargés de l'exécuter. Vous faites pis, monsieur, si c'est possible. Vous troublez la sécurité des familles. Il vous sied bien vraiment de produire une accusation semblable et de nous arriver avec un mémoire de trente-sept mille francs.

LEFORT.

Je demande à être là, quand vous présenterez votre note.

BOURDON.

Terminons, monsieur. En deux mots, qu'est-ce que vous proposez ?

LEFORT.

J'y arrive à ce que je propose. Je propose aux héritiers Vigneron de continuer les travaux...

BOURDON.

Allons donc, il fallait le dire tout de suite. Vous êtes architecte, vous proposez de continuer les travaux.

LEFORT.

Laissez-moi finir, monsieur.

BOURDON.

C'est inutile. Si Mme Vigneron veut vous en-

tendre, libre à elle; mais moi, je n'écouterai pas plus longtemps des divagations. Quelle somme mettez-vous sur table? Mme Vigneron n'a pas d'argent, je vous en préviens, où est le vôtre? Dans trois mois, nous nous retrouverions au même point, avec cette différence que votre mémoire, qui est aujourd'hui de trente-sept mille francs, s'élèverait au double, au train dont vous y allez. Ne me forcez pas à en dire davantage. Je prends vos offres telles que vous nous les donnez. Je ne veux pas y voir quelque combinaison ténébreuse qui ferait de vous un propriétaire à bon marché.

LEFORT.

Qu'est-ce que vous dites, monsieur? Regardez-moi donc en face. Est-ce que j'ai l'air d'un homme à combinaison ténébreuse? Ma parole d'honneur, je n'ai jamais vu un polichinelle pareil!

BOURDON, se contenant, à mi-voix.

Comment m'appelez-vous, saltimbanque!

Mme Vigneron se lève pour intervenir.

TEISSIER.

Laissez, madame, ne dites rien. On n'interrompt jamais une conversation d'affaires.

LEFORT, à Mme Vigneron.

Je cède la place, madame. Si vous désirez connaître mon projet et les ressources dont je dispose, vous me rappellerez. Dans le cas contraire, vous

auriez l'obligeance de me régler mon mémoire le plus tôt possible. Il faut que je fasse des avances à tous mes clients, moi, tandis qu'un notaire tripote avec l'argent des siens.

Il se retire.

TEISSIER.

Attendez-moi, Lefort, nous ferons un bout de chemin ensemble. (A Mme Vigneron.) Je vous laisse avec Bourdon, madame, profitez de ce que vous le tenez.

LEFORT, revenant.

J'oubliais de vous dire, madame : est-ce avec votre autorisation qu'une Mme de Saint-Genis s'est présentée chez moi?...

MADAME VIGNERON.

Elle a été chez tout le monde. Je n'ai autorisé personne, monsieur Lefort, personne, à aller vous voir, et si cette dame revenait...

LEFORT.

Cette dame ne reviendra pas. Je lui ai fait descendre mon escalier plus vite qu'elle ne l'avait monté.

TEISSIER, à Marie.

Adieu, mademoiselle Marie, portez-vous bien. (Il la quitte et revient.) Restez ce que vous êtes. Les amoureux ne vous manqueront pas. Si je n'étais pas si vieux, je me mettrais sur les rangs.

SCÈNE X

LES MÊMES, moins TEISSIER et LEFORT.

BOURDON.

Eh bien, madame?

MADAME VIGNERON.

Quelle faute j'ai faite, monsieur Bourdon, en amenant une pareille rencontre.

BOURDON.

Je ne regretterai pas cette discussion, madame, si elle vous a éclairée sur vos intérêts.

MADAME VIGNERON.

Oubliez ce qui vient de se passer pour voir les choses comme elles sont. M. Lefort est un homme très mal élevé, je vous l'accorde, mais il ne manque ni de bon sens ni de savoir-faire. Il ne nous propose après tout que ce que mon mari eût exécuté lui-même, s'il avait vécu.

BOURDON.

Est-ce sérieux, madame, ce que vous me dites là? Vous ne m'avez donc pas entendu apprécier comme elles le méritent les offres de cet architecte?

MADAME VIGNERON.

On pourrait en prendre un autre.

BOURDON.

Celui-là ne vous suffit pas? (Pause.) Approchez, mesdemoiselles, vous n'êtes pas de trop. Votre mère est dans les nuages, aidez-moi à la ramener sur terre. Je vais prendre la situation, madame, aussi belle que possible. Admettons pour un instant que vos terrains vous appartiennent. J'écarte les créanciers hypothécaires qui ont barre sur eux. Savez-vous ce que coûterait l'achèvement de vos maisons qui sont à peine commencées? Quatre à cinq cent mille francs! Vous pensez bien que M. Lefort n'a pas cette somme. Vous ne comptez pas sur moi pour la trouver. Et alors même que vous la trouveriez chez moi ou ailleurs, conviendrait-il bien à une femme, permettez-moi de vous dire ça, de se mettre à la tête de travaux considérables et de se jeter dans une entreprise dont on ne voit pas la fin? Cette question que je vous pose est si sérieuse, que si elle venait devant le conseil de famille qui sera chargé de vous assister dans la tutelle de vos enfants mineurs, on pourrait s'opposer à ce que le patrimoine de ces enfants, si petit qu'il sera, fût aventuré dans une véritable spéculation. (Solennellement.) Moi, membre d'un conseil de famille, chargé des intérêts d'un mineur, la chose la plus grave qu'il y ait au monde, je m'y opposerais. (Silence.) Vous voilà avertie, madame. En insistant davantage, j'outrepasserais les devoirs de mon ministère. Vous savez où est mon étude, j'y attendrai maintenant vos ordres.

Il sort.

SCÈNE XI

MADAME VIGNERON, MARIE, BLANCHE, JUDITH.

MADAME VIGNERON.

Causons un peu, mes enfants. Ne parlons pas toutes à la fois et tâchons de nous entendre. M. Lefort...

JUDITH, l'interrompant.

Oh! M. Lefort!

MADAME VIGNERON.

Tu ne sais pas encore ce que je veux dire. M. Lefort s'exprime très grossièrement peut-être, mais je crois qu'il a du cœur et de la loyauté.

JUDITH.

Je crois tout le contraire.

MADAME VIGNERON.

Pourquoi?

JUDITH.

Je lui trouve les allures d'un charlatan.

MADAME VIGNERON.

Ah! Et toi, Blanche, est-ce que tu trouves à M. Lefort les allures d'un charlatan?

BLANCHE.

Oui, un peu, Judith n'a pas tort.

MADAME VIGNERON.

C'est bien. Dans tous les cas, ses conseils me paraissent préférables à ceux de M. Bourdon qui ne demande en réalité qu'à vendre nos terrains. Quel est ton avis, Marie?

MARIE.

Je n'en ai pas jusqu'à présent.

MADAME VIGNERON.

Nous voilà bien avancées, mon enfant. Parle-nous alors de M. Teissier.

MARIE.

Il me semble que sans brusquer rien et avec des égards pour M. Teissier, on obtiendrait quelque chose de lui.

BLANCHE.

Qu'est-ce que tu dis, Marie? M. Teissier est l'homme le plus faux et le plus dangereux qu'il y ait au monde.

MADAME VIGNERON.

Judith?

JUDITH.

Je ne sais pas qui a raison de Marie ou de Blanche, mais, à mon sens, nous ne devons compter que sur M. Bourdon.

MADAME VIGNERON.

Je ne pense pas comme toi, mon enfant. M. Bourdon! M. Bourdon! Il y a une question d'abord que M. Bourdon devait me faire et il ne paraît pas y avoir songé. Ensuite, j'ai remarqué beaucoup d'obscurité dans ses paroles. Qu'est-ce que c'est que cette phrase que je me rappelle : Catilina est aux portes de Rome? (A Marie.) As-tu compris ce qu'il a voulu dire?

MARIE.

Oui, j'ai compris.

MADAME VIGNERON.

Tu as compris? C'est bien vrai? N'en parlons plus, vous êtes plus savantes que moi. Mais M. Bourdon aurait pu me parler de Catilina tout à son aise et me demander si nous avions besoin d'argent. Regardez-moi, mes enfants. S'il faut vendre les terrains, on les vendra. Ce qui sera perdu, sera perdu. Mais écoutez bien votre mère; ce qu'elle dit une fois est dit pour toujours. Moi, vivante, on ne touchera pas à la fabrique!

MARIE.

Tu te trompes, maman.

MADAME VIGNERON.

Moi, vivante, on ne touchera pas à la fabrique!

MARIE.

M. Téissier peut la vendre demain. Il y a une loi qui l'autorise à le faire.

MADAME VIGNERON.

Moi, vivante...

MARIE.

Il y a une loi.

BLANCHE et JUDITH.

S'il y a une loi.

MADAME VIGNERON.

Tenez, laissez-moi tranquille avec votre loi. Si je devais passer beaucoup de journées comme celle-ci, mes enfants, mes forces n'y résisteraient pas; vous n'auriez plus ni père ni mère avant peu.

Elle va tomber en pleurant sur le canapé.

AUGUSTE, entrant.

Voici des lettres pour madame.

MADAME VIGNERON, à Marie.

Prends ces lettres, et lis-les-moi, mon enfant.

MARIE.

C'est une lettre de la couturière : « Madame, nous avons l'honneur de vous remettre votre facture dans notre maison, en prenant la liberté de vous faire remarquer qu'elle dépasse le chiffre

ordinaire de nos crédits. Notre caissier aura l'honneur de se présenter chez vous demain. Agréez, madame, nos respectueuses salutations. *P. S.* Nous appelons votre attention, madame, sur une étoffe toute nouvelle, dite « deuil accéléré », que les jeunes femmes portent beaucoup et qui peut convenir également aux demoiselles. »

Marie ouvre et lit une seconde lettre.

« Madame, M. Dubois par la présente vous autorise à sous-louer votre appartement, ce qui ne vous sera pas bien difficile, moyennant un léger sacrifice. M. Dubois aurait voulu faire plus, il ne le peut pas. S'il admettait avec vous, madame, qu'un bail se trouve résilié par la mort du locataire, M. Dubois établirait dans sa maison un précédent qui pourrait le mener loin et dont on serait tenté d'abuser. »

Troisième lettre.

« Madame, j'ai envoyé chez vous la semaine dernière pour toucher ma note et vos domestiques ont répondu assez brutalement à la jeune fille qui se présentait de ma part qu'on passerait payer. Ne voyant venir personne, je ne sais à quoi attribuer un retard qui ne peut pas se prolonger plus longtemps. Je ne cours pas après les pratiques, vous le savez, madame, pas plus que je ne fais de la réclame dans les journaux; je laisse ça aux grandes maisons de Paris que l'on paye en conséquence. Si j'arrive à confectionner des chapeaux qui étonnent par leur bon marché, leur fraîcheur et leur distinction, je

ne le dois qu'à mon activité commerciale et à la régularité de mes encaissements. »

Marie se dispose à lire une quatrième lettre; Mme Vigneron l'arrête et se remet à pleurer; les jeunes filles se regardent sans mot dire, en secouant la tête, dans des attitudes inquiètes et attristées. — La toile tombe.

ACTE TROISIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DE SAINT-GENIS, ROSALIE.

ROSALIE.

Asseyez-vous, madame.

MADAME DE SAINT-GENIS, hésitante et contrariée.

Je ne sais.

ROSALIE.

Faites comme je vous dis, madame, placez-vous là, bien à votre aise, vos jolis petits pieds sur ce coussin.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Ne me pressez pas, Rosalie; je calcule ce qui est le plus sage, ou d'attendre ou de revenir.

ROSALIE.

Attendez, madame, obéissez-moi. Vous me fâcheriez avec Blanchette si je vous laissais partir sans qu'elle vous ait embrassée.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Blanche m'embrassera un peu plus tard. C'est elle justement que je venais voir et à qui je voulais parler très sérieusement. Je ne pensais pas que Mme Vigneron aurait du monde à déjeuner.

ROSALIE.

Du monde, non, il n'y a pas de monde.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Ces dames sont à table, c'est bien ce que vous venez de me dire?

ROSALIE.

Oui.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Elles ne sont pas seules?

ROSALIE.

Non.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Elles ont donc quelqu'un avec elles.

ROSALIE.

Oui. (Bas.) M. Teissier.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Ah! M. Teissier. (Se rapprochant de Rosalie.) Il vient maintenant dans la maison?

ROSALIE.

Plus qu'on ne voudrait.

MADAME DE SAINT-GENIS.

On lui fait bonne mine cependant?

ROSALIE.

Il le faut bien. Ces demoiselles ont beau ne pas l'aimer, le besoin de s'entendre avec lui est le plus fort.

MADAME DE SAINT-GENIS.

S'entendre? A quel sujet?

ROSALIE.

Pour leur fortune.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Oui, Rosalie, pour leur fortune (elle la quitte) ou pour la sienne.

ROSALIE.

Vous restez, n'est-ce pas, madame?

MADAME DE SAINT-GENIS.

Non, je m'en vais. Je n'hésite plus maintenant. M. Teissier est là, ces dames ont des affaires avec lui, quelles affaires? je ne veux gêner personne ni pénétrer aucun mystère.

Elle se dirige vers la porte.

ROSALIE.

Madame reviendra?

MADAME DE SAINT-GENIS.

Je reviendrai.

ROSALIE.

Sûrement ?

MADAME DE SAINT-GENIS.

Sûrement. Écoutez, Rosalie. Si Mme Vigneron et ses filles, Blanche exceptée bien entendu, veulent sortir, qu'elles sortent, qu'elles ne se gênent pas. C'est Blanche seulement qui doit m'attendre et avec qui je veux causer une fois pour toutes. Dites-lui donc un peu, vous, sa vieille bonne, qu'elle se calme..., qu'elle réfléchisse..., qu'elle se résigne..., ce n'est pas ma faute si son père est mort..., elle se rend compte des embarras pécuniaires où elle se trouve et dont mon fils ne peut pas être responsable..., il ne le peut pas... en aucun cas... Hein ? Rosalie, comprenez-vous ce que je vous demande ?

ROSALIE.

Sans doute, madame, je comprends, mais ne comptez pas sur moi pour affliger ma petite Blanchette.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Tenez, on vous sonne. Voyez ce qu'on vous veut, je retrouverai mon chemin pour m'en aller.

ROSALIE, seule.

Elle me fait peur, cette femme-là. Je me signe chaque fois qu'elle entre et qu'elle sort.

La troisième porte du fond, à droite, s'ouvre; entrent Teissier, le bras passé à celui de Marie, Mme Vigneron der-

rière eux; Judith vient après, Blanche la dernière; Rosalie s'est rangée pour les laisser passer; elle arrête Blanche, la rajuste et l'embrasse; elle sort par la porte ouverte et la referme.

SCÈNE II

TEISSIER, MADAME VIGNERON, MARIE, BLANCHE, JUDITH.

TEISSIER.

Vous voulez bien que je m'appuie un peu sur vous. Je n'ai pas l'habitude de déjeuner si copieusement et avec de si jolies personnes. (S'arrêtant.) Qu'est-ce que j'ai dit à table?

MARIE.

Différentes choses.

TEISSIER.

Qui portaient?

MARIE.

Sur la vie en général.

TEISSIER.

A-t-on parlé de vos affaires?

MARIE.

Il n'en a pas été question.

Ils reprennent leur marche en inclinant vers la droite; Marie se dégage et s'éloigne.

TEISSIER, revenant à elle.

Elles sont bien, vos sœurs, l'aînée surtout, qui a des avantages. C'est vous pourtant que je préfère. Je n'ai pas toujours été vieux. Je sais distinguer encore la brune d'avec la blonde. Vous me plaisez beaucoup, vous entendez.

MARIE.

Tournez-vous un peu du côté de ma mère.

TEISSIER.

Dites-moi, madame, pourquoi M. Gaston, qui fait si bien les lettres de change, n'a-t-il pas déjeuné avec nous?

MADAME VIGNERON, avec émotion.

Mon fils s'est engagé.

TEISSIER.

Il est soldat. C'est bien le meilleur parti qu'il pouvait prendre. Un soldat est logé, nourri, chauffé aux frais du gouvernement. Qu'est-ce qu'il risque? De se faire tuer. Alors il n'a plus besoin de rien.

MADAME VIGNERON.

Mon fils a fait ce qu'il a voulu, il regrettera plus tard la décision qu'il a prise. Je me serais entendue avec vous, monsieur Teissier, pour le placer dans la fabrique, et si cette fabrique, comme je le crois, ne sort pas de vos mains et des nôtres, Gaston, dans quelques années, aurait succédé à son père.

Un temps.

TEISSIER.

Avez-vous vu Bourdon ?

MADAME VIGNERON.

Non. Est-ce que nous devions le voir ?

TEISSIER, embarrassé, sans répondre, revenant à Marie.

Elles sont bien, vos sœurs, mais ce sont des Parisiennes, ça se voit tout de suite. Pas de fraîcheur. On ne dirait pas, en vous regardant, que vous avez été élevée avec elles. J'ai des roses, l'été, dans mon jardin, qui n'ont pas de plus belles couleurs que vos joues. Il faudra que vous veniez, avec votre mère et vos sœurs, visiter ma maison de campagne. Vous n'êtes plus des enfants, vous n'abîmerez rien. Vous déjeunerez chez vous avant de partir et vous serez rentrées pour l'heure du dîner. Vous n'avez pas beaucoup de distractions, ça vous en fera une.

MARIE.

Ne comptez pas, monsieur Teissier, que nous allions vous voir avant d'être un peu plus tranquilles. Notre situation, vous le savez, n'a pas fait un pas; elle se complique, voilà tout. Nous sommes tourmentées aujourd'hui par d'anciens fournisseurs qui sont devenus des créanciers très impatients.

TEISSIER, embarrassé, sans répondre, revenant à Mme Vigneron.

Si vous êtes appelée par vos occupations, madame, ne vous dérangez pas pour moi ; vos

demoiselles me tiendront compagnie jusqu'au moment de mon départ.

MADAME VIGNERON.

Restez autant que vous voudrez, nous ne vous renvoyons pas. (Allant à Marie.) As-tu parlé à M. Teissier ?

MARIE.

Non, pas encore.

MADAME VIGNERON.

Ça te coûte ?

MARIE.

Oui, ça me coûte. Douze mille francs, la somme est grosse à demander.

MADAME VIGNERON.

Ne la demandons pas.

MARIE.

Et demain, où en serons-nous, si cette couturière met sa note chez un huissier ? Elle le fera comme elle le dit.

MADAME VIGNERON.

Veux-tu que je prenne M. Teissier à part et que je t'évite une explication avec lui ?

MARIE.

Non. C'est un moment de courage à avoir, je l'aurai.

TEISSIER, il est assis sur le canapé auprès de Judith.

Alors vous faites bon ménage avec vos sœurs ?

JUDITH.

Très bon ménage.

TEISSIER.

Quelle est la plus sensée de vous trois ?

JUDITH.

Marie.

TEISSIER.

Mlle Marie. (Il la regarde.) Pense-t-elle beaucoup à se marier?

JUDITH.

Elle n'en parle jamais.

TEISSIER.

Cependant on la trouve jolie ?

JUDITH.

Elle est plus que jolie, elle est charmante.

TEISSIER.

Précisément. (Il regarde Marie une seconde fois.) Ce n'est pas un fuseau comme la plupart des jeunes filles et ce n'est pas non plus une commère. A-t-elle le caractère bien fait?

JUDITH.

Très bien fait.

TEISSIER.

Des goûts simples ?

JUDITH.

Très simples.

TEISSIER.

Est-ce une femme à rester chez elle et à soigner une personne âgée avec plaisir ?

JUDITH.

Peut-être.

TEISSIER.

On pourrait lui confier les clefs d'une maison sans inquiétude ? (Judith le regarde avec étonnement.) Qu'est-ce que fait donc Mlle Marie ? Pourquoi ne vient-elle pas causer avec moi ? (Se levant ; à Judith.) Je ne vous retiens plus, mademoiselle. Allez là-bas (il lui montre Blanche), près de votre sœur qui a l'air d'être en pénitence. (Marie s'est approchée, il la joint sur le devant de la scène.) Ce petit ouvrage que vous tenez là s'appelle ?

MARIE.

Une bourse tout simplement.

TEISSIER.

Elle est destinée ?

MARIE.

A une vente de pauvres.

TEISSIER.

De pauvres? J'ai bien entendu. Vous travaillez pour eux pendant qu'ils ne font rien.

MARIE.

Ma mère, monsieur Teissier, m'a chargée d'une demande qu'elle n'a pas osé vous faire elle-même.

TEISSIER.

Qu'est-ce qu'il y a?

MARIE.

Il semble, je vous le disais tout à l'heure, que nos fournisseurs se soient donné le mot. Autrefois nous ne pouvions pas obtenir leurs notes, c'est à qui maintenant sera payé le premier.

TEISSIER.

Ces gens sont dans leur droit, si ce qu'ils réclament leur est dû.

MARIE.

Nous n'avons pas malheureusement la somme nécessaire pour en finir avec eux. Une somme assez importante. Douze mille francs. Consentez, monsieur Teissier, à nous les prêter encore ; vous nous délivrerez de petites inquiétudes qui sont quelquefois plus terribles que les grandes.

Un temps.

TEISSIER.

Avez-vous vu Bourdon ?

MARIE.

Non ; est-ce que nous devions voir M. Bourdon ?

TEISSIER.

Vous pensez bien que cet état de choses ne peut pas durer, ni pour vous ni pour moi. Douze mille francs que vous me demandez et vingt mille qu'on me doit déjà, total : trente-deux mille francs qui seront sortis de ma caisse. Je ne risque rien sans doute. Je sais où retrouver cette somme. Il faudra bien pourtant qu'elle me rentre. Vous ne vous étonnerez pas en apprenant que j'ai pris mes mesures en conséquence. Ne pleurez pas ; ne pleurez pas. Vous serez bien avancée, quand vous aurez les yeux battus et les joues creuses. Gardez donc ce qui est bien à vous, vos avantages de vingt ans ; une fillette de votre âge, fraîche et florissante, n'est malheureuse que quand elle le veut bien ; vous me comprenez, que quand elle le veut bien. (Il la quitte brusquement, prend son chapeau et va à Mme Vigneron.) Votre seconde fille vient de me dire que vous aviez besoin de douze mille francs. N'ajoutez rien, c'est inutile. Vous attendez sans doute après, je vais vous les chercher.

Il sort précipitamment.

SCÈNE III

LES MÊMES, moins TEISSIER.

MADAME VIGNERON.

Merci, ma chère Marie. On est si bête et si honteuse quand il faut obtenir de l'argent de ce vieux bonhomme; je crois bien qu'au dernier moment j'aurais reculé à lui en demander.

MARIE.

C'est fait.

MADAME VIGNERON.

Judith?... Où vas-tu, mon enfant?

JUDITH.

Je vous laisse, j'ai besoin de me reposer.

MADAME VIGNERON.

Reste ici, je te prie.

JUDITH.

Mais, maman...

MADAME VIGNERON, impérieusement.

Reste ici. (Judith obéit à contre-cœur et se rapproche de sa mère.) Notre situation est grave, n'est-ce pas? Elle t'intéresse? Nous n'en parlerons jamais assez.

JUDITH.

A quoi bon en parler? Nous répétons toujours les mêmes choses sans prendre la plus petite détermination. Il faudrait une autre femme que toi, vois-tu, pour nous tirer de l'impasse où nous sommes.

MADAME VIGNERON.

Dis-moi tout de suite que je ne fais pas mon devoir.

JUDITH.

Je ne dis pas cela. Ce n'est pas ta faute si tu n'entends rien aux affaires.

MADAME VIGNERON.

Charge-t'en, toi, alors, de nos affaires.

JUDITH.

Dieu m'en garde! Je perds la tête devant une addition.

MADAME VIGNERON.

On ne te demande pas de faire une addition. On te demande d'être là, de prendre part à ce qui se dit, et de donner ton avis quand tu en as un.

JUDITH.

Vous le connaissez, mon avis, il ne changera pas. Nous ne ferons rien et il n'y a rien à faire.

MADAME VIGNERON.

Cependant, mon enfant, si on nous vole?

JUDITH.

Eh bien ! on nous volera. Ce n'est ni toi ni moi qui l'empêcherons. Ce n'est pas Marie non plus. Elle doit bien voir maintenant que nous reculons pour mieux sauter. J'aimerais mieux mille fois, mille fois, en finir dès demain et prendre ce qu'on nous laisse, puisqu'on veut bien nous laisser quelque chose. Quand le passé ne nous occuperait plus, nous penserions à l'avenir.

MADAME VIGNERON.

Tu en parles bien légèrement, mon enfant, de l'avenir.

JUDITH.

Il me préoccupe, mais il ne m'épouvante pas. C'est Blanche que je trouve de beaucoup la plus malheureuse. Elle perd un mari qui lui plaisait.

MARIE.

Rien ne dit qu'elle le perdra.

JUDITH.

Tout le dit, au contraire. Blanche ne se mariera pas, c'est clair comme le jour. A sa place, je n'attendrais pas que M. de Saint-Genis me redemandât sa parole, je la lui rendrais moi-même.

MADAME VIGNERON.

Regarde, mon enfant, que de sottises tu as dites en cinq minutes. Tu m'as blessée d'abord, tu as

découragé une de tes sœurs et tu fais pleurer l'autre.

JUDITH, allant à Blanche.

Tu m'en veux ?

BLANCHE.

Non, je ne t'en veux pas. Tu parles de M. de Saint-Genis sans le connaître. J'étais très heureuse de lui apporter une dot, je l'ai perdue, il ne m'en aime pas moins et me témoigne le même désir de m'épouser. Les difficultés viennent de sa mère. Une mère cède tôt ou tard ; Mme de Saint-Genis fera comme toutes les autres. (Changeant de ton.) Elle trouvera plus sage de nous donner son consentement, quand elle nous verra résolus à nous en passer. Tu as raison, ma grande sœur, en disant que nous ne nous défendons pas bien sérieusement; mais cette décision qui nous manque dans nos affaires, je l'aurai, moi, je te le promets, pour mon mariage.

MADAME VIGNERON.

Ah çà! mes enfants, je ne vous comprends pas. Vous parlez toujours de décision, nous manquons de décision, il faudrait de la décision, vous ne dites pas autre chose, et, quand je vous propose une véritable mesure, vous êtes les premières à m'en détourner. Voulez-vous, oui ou non, renvoyer M. Bourdon et le remplacer?

MARIE.

Par qui ?

MADAME VIGNERON.

Par qui? Par le premier venu. (A Judith.) Par ce monsieur qui nous a envoyé sa carte.

JUDITH.

Prenons ce monsieur, je le veux bien.

MARIE.

Et moi je m'oppose à ce qu'on le prenne.

MADAME VIGNERON.

Eh bien! mes enfants, c'est votre mère qui vous mettra d'accord. Si M. Bourdon me dit encore un mot, un seul, qui ne me paraisse pas à sa place, je le congédie et j'envoie chercher ce monsieur. Où est-elle d'abord, la carte de ce monsieur? (Silence.) Cherche dans ce meuble, Judith, et cherche avec soin. Marie, va au piano, cette carte s'y trouve peut-être. Et toi aussi, Blanche, fais quelque chose, regarde sur la cheminée. (Nouveau silence.) Ne cherchez plus, mes enfants, j'avais cette carte dans ma poche. (A Judith.) Pourquoi ris-tu?

JUDITH.

Je ris en pensant que nos adversaires savent ce qu'ils font de leurs instruments.

MADAME VIGNERON, tristement.

Est-ce que tu vas recommencer?

JUDITH.

Non, je ne vais pas recommencer et je te

demande pardon. Si je m'emporte, c'est bien malgré moi. Je voudrais que toutes ces affaires fussent finies, parce qu'elles nous irritent, parce qu'elles nous aigrissent, parce qu'au lieu de batailler avec les autres nous nous querellons entre nous. On pourrait croire que nous nous aimions davantage quand nous étions plus heureuses et c'est le contraire qui est la vérité.

Elle embrasse sa mère; Marie et Blanche se sont rapprochées; émotion générale.

ROSALIE, entrant.

M. Bourdon, madame.

JUDITH.

Cette fois je me sauve.

MADAME VIGNERON.

Allez vous reposer, mes enfants, je vais recevoir M. Bourdon.

SCÈNE IV

MADAME VIGNERON, BOURDON.

BOURDON.

Mon intention, madame, après l'inutilité de mes conseils, était de laisser aller les choses et de vous voir venir quand vous le jugeriez à propos. Je ne suis donc pour rien, croyez-le, dans la mauvaise nouvelle qu'on m'a chargé de vous annoncer.

MADAME VIGNERON.

Je commence à m'y faire, monsieur Bourdon, aux mauvaises nouvelles.

BOURDON.

Il le faut, madame, il le faut. Au point où vous en êtes, le courage et la résignation sont de première nécessité.

MADAME VIGNERON.

Il me semble, monsieur Bourdon, que mes affaires vont vous donner bien du mal pour le peu de profit que vous en tirerez. On m'a parlé justement d'une personne, très honorable et très intelligente, qui consentirait à s'en charger.

BOURDON.

Très bien, madame, très bien. Il eût été plus convenable peut-être de m'éviter cette visite en m'informant plus tôt de votre résolution. Peu importe. Dois-je envoyer ici tous vos papiers ou bien les fera-t-on prendre à mon étude?

MADAME VIGNERON, troublée.

Mais je ne suis pas engagée encore avec cette personne; attendons; rien ne presse.

BOURDON.

Si, madame, si, tout presse au contraire, et puisque vous avez trouvé, me dites-vous, un homme capable, expérimenté, consciencieux, quelque

agent d'affaires probablement, il n'a pas de temps à perdre pour étudier une succession dont il ne sait pas le premier mot.

MADAME VIGNERON.

Qui vous dit que ce soit un agent d'affaires?

BOURDON.

Je le devine. Y a-t-il de l'indiscrétion à vous demander le nom de cette personne? (Mme Vigneron, après avoir hésité, tire la carte de sa poche et la lui remet; il sourit.) Un dernier avis, voulez-vous, madame? vous en ferez ce que vous voudrez. Duhamel, dont voici la carte, est un ancien avoué qui a dû se démettre de sa charge après malversations. Vous ignorez peut-être que dans la compagnie des avoués comme dans celle des notaires, les brebis galeuses sont expulsées impitoyablement. Duhamel, après cette mésaventure, a établi aux abords du Palais de Justice un cabinet d'affaires. Ce qui se passe là, je ne suis pas chargé de vous le dire, mais vous viendrez dans quelque temps m'en donner des nouvelles.

MADAME VIGNERON.

Déchirez cette carte, monsieur Bourdon, et dites-moi l'objet de votre visite.

BOURDON.

Vous mériteriez bien, madame, qu'on vous laissât entre les mains de ce Duhamel. Il n'aurait qu'à s'entendre avec un autre coquin de son espèce,

Lefort, par exemple, et la succession de M. Vigneron y passerait tout entière. Vous m'en voulez de ce que je ne partage pas vos illusions. Ai-je bien tort? Jugez-en vous-même. Devant l'obstination que vous mettez et que je déplore à conserver vos terrains, je devais me rendre un compte exact de leur situation. Je me suis aperçu alors, en remuant la masse des hypothèques, que l'une d'elles arrivait à son échéance. J'ai écrit aussitôt pour en demander le renouvellement, on refuse. C'est soixante et quelques mille francs qu'il va falloir rembourser à bref délai.

MADAME VIGNERON.

Qu'allons-nous faire?

BOURDON.

Je vous le demande. Ce n'est pas tout. Le temps passe, vous serez en mesure pour les frais de succession?

MADAME VIGNERON.

Mais, monsieur Bourdon, nos immeubles, à votre avis, ne valent rien; où il n'y a rien, l'enregistrement ne peut pas réclamer quelque chose.

BOURDON.

C'est une erreur. L'enregistrement ne s'égare pas dans une succession; il touche son droit sur ce qu'il voit, sans s'occuper de ce qui peut être dû.

MADAME VIGNERON.

En êtes-vous sûr?

BOURDON.

Quelle question me faites-vous là, madame? Mon dernier clerc, un bambin de douze ans, sait ces choses-là aussi bien que moi. Voyez comme nous sommes malheureux avec des clients tels que vous, très respectables sans aucun doute, mais aussi trop ignorants. Si ce point par mégarde n'avait pas été traité entre nous, et que plus tard, dans les comptes qui vous seront remis après la vente de vos immeubles qui est inévitable, vous eussiez trouvé : droits de l'enregistrement, tant; qui sait? vous vous seriez dit peut-être : M. Bourdon a mis cette somme-là dans sa poche.

MADAME VIGNERON.

Jamais une pareille pensée ne me serait venue.

BOURDON.

Eh! madame, vous me soupçonnez bien un peu de ne pas remplir mes devoirs envers vous dans toute leur étendue, l'accusation est aussi grave. Laissons cela. Pendant que vous vous agitez sans rien conclure, attendant je ne sais quel événement qui ne se présentera pas, Teissier, lui, avec ses habitudes d'homme d'affaires, a marché de l'avant. Il a remis la fabrique entre les mains des experts, ces messieurs ont terminé leur rapport, bref, Teis-

sier vient de m'envoyer l'ordre de mettre en vente votre établissement.

MADAME VIGNERON.

Je ne vous crois pas.

BOURDON.

Comment, madame, vous ne me croyez pas? (Il tire une lettre de sa poche et la lui donne.) La lettre de Teissier est fort claire; il met les points sur les *i*, suivant son habitude.

MADAME VIGNERON.

Laissez-moi cette lettre, monsieur Bourdon?

BOURDON.

Je ne vois pas ce que vous en ferez et elle doit rester dans mon dossier.

MADAME VIGNERON.

Je vous la ferai remettre aujourd'hui même, si M. Teissier persiste dans sa résolution.

BOURDON.

Comme vous voudrez.

MADAME VIGNERON.

Vous ignorez, monsieur Bourdon, que nos rapports avec M. Teissier sont devenus très amicaux.

BOURDON.

Pourquoi ne le seraient-ils pas?

MADAME VIGNERON.

Mes filles lui ont plu.

BOURDON.

C'est bon, cela, madame, c'est très bon.

MADAME VIGNERON.

Il a déjeuné ici ce matin même.

BOURDON.

Je serais plus surpris si vous eussiez déjeuné chez lui.

MADAME VIGNERON.

Enfin, nous avons dû faire part à M. Teissier de nos embarras, et il a consenti à nous avancer une somme assez importante, qui n'était pas la première.

BOURDON.

Pourquoi demandez-vous de l'argent à Teissier? Est-ce que je ne suis pas là? Je vous l'ai dit, madame. Vous ne trouveriez pas chez moi quatre ou cinq cent mille francs pour des constructions imaginaires. Teissier ne vous les offre pas non plus, j'en suis bien sûr. Mais c'est moi, c'est votre notaire qui doit parer à vos besoins de tous les jours, et vous m'auriez fait plaisir de ne pas attendre que je vous le dise.

MADAME VIGNERON.

Pardonnez-moi, monsieur Bourdon, j'ai douté

de vous un instant. Il ne faut pas m'en vouloir, ma tête se perd dans toutes ces complications et vous avez bien raison de le dire, je ne suis qu'une ignorante. Si je m'écoutais, je resterais dans ma chambre à pleurer mon mari; mais que dirait-on d'une mère qui ne défend pas le bien de ses enfants?

Elle sanglote et va tomber en pleurant sur le canapé.

BOURDON, la rejoignant, à mi-voix.

Je me fais fort d'obtenir de Teissier qu'il remette à un autre temps la vente de la fabrique, mais à une condition : vous vous déferez de vos terrains. (Elle le regarde fixement.) Cette condition, qui est toute à votre avantage, vous comprenez bien pourquoi je vous l'indique. Je n'entends pas me donner de la peine inutilement et servir vos intérêts sur un point, pendant que vous les compromettez sur un autre.

Pause.

MADAME VIGNERON, à Rosalie qui est entrée.

Qu'est-ce qu'il y a, Rosalie?

ROSALIE.

C'est M. Merckens qui vient vous voir, madame.

MADAME VIGNERON, se levant.

C'est bien. Fais entrer. (A Bourdon.) M. Merckens vous tiendra compagnie un instant, voulez-vous, pendant que j'irai consulter mes filles?

BOURDON.

Allez, madame, allez consulter vos filles.

Elle sort par la porte de gauche.

SCÈNE V

BOURDON, MERCKENS.

MERCKENS, entrant.

Tiens! monsieur Bourdon.

Il va à lui.

BOURDON.

Bonjour, jeune homme. (Ils se donnent la main.) Qu'êtes-vous devenu depuis ce mauvais dîner que je vous ai fait faire?

MERCKENS.

Le dîner n'était pas mauvais, nous le prenions malheureusement après un fichu spectacle.

BOURDON.

En effet. Ce pauvre M. Vigneron qu'on venait de rapporter sous nos yeux...

MERCKENS.

Quelle idée avez-vous eue de m'emmener au restaurant ce jour-là?

BOURDON.

L'idée venait de vous. Vous m'avez dit, en descendant, sous la porte cochère : Rentrer chez soi, en cravate blanche et l'estomac vide, je n'aime pas beaucoup ça; je vous ai répondu : Allons dîner, nous ferons quelque chose le soir. Eh bien ! nous n'avons mangé que du bout des lèvres et nous ne demandions qu'à aller nous coucher. Voyez-vous, on est toujours plus sensible qu'on ne croit à la mort des autres, et surtout à une mort violente; on pense malgré soi qu'un accident pareil peut vous arriver le lendemain et l'on n'a pas envie de rire.

MERCKENS.

Vous attendez Mme Vigneron?

BOURDON.

Oui, je ne devrais pas l'attendre; mais Mme Vigneron n'est pas une cliente ordinaire pour moi, je la gâte. Vous ne donnez plus de leçons ici, je suppose?

MERCKENS.

Mlle Judith les a interrompues depuis la mort de son père.

BOURDON.

Si vous m'en croyez, vous ne compterez plus sur cette élève et vous vous pourvoirez ailleurs.

MERCKENS.

Pourquoi?

BOURDON.

Je me comprends... Les circonstances nouvelles où se trouve cette famille vont lui commander de grandes économies dans son budget.

MERCKENS.

Non.

BOURDON.

Si.

MERCKENS.

Sérieusement?

BOURDON.

Très sérieusement.

Un temps.

MERCKENS.

M. Vigneron était riche cependant.

BOURDON.

M. Vigneron n'était pas riche; il gagnait de l'argent, voilà tout.

MERCKENS.

Il ne le dépensait pas.

BOURDON.

Il l'aventurait, c'est quelquefois pis.

MERCKENS.

Je croyais que ce gros papa aurait laissé une fortune à sa femme et à ses enfants.

BOURDON.

Une fortune! Vous me rendriez service en m'indiquant où elle se trouve. La famille Vigneron, d'un moment à l'autre, va se trouver dans une situation très précaire et je puis le dire, sans faire sonner mon dévouement pour elle, si elle sauve une bouchée de pain, c'est à moi qu'elle le devra.

MERCKENS.

Pas possible!

BOURDON.

C'est ainsi, jeune homme. Gardez cette confidence pour vous et profitez du renseignement, s'il peut vous être utile.

Un temps.

MERCKENS, entre deux tons.

Qu'est-ce qu'on dit de ça ici?

BOURDON.

Que voulez-vous qu'on dise?

MERCKENS.

Toutes ces femmes ne doivent pas être gaies?

BOURDON.

Ce qui leur arrive n'est pas fait pour les réjouir.

MERCKENS.

On pleure?

BOURDON.

On pleure.

MERCKENS, allant à lui en souriant.

Rendez-moi un petit service, voulez-vous ? Ayez l'obligeance de dire à Mme Vigneron que je n'avais qu'une minute, que j'ai craint de la déranger et que je reviendrai la voir prochainement.

BOURDON.

Reviendrez-vous au moins ?

MERCKENS.

Ce n'est pas probable.

BOURDON.

Restez donc, jeune homme, maintenant que vous êtes là. Vous en serez quitte pour écouter cette pauvre femme et elle vous saura gré d'un petit moment de complaisance ; elle se doute bien que ses malheurs n'intéressent personne.

MERCKENS.

Il est certain pour vous que Mlle Judith ne reprendra pas ses leçons ?

BOURDON.

C'est bien certain.

MERCKENS.

Vous ne voyez rien dans l'avenir qui puisse

refaire une position à Mme Vigneron ou à ses filles?

BOURDON.

Je ne vois rien.

MERCKENS.

Je file décidément. J'aime mieux ça. Ce n'est pas quelques bredouilles que je dirai à Mme Vigneron qui la consoleront. Je me connais. Je suis capable de lâcher une bêtise, tandis que vous, avec votre grande habitude, vous trouverez ce qu'il faut pour m'excuser. Hein?

BOURDON.

Comme vous voudrez.

MERCKENS.

Merci. Adieu, monsieur Bourdon.

BOURDON.

Adieu.

MERCKENS, revenant.

Jusqu'à quelle heure vous trouve-t-on à votre étude ?

BOURDON.

Jusqu'à sept heures.

MERCKENS.

Je viendrai vous prendre un de ces jours et nous irons au théâtre ensemble. Ça vous va-t-il?

BOURDON.

Très volontiers.

MERCKENS.

Que préférez-vous : la grande ou la petite musique ?

BOURDON.

La petite.

MERCKENS.

La petite. Ce sont des mollets que vous voulez voir, c'est bien, on vous montrera des mollets. Dites donc, il faut espérer que cette fois nous n'aurons pas un apoplectique pour nous gâter notre soirée. Au revoir!

BOURDON.

Au revoir, jeune homme.

Merckens sort par la porte du fond pendant que Mme Vigneron rentre par la gauche.

SCÈNE VI

BOURDON, MADAME VIGNERON.

MADAME VIGNERON.

C'est M. Merckens qui s'en va sans m'avoir attendue, pourquoi ?

BOURDON.

Ce jeune homme était fort embarrassé, madame ;

il a compris, en me voyant ici, que vous aviez autre chose à faire que de le recevoir et il a préféré remettre sa visite pour une meilleure occasion.

MADAME VIGNERON.

Il a eu tort. Je venais de prévenir mes filles qui l'auraient reçu à ma place.

BOURDON.

Eh bien, madame, cette conférence avec vos filles, a-t-elle amené un résultat?

MADAME VIGNERON.

Aucun, monsieur Bourdon.

BOURDON.

Qu'attendez-vous encore ?

MADAME VIGNERON.

Nous ne ferons rien avant d'avoir revu M. Teissier.

BOURDON.

Et qu'espérez-vous qu'il vous dise?

MADAME VIGNERON.

Ses intentions ne sont pas douteuses, c'est vrai. Aujourd'hui comme hier il veut vendre notre établissement. Cependant ce parti est si désastreux pour nous qu'il n'ose pas nous en faire part lui-même. Nous allons mettre M. Teissier au pied du

mur, et nous ne lui cacherons pas qu'il commet une mauvaise action.

BOURDON.

Une mauvaise action, c'est beaucoup dire. Je doute fort, madame, qu'en tenant ce langage à votre adversaire, vous arriviez à l'émouvoir.

MADAME VIGNERON.

Ce n'est pas moi qui parlerai à M. Teissier. La patience m'a manqué une première fois, elle pourrait bien m'échapper une seconde. Au surplus, à la tournure que prennent nos affaires, je les laisserais maintenant se terminer comme elles pourraient, sans une de mes filles qui montre plus de persévérance que nous n'en avons, ses sœurs et moi. Justement M. Teissier paraît bien disposé pour elle, elle réussira peut-être à le faire revenir sur sa détermination.

BOURDON.

Pardon. Teissier, dites-vous, s'est pris d'amitié pour une de vos filles?

MADAME VIGNERON.

On le croirait au moins.

BOURDON.

Laquelle?

MADAME VIGNERON.

La seconde, Marie.

BOURDON.

Et de son côté Mlle Marie est-elle sensible aux sympathies que M. Teissier lui témoigne ?

MADAME VIGNERON.

A quoi pensez-vous donc, monsieur Bourdon ? Vous ne comptez pas les marier ensemble ?

BOURDON.

Attendez, madame. Teissier serait disposé à épouser cette jeune fille qu'elle ne ferait pas une mauvaise affaire en acceptant ; mais je pensais à autre chose. Teissier n'est plus jeune, vous le savez ; le voilà d'un âge aujourd'hui où la plus petite maladie peut devenir mortelle ; si cette affection toute subite qu'il éprouve pour votre enfant, devait l'amener plus tard à prendre quelques dispositions en sa faveur, vous gagneriez peut-être à ne pas irriter un vieillard pour rester dans les meilleurs termes avec lui.

MADAME VIGNERON.

Nous n'attendons rien de M. Teissier. Qu'il vive le plus longtemps possible et qu'il fasse de sa fortune ce qu'il voudra. Mais cette fabrique qu'il a résolu de vendre nous appartient comme à lui, plus qu'à lui même. Il abuse du droit que lui donne la loi, en disposant à sa convenance de l'œuvre de mon mari et de la propriété de mes enfants.

BOURDON.

Je n'insiste pas.

ROSALIE, entrant.

M. Teissier est là, madame.

MADAME VIGNERON.

Attends un peu, Rosalie. (A Bourdon.) Est-il nécessaire que vous vous rencontriez ensemble ?

BOURDON.

Oui, je l'aimerais mieux. Comprenez-moi bien, madame. Je suis aux ordres de Teissier comme aux vôtres, je ne fais pas de différence entre vous. Je désire seulement qu'on s'arrête à quelque chose, pour être fixé sur ce que j'aurai à faire.

MADAME VIGNERON.

C'est bien. Je vais vous envoyer ma fille.

Elle rentre à gauche en indiquant à Rosalie de faire entrer Teissier.

SCÈNE VII

BOURDON, TEISSIER.

BOURDON.

Vous voilà, vous?

TEISSIER.

Oui, me voilà.

BOURDON.

Qu'est-ce que je viens d'apprendre? On ne voit plus que vous ici.

TEISSIER.

J'ai fait quelques visites dans la maison. Après?

BOURDON.

Vous êtes en hostilité d'affaires avec cette famille et vous vous asseyez à sa table?

TEISSIER.

Que trouvez-vous à redire, si mes mouvements ne contrecarrent pas les vôtres?

BOURDON.

Ma situation n'est pas commode, vous la rendez plus difficile.

TEISSIER.

Marchez toujours comme nous en sommes convenus, Bourdon, vous m'entendez; ne vous occupez pas de ce que je fais.

BOURDON.

Mlle Marie obtiendra de vous tout ce qu'elle voudra.

TEISSIER.

Mlle Marie n'obtiendra rien.

BOURDON.

Il paraît que vous avez un faible pour cette jeune fille?

TEISSIER.

Qui vous a dit cela?

BOURDON.

Sa mère.

TEISSIER.

De quoi se mêle-t-elle?

BOURDON.

Préparez-vous à un siège en règle de la part de votre ingénue ; on compte sur elle, je vous en préviens, pour avoir raison de vous.

TEISSIER.

Prenez votre chapeau, Bourdon, et retournez à votre étude.

BOURDON.

Soit! Comme vous voudrez! (Revenant à Teissier.) Je n'attends plus, hein, et je mets les fers au feu?

TEISSIER.

Parfait! (Retenant Bourdon.) Écoutez, Bourdon. Vous ai-je conté en son temps mon entretien avec Lefort? Nous avions là, tout près de nous, un fort mauvais coucheur qu'il était prudent de ménager, n'est-ce pas vrai? Il restera chargé des constructions.

BOURDON.

Comment! Vous avez traité avec Lefort, après cette scène déplorable où il nous a insultés l'un et l'autre?

TEISSIER.

Vous pensez encore à cela, vous! Si on ne voyait plus les gens, mon ami, pour quelques injures qu'on a échangées avec eux, il n'y aurait pas de relations possibles.

BOURDON.

Après tout, c'est votre affaire. Je ne sais pas de quoi je me mêle. Je vous ai promis les terrains, vous les aurez. Le reste ne me regarde pas. (Marie entre; il va à elle, à mi-voix.) Je vous laisse avec Teissier, mademoiselle; tâchez de le convaincre, une femme réussit parfois où nous avons échoué. Si vous en obtenez quelque chose, vous serez plus heureuse et plus habile que moi.

Il sort.

SCÈNE VIII

TEISSIER, MARIE.

TEISSIER.

Voici la somme que vous m'avez demandée. Elle est destinée, m'avez-vous dit, à des fournisseurs. Recevez-les vous-même. Examinez les mémoires qu'on vous remettra, ne craignez pas de les réduire

autant que possible et prenez bien garde surtout à ne pas payer deux fois la même note. (Retenant Marie.) Où est mon reçu?

MARIE.

Je vais vous le donner tout à l'heure.

TEISSIER.

J'aurais dû le tenir d'une main pendant que je vous remettais l'argent de l'autre. Je suis à découvert en ce moment. (Elle va au meuble-secrétaire et dépose les billets dans un tiroir; elle revient.—Moment de silence.) Vous avez une chose à me dire et moi j'en ai une autre. Venez vous asseoir près de moi, voulez-vous, et causons comme une paire d'amis. (Ils s'asseyent.) Qu'est-ce que vous comptez faire?

MARIE.

Je ne comprends pas votre question.

TEISSIER.

Elle est bien simple cependant, ma question. Je vous ai dit autrefois qu'il vous reviendrait une cinquantaine de mille francs, il ne vous reviendra pas davantage. Vous ne pensez pas garder cet appartement et tenir table ouverte jusqu'à la fin de votre dernier écu. Qu'est-ce que vous comptez faire?

MARIE.

Un parent de ma mère qui habite la province nous a offert de nous retirer près de lui.

TEISSIER.

Votre parent est comme tous les parents; il vous a fait cette proposition en pensant que vous y mettriez du vôtre; il ne la maintiendra pas quand ce sera à lui d'y mettre du sien.

MARIE.

Nous resterons à Paris alors.

TEISSIER.

Qu'allez-vous devenir à Paris?

MARIE.

Ma sœur aînée est toute prête, dès qu'il le faudra, à donner des leçons de musique.

TEISSIER.

Bien. Votre sœur aînée, si elle prend ce parti, se lassera promptement de soutenir sa famille; elle voudra que ses profits soient pour elle, et elle aura raison.

MARIE.

Mais je compte bien m'occuper aussi.

TEISSIER.

A quoi?

MARIE.

Ah! à quoi? Je ne le sais pas encore. Le travail pour une femme est si difficile à trouver et rapporte si peu de chose.

TEISSIER.

Voilà ce que je voulais vous faire dire. (Pause; il reprend avec hésitation et embarras.) Je connais une maison où, si vous le vouliez, vous viendriez vous établir. Vous auriez là le logement, la table, tous les mois une petite somme que vous pourriez économiser pour plus tard, vous n'auriez plus à songer à vous.

MARIE.

Quelle maison?... La vôtre?

TEISSIER, avec un demi-sourire équivoque.

La mienne.

MARIE, après une marque d'émotion, ne sachant ce qu'elle doit comprendre ni ce qu'elle doit répondre.

Ce que vous me proposez n'est pas possible; ma mère d'abord ne me laisserait pas m'éloigner d'elle.

TEISSIER.

Oui, je me doute bien que votre mère ferait des difficultés; mais vous êtes d'âge aujourd'hui à n'écouter personne et à calculer vos intérêts.

MARIE.

Je vous ai dit non, monsieur Teissier, non.

TEISSIER.

Est-ce que vous ne seriez pas bien aise de laisser votre famille dans l'embarras et d'en sortir vous-même? J'aurais ce sentiment-là à votre place.

MARIE.

Ce n'est pas le mien.

TEISSIER.

Quel avantage verrez-vous à patauger toutes ensemble, plutôt que de chercher un sort l'une à droite et l'autre à gauche?

MARIE.

L'avantage justement de ne pas nous séparer. (A elle-même.) On se félicite parfois d'avoir des consolations près de soi. On se trouble moins de certaines surprises qui vous déconcerteraient autrement.

Pause.

TEISSIER.

Voilà quelque temps déjà que je viens ici. Je ne m'éloigne pas de mes affaires sans une raison. Vous n'êtes pas sotte et vous avez de bons yeux. Vous avez dû penser quelque chose.

MARIE.

Mon attention était ailleurs.

TEISSIER.

Où était-elle?

MARIE.

Je ne vois que ma famille. Je ne vois que le sort qui l'attend après celui qu'elle a perdu.

TEISSIER, avec un sourire.

Vous vouliez donc me tromper alors et m'extorquer quelque concession pour elle?

MARIE.

Oh! monsieur Teissier, j'ai bien assez de mes peines sans que vous veniez les augmenter encore. Vous voulez savoir ce que j'ai pensé, je vais vous le dire; j'ai pensé que vous n'étiez plus jeune, que vous viviez bien triste et bien isolé, que vous n'aviez pas d'enfants et que vous vous plaisiez avec ceux des autres; voilà toutes les réflexions que j'ai faites. Vous avez raison pourtant, je le reconnais. Nous ne vous voyions pas avant la mort de mon père, nous aurions dû ne pas vous voir après. Il fallait accepter les choses comme il les avait laissées, en prendre bravement notre parti, et nous dire qu'après tout des femmes ne sont jamais malheureuses lorsqu'elles s'aiment, qu'elles ont du courage et qu'elles se tiennent par la main.

Pause.

TEISSIER.

Qu'est-ce que vous êtes de personnes ici? Vous, votre mère et vos deux sœurs?

MARIE.

Et Rosalie.

TESSIER.

Qu'est-ce que c'est que Rosalie?

MARIE.

Une sainte créature qui nous a toutes élevées.

TEISSIER.

Comment faites-vous pour conserver vos domestiques, je n'ai jamais pu m'en attacher un seul. Vous êtes quatre personnes, Rosalie ne compte pas. C'est trop malheureusement, vous devez le comprendre. Je ne peux pas, pour une petite amie que je voudrais avoir, me charger aussi de sa famille qui m'ennuierait.

MARIE.

Personne ne vous le demande et personne n'y songe.

TEISSIER.

Je ne voulais pas vous le dire, mais vous l'avez deviné. On ne se plaint pas d'être seul aussi longtemps qu'on reste jeune; c'est un ennui à mon âge, et une imprudence.

MARIE.

Si vous êtes seul, c'est que vous le voulez bien.

TEISSIER.

Je devrais me marier?

MARIE.

Il ne serait pas nécessaire de vous marier pour avoir du monde autour de vous. Vous avez bien des parents.

TEISSIER.

J'ai cessé de voir mes parents pour me mettre à l'abri de leurs demandes d'argent; ils meurent de faim. — Je tiendrais beaucoup à m'attacher une petite personne, simple, douce et sûre, qui se tiendrait décemment dans ma maison et qui ne la mettrait pas au pillage. Je verrais peut-être plus tard si je ne dois pas l'épouser. Mais vous êtes toutes des agneaux avant le mariage et l'on ne sait pas ce que vous devenez après. Je réglerais ma conduite sur la sienne; elle ne serait pas bien malheureuse de mon vivant et elle n'aurait pas à se plaindre quand je serais mort; mariée ou pas mariée, ce serait la même chose pour elle.

MARIE.

Levez-vous, monsieur Teissier, et allez-vous-en. Je ne veux pas me sentir près de vous une minute de plus. Je crois que vous êtes malheureux et je vous plains. Je crois que votre proposition était honnête et acceptable et je vous en remercie. Elle pourrait cependant cacher une arrière-pensée, une arrière-pensée si odieuse que le cœur me manque seulement de la soupçonner. Allez-vous-en.

TEISSIER, debout, embarrassé, balbutiant.

Voyons un peu ce que vous aviez à me dire.

MARIE.

Rien, rien, rien. Je serais honteuse maintenant e vous parler de ma famille; je le serais pour elle

autant que pour moi. Vous réfléchirez. Vous vous demanderez ce qu'était mon père et si vous ne devez rien à sa probité, à son travail, à sa mémoire. (Elle va vivement au meuble-secrétaire, en retire les billets et les lui remet.) Reprenez votre argent; reprenez-le sans embarras. M. Bourdon vient de se mettre à notre disposition et nous trouverons chez lui ce que nous n'aurions pas dû vous demander, à vous. Allez-vous-en. Allez-vous-en ou je vais appeler Rosalie qui vous mettra dehors. (Pause; Rosalie entre.) La voici justement. Que veux-tu, Rosalie?

ROSALIE.

Mme de Saint-Genis est là.

MARIE.

C'est bien, qu'elle entre.

ROSALIE.

Qu'est-ce que tu as, ma petite fille, tu es toute rouge? (Regardant Marie et Teissier alternativement.) On ne t'a pas dit un mot de trop, j'espère?

MARIE.

Fais entrer Mme de Saint-Genis.

TEISSIER.

Je vous quitte, mademoiselle. Je vais voir en passant chez Bourdon s'il ne reste pas un moyen d'arranger les choses; mais n'y comptez pas. Je suis votre serviteur.

ROSALIE.

Ce n'est pas sage de laisser une enfant si jeune avec un homme de cet âge-là.

Mme de Saint-Genis, en entrant, croise Teissier qui sor

SCÈNE IX

MARIE, MADAME DE SAINT-GENIS.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Bonjour, mademoiselle. Je ne viens plus ici sans rencontrer M. Teissier, est-ce bon signe? Arriverez-vous à vous entendre avec lui?

MARIE.

Non, madame.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Bah! j'aurais cru le contraire.

MARIE.

Pourquoi?

MADAME DE SAINT-GENIS.

Un vieillard doit se plaire dans une maison comme la vôtre.

MARIE.

M. Teissier y est venu aujourd'hui pour la dernière fois.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Je vous plains alors et c'est bien désintéressé de ma part. Votre sœur est à la maison ?

MARIE.

Oui, madame.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Ayez l'obligeance de me l'envoyer. Ne dérangez pas Mme Vigneron, c'est inutile, je la verrai une autre fois. Je voudrais causer avec Mlle Blanche.

MARIE.

Elle va venir.

SCÈNE X

MADAME DE SAINT-GENIS.

J'aime mieux décidément avoir une explication avec cette jeune fille et lui déclarer net que son mariage n'est pas remis, mais qu'il est rompu. Il est préférable pour elle qu'elle sache à quoi s'en tenir et de mon côté je serai plus tranquille aussi. J'ai vu le moment où pour la première fois de sa vie Georges me résisterait. Il tenait à sa petite, il voulait l'épouser. Heureusement un autre mariage s'est présenté pour lui et je lui ai donné le choix : ou de m'obéir ou de ne plus me voir ; il a cédé. Mais fiez-vous donc à un jeune homme de vingt-trois ans, quel

bandit ! et cette évaporée qui ne pouvait pas attendre jusqu'au sacrement, tant pis pour elle.

SCÈNE XI

MADAME DE SAINT-GENIS, BLANCHE.

BLANCHE.

Ah ! que je suis contente de vous voir, madame.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Bonjour, mon enfant, bonjour.

BLANCHE.

Embrassez-moi.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Très volontiers.

BLANCHE.

Je vous aime bien, madame, vous le savez.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Allons, ma chère Blanche, du calme. Je suis venue aujourd'hui pour causer sérieusement avec vous ; écoutez-moi donc comme une grande personne que vous êtes. A votre âge, il est temps déjà d'avoir un peu de raison. (Elles s'asseyent.) Mon fils vous aime, mon enfant ; je vous le dis très franchement, il vous aime beaucoup. Ne m'interrompez pas. Je sais bien, mon Dieu, que de votre côté

vous ressentez quelque chose pour lui ; une émotion, vive et légère, comme les jeunes filles en éprouvent souvent à la vue d'un joli garçon.

BLANCHE.

Ah ! madame, comme vous rabaissez un sentiment beaucoup plus sérieux.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Soit, je me trompe. C'est très joli, l'amour, très vague et très poétique, mais une passion, si grande qu'elle soit, ne dure jamais bien longtemps et ne conduit pas à grand'chose. Je sais ce que je dis. On ne paye pas, avec cette monnaie-là, son propriétaire et son boulanger. Je suis sans fortune, vous le savez ; mon fils n'a exactement que sa place ; des circonstances que je déplore ont compromis la situation de votre famille et peut-être la réduiront à rien. Dans ces conditions, je vous le demande, mon enfant, serait-il bien habile de consommer un mariage qui ne présente plus aucune garantie ?

BLANCHE, vivement.

Ce mariage doit se faire, madame, et il se fera.

MADAME DE SAINT-GENIS, avec douceur.

Il se fera, si je le veux bien.

BLANCHE.

Vous consentirez, madame.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Je ne le crois pas.

BLANCHE.

Si, madame, si, vous consentirez. Il y a des affections si sincères qu'une mère même n'a pas le droit de les désunir. Il y a des engagements si sérieux qu'un homme perd son honneur à ne pas les remplir.

MADAME DE SAINT-GENIS.

De quels engagements me parlez-vous? (Silence.) Je reconnais, si c'est là ce que vous voulez dire, qu'un projet de mariage existait entre vous et mon fils ; mais il était soumis à certaines conditions et ce n'est pas ma faute si vous ne pouvez plus les remplir. Je voudrais, mon enfant, que cette réflexion vous fût venue. Je voudrais que vous subissiez silencieusement une situation nouvelle, qui n'est le fait de personne, mais qui change forcément les espérances de chacun.

BLANCHE.

Georges ne me parle pas ainsi, madame ; ses espérances sont restées les mêmes. La perte de ma dot ne l'a pas affecté une minute et je ne le trouve que plus impatient de m'épouser.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Laissons mon fils de côté, voulez-vous? Il est

trop jeune encore, je l'apprends tous les jours, pour savoir ce qu'il fait et ce qu'il dit.

BLANCHE.

Georges a vingt-trois ans.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Vingt-trois ans, la belle affaire !

BLANCHE.

A cet âge-là, madame, un homme a ses passions, une volonté et des droits.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Vous voulez parler de mon fils, soit, parlons-en. Êtes-vous bien sûre de ses dispositions, je les juge autrement que vous. Placé comme il l'est, le pauvre garçon, entre une affection qui lui est chère et son avenir qui le préoccupe, il est incertain, il hésite.

BLANCHE, se levant précipitamment.

Vous me trompez, madame.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Non, mon enfant, non, je ne vous trompe pas. Je prête à mon fils des réflexions sérieuses et je serais fâchée pour lui qu'il ne les eût point faites. J'irai plus loin. Savons-nous jamais ce qui se passe dans la tête des hommes? Georges n'est pas plus sincère qu'un autre. Peut-être n'attend-il qu'un

ordre de ma part pour se dégager d'une situation qui l'embarrasse.

BLANCHE.

Eh bien ! donnez-lui cet ordre.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Il le suivrait.

BLANCHE.

Non, madame.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Il le suivrait, je vous l'assure, serait-ce à contre-cœur.

BLANCHE.

Si vous en veniez là, madame, votre fils se déciderait à vous faire un aveu qu'il a différé par respect pour moi.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Quel aveu ? (Silence.) Allons, je vois bien que vous n'imiteriez pas longtemps ma réserve. Épargnez-vous une confidence plus que délicate. Je sais tout. (Blanche, confuse et rougissante, court à Mme de Saint-Genis et se laisse tomber, la tête dans ses genoux ; elle reprend, en la caressant) Je ne veux pas rechercher, mon enfant, de Georges ou de vous, lequel a entraîné l'autre. C'est moi, c'est votre mère, qui avons été coupables, en laissant ensemble deux enfants qui avaient besoin de surveillance. Vous voyez que je n'attache pas plus d'importance qu'il ne faut à un moment d'oubli, que la nature d'abord, votre jeu-

nesse ensuite et les circonstances justifient suffisamment. Vous devez désirer que cette faute reste secrète, mon fils est un galant homme qui ne vous trahira pas. Ce point bien établi, est-il indispensable que l'un et l'autre vous perdiez toute votre vie sur une inconséquence, et ne vaudrait-il pas mieux l'oublier?

BLANCHE, se relevant.

Jamais.

Pause.

MADAME DE SAINT-GENIS, elle s'est levée à son tour et change de ton.

Vous ne serez pas surprise, mademoiselle, si mon fils cesse ses visites ici.

BLANCHE.

Je l'attends là pour le connaître.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Espérez-vous qu'il désobéisse à sa mère ?

BLANCHE.

Oui, madame, pour faire son devoir.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Il fallait d'abord ne pas oublier le vôtre.

BLANCHE.

Blessez-moi, madame, humiliez-moi, je sais que je le mérite.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Je serais plus disposée, mademoiselle, à vous plaindre qu'à vous offenser. Il me semble pourtant qu'une petite fille, après le malheur qui vous est arrivé, devrait baisser la tête et se soumettre.

BLANCHE.

Vous verrez, madame, de quoi cette petite fille est capable pour obtenir la réparation qui lui est due.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Que ferez-vous donc?

BLANCHE.

Je saurai d'abord si votre fils a deux langages, l'un avec vous, l'autre avec moi. Je ne l'accuse pas encore. Il connaît votre volonté et vous cache la sienne. Mais, si j'ai affaire à un lâche qui se sauve derrière sa mère, qu'il ne compte pas m'abandonner si tranquillement. Partout, partout où il sera, je l'atteindrai. Je briserai sa position et je perdrai son avenir.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Vous vous compromettrez, pas autre chose. C'est peut-être là ce que vous désirez. Votre mère fort heureusement vous en empêchera. Elle pensera que c'est assez d'une tache dans sa famille sans y ajouter un scandale. Adieu, mademoiselle.

BLANCHE, la retenant.

Ne partez pas, madame.

MADAME DE SAINT-GENIS, avec douceur.

Nous n'avons plus rien à nous dire.

BLANCHE.

Restez. Je pleure ! Je souffre ! Touchez ma main, la fièvre ne me quitte plus.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Oui, je me rends compte de l'agitation où vous êtes, elle passera. Tandis qu'une fois mariée avec mon fils, vos regrets et les siens seraient éternels.

BLANCHE.

Nous nous aimons.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Aujourd'hui, mais demain.

BLANCHE.

Consentez, madame, je vous en conjure.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Faut-il vous répéter le mot que vous me disiez tout à l'heure ? Jamais. (Blanche la quitte, va et vient, traverse la scène en donnant les signes d'une vive agitation et de la plus grande douleur; elle tombe sur un fauteuil. — Revenant lentement à elle.) Je regrette bien, mon enfant, de vous paraître aussi cruelle et de vous laisser dans un

pareil état. J'ai raison cependant, tout à fait raison contre vous. Une femme de mon âge et de mon expérience, qui a vu tout ce qu'on peut voir en ce monde, sait la valeur des choses et n'exagère pas les unes aux dépens des autres.

BLANCHE, se jetant à ses genoux.

Écoutez-moi, madame. Que vais-je devenir, si votre fils ne m'épouse pas? C'est son devoir. Je n'en connais pas de plus noble et de plus doux à remplir envers une femme dont on est aimé. Croyez-vous que s'il s'agissait d'un engagement ordinaire, je m'humilierais au point de le rappeler. Mon cœur même, oui, je briserais mon cœur, plutôt que de l'offrir à qui le dédaignerait et n'en serait plus digne. Mais il faut que votre fils m'épouse ; c'est son devoir, je le répéterai toujours. Toutes les considérations s'effacent devant celle-là. Vous me parlez de l'avenir, il sera ce qu'il voudra, l'avenir, je ne pense qu'au passé, moi, qui me fera mourir de honte et de chagrin.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Enfant que vous êtes, est-ce qu'on parle de mourir à votre âge ! Allons, relevez-vous et écoutez-moi à votre tour. Je vois bien que vous aimez mon fils plus que je ne le pensais pour tenir autant à un pauvre garçon dont la position est presque misérable. Mais, si je consentais à vous marier avec lui, dans un an, dans six mois peut-être, vous me reprocheriez bien amèrement la faiblesse que

j'aurais eue. L'amour passe, le ménage reste. Savez-vous ce que serait le vôtre? Mesquin, besogneux, vulgaire, avec des enfants qu'il faudrait nourrir vous-même et un mari mécontent qui vous reprocherait à toute minute le sacrifice que vous auriez exigé de lui. Faites ce que je vous demande. Sacrifiez-vous plutôt vous-même. Comme les choses changent aussitôt. Georges ne vous abandonne plus, c'est vous qui le dégagez généreusement. Il devient votre obligé et vous donne dans son cœur une place mystérieuse que vous conserverez éternellement. Les hommes restent toujours sensibles au souvenir d'une femme qui les a aimés, ne fût-ce qu'une heure, avec désintéressement, c'est si rare! Que deviendrez-vous? Je vais vous le dire. L'image de mon fils qui remplit en ce moment toutes vos pensées s'effacera peu à peu, plus vite que vous ne le croyez. Vous êtes jeune, charmante, pleine de séductions. Dix, vingt partis se présenteront pour vous. Vous choisirez non pas le plus brillant mais le plus solide, et ce jour-là vous penserez à moi en vous disant: Mme de Saint-Genis avait raison.

BLANCHE.

Qui êtes-vous donc, madame, pour me donner de pareils conseils? Que dirait votre fils, s'il les connaissait? J'aimerais mieux être sa maîtresse que la femme d'un autre.

MADAME DE SAINT GENIS.

Sa maîtresse! Voilà un joli mot dans votre

bouche. Mon fils saura, mademoiselle, les expressions qui vous échappent et qui sont un signe de plus de votre précocité.

BLANCHE.

Non, non, madame, vous ne répéterez pas ce mot affreux que je rougis d'avoir prononcé.

MADAME DE SAINT-GENIS.

Sa maîtresse! Je vais tout vous dire puisque vous pouvez tout entendre. Jamais je n'aurais rompu votre mariage pour une question d'intérêt. Mais je veux que la femme de mon fils ne lui donne ni soupçons sur le passé ni inquiétudes pour l'avenir.

Elle se dirige vers la porte.

BLANCHE, l'arrêtant.

Oh! oh! oh! Vous m'insultez, madame, sans raison et sans pitié!

MADAME DE SAINT-GENIS.

Laissez-moi partir, mademoiselle. Sa maîtresse! Qu'est-ce que c'est que ce langage de fille perdue!

Elle repousse Blanche légèrement et sort.

SCÈNE XII

BLANCHE, puis ROSALIE, puis MARIE, puis MADAME VIGNERON, puis JUDITH.

BLANCHE.

Fille perdue! Elle a osé m'appeler... Infamie! (Elle fond en larmes.) Oh! tout est bien fini maintenant... Georges est faible, sa mère le domine, il lui obéira... Fille perdue! (Elle pleure abondamment.) Un homme si charmant, qui ressemble si peu à cette femme et qui se laisse mener par elle!... Je ne me tiens plus. Mes mains étaient brûlantes tout à l'heure, elles sont glacées maintenant. (Elle sonne et revient en scène : d'une voix entrecoupée.) Il est jeune..., il a vingt-trois ans à peine..., il est doux, fin et séduisant, une autre l'aimera et l'épousera à ma place.

ROSALIE, entrant.

C'est toi, mon enfant, qui me demandes.

BLANCHE, allant à elle, douloureusement.

J'ai froid, ma vieille, mets-moi quelque chose sur les épaules.

ROSALIE, après l'avoir regardée

Je vais te mettre dans ton lit, ce qui vaudra beaucoup mieux.

BLANCHE.

Non.

ROSALIE.

Fais ce que je te dis, si tu ne veux pas tomber malade.

BLANCHE.

Oh ! certainement, je vais tomber malade.

ROSALIE.

Allons, viens, Rosalie va te déshabiller, ce ne sera pas la première fois.

BLANCHE.

Appelle maman.

ROSALIE.

Tu n'as pas besoin de ta mère, je suis là.

BLANCHE.

Je ne me marierai pas, Rosalie.

ROSALIE.

Le beau malheur ! On ne te gâte donc pas assez pour que tu nous préfères ce gringalet et cette diablesse. Voilà leurs noms à tous les deux. Ce mariage-là, vois-tu, ce n'était pas ton affaire. Si l'on nous avait écoutés, ton père et moi, on n'y aurait pas pensé plus d'une minute.

BLANCHE, sa tête s'égare.

Mon père ! Je le vois, mon père ! Il me tend les bras et il me fait signe de venir avec lui.

ROSALIE.

Viens te coucher, ma Blanchette.

BLANCHE.

Ta Blanchette, c'est une fille perdue! Je suis une fille perdue, tu ne le savais pas.

ROSALIE.

Ne parle plus, mon enfant, ça te fait mal. Viens... viens... avec ta vieille.

BLANCHE.

Ah! que je souffre! (Criant.) Marie! Marie! Marie!

Elle s'affaisse dans les bras de Rosalie et glisse peu à peu jusqu'à terre.

MARIE, entrant et se précipitant.

Blanche! Blanche!

ROSALIE.

Tais-toi, ma petite, c'est inutile, elle ne t'entend pas. Prends-la bien doucettement, la pauvre mignonne, et allons la coucher.

BLANCHE, murmurant.

Fille perdue!

MADAME VIGNERON, paraissant.

Qu'est-ce qu'il y a?

Elle se précipite à son tour.

ROSALIE.

Laissez-nous faire, madame, vous nous embarrassez plutôt qu'autre chose.

Judith paraît.

MADAME VIGNERON.

Judith, viens ici. (Elles descendent la scène.) Tu avais raison, mon enfant. Toutes ces affaires ne nous valent rien. Voilà ta sœur qu'on porte dans son lit, demain ce sera vous et après-demain ce sera moi. Tu penses toujours que le meilleur est d'en finir?

JUDITH.

Oui, toujours.

MADAME VIGNERON.

Bien. Tu vas prendre Rosalie avec toi et vous irez chez M. Bourdon. Tu lui diras que j'accepte tout, que j'approuve tout, et que j'ai hâte maintenant de voir tout terminé. Tu ajouteras : la même hâte que lui. C'est bien ton avis?

JUDITH.

C'est mon avis.

MADAME VIGNERON.

Va, ma grande fille. (Elles se séparent.) Je veux bien garder ce que j'ai, mais je tiens d'abord à conserver mes enfants.

ACTE QUATRIÈME

Le théâtre représente une salle à manger. — Pièce vulgaire, triste, meublée misérablement. — Çà et là, quelques sièges, le canapé entre autres, qui ont figuré aux actes précédents et qui détonnent dans l'ensemble. — Deux portes à un seul battant, l'une au fond, l'autre sur la gauche. — Au fond, à droite, contre le mur, une table d'acajou recouverte d'un rond de cuir rouge; sur la table, un pain, des tasses et quelques ustensiles de ménage.

SCÈNE PREMIÈRE

ROSALIE, MERCKENS.

ROSALIE.

Entrez, monsieur Merckens. On ne se plaindra pas ici de voir une figure de connaissance.

MERCKENS, après avoir regardé autour de lui.

Oh! oh! L'homme de loi ne m'avait pas trompé. Ça sent la misère.

ROSALIE.

Vous regardez notre nouveau logement, il n'est pas riche? Ah! dame! Hier et aujourd'hui ne se ressemblent pas.

MERCKENS.

Qu'est-ce qui est donc arrivé à cette famille?

ROSALIE.

Ruinées, mon cher monsieur, ruinées, la pauvre dame et ses demoiselles! Je ne vous dirai pas comment ça s'est fait, mais on ne m'ôtera pas mon idée de la tête. Voyez-vous, quand les hommes d'affaires arrivent derrière un mort, on peut bien dire : v'là les corbeaux! Ils ne laissent que ce qu'ils ne peuvent pas emporter.

MERCKENS.

La maison n'est plus bonne, hein, Rosalie?

ROSALIE.

Pour personne, monsieur Merckens, pour personne.

MERCKENS.

Pourquoi ne cherchez-vous pas une place ailleurs?

ROSALIE.

Est-ce que ces demoiselles pourraient se passer de moi, pas plus que moi d'elles? Je suis une bouche de trop, ça, c'est vrai; mais je gagne bien ce que je mange, allez. Il ne faut pas penser, mon pauvre monsieur Merckens, à déjeuner avec nous. Autrefois, quand je vous voyais venir à cette heure-ci, je savais ce que parler veut dire, vous trouviez

votre couvert mis ; maintenant ce n'est plus la même chose. Je vais prévenir madame de votre visite.

MERCKENS.

Non, ne dérangez pas Mme Vigneron; dites seulement à Mlle Judith que je suis là.

Judith entre.

ROSALIE.

Voici mademoiselle justement.

JUDITH.

Bonjour, monsieur Merckens.

Merckens salue.

ROSALIE.

Si ça vous va cependant, une bonne tasse de café au lait, on sera bien de force encore à vous l'offrir.

JUDITH.

Laisse-nous, Rosalie.

SCÈNE II

MERCKENS, JUDITH.

JUDITH.

Je vais vous faire une petite querelle d'abord, et puis il n'en sera plus question. Je vous ai écrit

deux fois pour vous prier de venir me voir, une seule aurait dû suffire.

MERCKENS, entre deux tons.

Êtes-vous certaine de m'avoir écrit deux fois?

JUDITH.

Vous le savez bien.

MERCKENS.

Non, je vous assure; votre première lettre ne m'est pas parvenue.

JUDITH.

Laissons cela. Je n'ai pas besoin de vous dire à quelle situation nous voilà réduites, vous l'aurez deviné en entrant ici.

MERCKENS, après un signe moitié sérieux, moitié comique.

Expliquez-moi...

JUDITH.

C'est une histoire qui ne vous intéresserait guère et je ne trouve aucun plaisir à la raconter. En deux mots, nous avons manqué d'argent pour défendre notre fortune; il nous aurait fallu, dans la main, une centaine de mille francs.

MERCKENS.

Pourquoi ne m'avez-vous pas parlé de cela? Je vous les aurais trouvés.

JUDITH.

Il est trop tard maintenant. Asseyons-nous. Vous vous souvenez, monsieur Merckens, et vous avez été témoin de notre vie de famille. Nous étions très heureux, nous nous aimions beaucoup, nous n'avions pas de relations et nous n'en voulions pas. Nous ne pensions pas qu'un jour nous aurions besoin de tout le monde et que nous ne connaîtrions personne. (Merckens a tiré sa montre.) Vous êtes pressé ?

MERCKENS.

Très pressé. Ne faisons pas de phrases, n'est-ce pas? Vous avez désiré me voir, me voici. Vous voulez me demander quelque chose, qu'est-ce que c'est? Il vaut peut-être mieux que je vous le dise, je ne suis pas très obligeant.

JUDITH.

Dois-je continuer?

MERCKENS.

Mais oui, certainement, continuez.

JUDITH.

Voici ce dont il s'agit d'abord, je vais tout de suite au plus simple et au plus sûr. Je me propose de mettre à profit les excellentes leçons que j'ai reçues de vous et d'en donner à mon tour.

MERCKENS, lui touchant le genou.

Comment, malheureuse enfant, vous en êtes là!

JUDITH.

Voyons, voyons, monsieur Merckens, appelez-moi mademoiselle comme vous avez l'habitude de le faire et prenez sur vous de me répondre posément.

MERCKENS.

Des leçons ! Êtes-vous capable d'abord de donner des leçons ? Je n'en suis pas bien sûr. Admettons-le. Ferez-vous ce qu'il faudra pour en trouver. Les leçons, ça se demande comme une aumône ; on n'en obtient pas avec de la dignité et des grands airs. Il est possible cependant qu'on ait pitié de vous et que dans quatre ou cinq années, pas avant, vous vous soyez fait une clientèle. Vous aurez des élèves qui seront désagréables le plus souvent, et les parents de vos élèves qui seront grossiers presque toujours. Qu'est-ce que c'est qu'un pauvre petit professeur de musique pour des philistins qui ne connaissent pas seulement la clef de sol. Tenez, sans aller chercher bien loin, votre père...

JUDITH.

Ne parlons pas de mon père.

MERCKENS.

On peut bien en rire un peu..., il ne vous a rien laissé.

Pause.

JUDITH.

Écartons un instant cette question des leçons, nous y reviendrons tout à l'heure. Dans ce que je

vais vous dire, monsieur Merckens, ne voyez de ma part ni vanité ni présomption, mais le désir seulement d'utiliser mon faible talent de musicienne. J'ai composé beaucoup, vous le savez. Est-ce que je ne pourrais pas, avec tant de morceaux que j'ai écrits et d'autres que je produirais encore, assurer à tous les miens une petite aisance?

MERCKENS, après avoir ri.

Regardez-moi. (Il rit de nouveau.) Ne répétez jamais, jamais, vous entendez, ce que vous venez de me dire; on se moquerait de vous dans les cinq parties du monde. (Il rit encore.) Une petite aisance! Est-ce tout?

JUDITH.

Non, ce n'est pas tout. Nous avions parlé autrefois d'une profession qui ne me plaisait guère et qui aujourd'hui encore ne me sourit que très médiocrement. Mais dans la situation où se trouve ma famille, je ne dois reculer devant rien pour la sortir d'embarras. Le théâtre?

MERCKENS.

Trop tard!

JUDITH.

Pourquoi ne ferais-je pas comme tant d'autres qui n'étaient pas bien résolues d'abord et qui ont pris leur courage à deux mains?

MERCKENS.

Trop tard!

JUDITH.

J'ai peut-être des qualités naturelles auxquelles il ne manque que le travail et l'habitude.

MERCKENS.

Trop tard ! On ne pense pas au théâtre, sans s'y être préparé depuis longtemps. Vous ne serez jamais une artiste. Vous n'avez pas ce qu'il faut. A l'heure qu'il est, vous ne trouveriez au théâtre que des déceptions... ou des aventures, est-ce ça ce que vous désirez ?

JUDITH.

Mais que puis-je donc faire alors ?

MERCKENS.

Rien ! Je vois bien où vous en êtes. Vous n'êtes pas la première que je trouve dans cette situation et à qui je fais cette réponse. Il n'y a pas de ressources pour une femme, ou plutôt il n'y en a qu'une. Tenez, mademoiselle, je vais vous dire toute la vérité dans une phrase. Si vous êtes honnête, on vous estimera sans vous servir ; si vous ne l'êtes pas, on vous servira sans vous estimer ; vous ne pouvez pas espérer autre chose. Voulez-vous reparler des leçons ?

JUDITH.

C'est inutile. Je regrette de vous avoir dérangé.

MERCKENS.

Vous me renvoyez ?

JUDITH.

Je ne vous retiens plus.

MERCKENS.

Adieu, mademoiselle.

JUDITH.

Adieu, monsieur.

MERCKENS, à la porte.

Il n'y avait rien de mieux à lui dire.

SCÈNE III

JUDITH, MARIE.

MARIE.

Eh bien?

JUDITH.

Eh bien, si M. Merckens a raison et si les choses se passent comme il le dit, nous ne sommes pas au bout de nos peines. En attendant, voilà tous mes projets renversés, ceux que tu connais d'abord... et un autre que je gardais pour moi.

MARIE.

Quel autre?

JUDITH.

A quoi bon te le dire!

MARIE.

Parle donc.

JUDITH.

J'avais pensé un instant à tirer parti de ma voix, en me faisant entendre sur un théâtre.

MARIE.

Toi, ma sœur, sur un théâtre !

JUDITH.

Eh ! Que veux-tu ? Il faut bien que nous nous retournions et que nous entreprenions quoi que ce soit. Nous ne pouvons pas attendre que nous ayons mangé jusqu'à notre dernier sou. Maman n'est plus d'un âge à travailler, nous ne le voudrions pas du reste. Qui sait si notre pauvre Blanche retrouvera jamais sa raison ? Nous restons donc, toi et moi, et encore toi, ma chère enfant, qu'est-ce que tu peux bien faire ? Il faudra que tu travailles douze heures par jour pour gagner un franc cinquante.

MARIE.

Dis-moi un peu, bien raisonnablement, ce que tu penses de l'état de Blanche. Comment la trouves-tu ?

JUDITH.

Un jour bien et l'autre mal. On croit à tout moment qu'elle va vous reconnaître, mais elle ne voit personne et n'entend plus rien. J'ai bien pensé à ce malheur et peut-être nous en a-t-il épargné

un plus grand. Si Blanche, avec une tête comme la sienne, avait appris par hasard, par une fatalité, le mariage de M. de Saint-Genis, qui sait si cette nouvelle ne l'aurait pas tuée sur le coup? Elle vit, c'est le principal, elle n'est pas perdue pour nous. S'il faut la soigner, on la soignera; s'il faut se priver de pain pour elle, nous nous en passerons; ce n'est plus notre sœur, c'est notre enfant.

MARIE.

Tu es bonne, ma grande sœur, et je t'aime.

Elles s'embrassent.

JUDITH.

Moi aussi, je vous aime. Je suis brusque par moments, mais je vous porte toutes là dans mon cœur. Il me semble que c'est moi, moi, votre aînée, la grande sœur comme vous m'appelez, qui devrais nous tirer d'affaire et remettre la famille à flot. Comment? Je n'en sais rien. Je cherche, je ne trouve pas. S'il ne fallait que se jeter dans le feu, j'y serais déjà.

Pause.

MARIE.

Maman t'a-t-elle parlé de la visite de M. Bourdon?

JUDITH.

Non. Que venait-il faire?

MARIE.

M. Teissier l'avait chargé de me demander en mariage.

JUDITH.

Tu ne m'étonnes pas. Il était facile de voir que M. Teissier t'avait prise en affection et la pensée de t'épouser devait lui venir un jour ou l'autre.

MARIE.

Est-ce que tu m'engagerais à accepter?

JUDITH.

Ne me demande pas mon avis là-dessus. C'est de toi qu'il s'agit, c'est à toi de décider. Vois, réfléchis, calcule, mais surtout ne pense qu'à toi. Si notre situation t'épouvante et que tu regrettes le temps où tu ne manquais de rien, épouse M. Teissier, il te fera payer assez cher un peu de bien-être et de sécurité. Mais comme je te connais, comme tu aimes bien ta mère et tes sœurs, et que tu pourrais te résigner pour elles à ce que tu repousserais pour toi, nous serions des plus coupables, tu m'entends, des plus coupables, en te conseillant un sacrifice qui est le plus grand que puisse faire une femme.

MARIE.

Tout ce que tu dis est plein de cœur; embrasse-moi encore.

Rosalie entre par la porte du fond; elle tient une cafetière d'une main et de l'autre une casserole pleine de lait; elle les dépose sur la table; elle s'approche et regarde les deux sœurs en soupirant; Marie et Judith se séparent.

SCÈNE IV

LES MÊMES, ROSALIE, puis MADAME VIGNERON et BLANCHE.

JUDITH.

Le déjeuner est prêt?

ROSALIE.

Oui, mademoiselle, je le servirai quand on voudra.

MARIE.

Judith va t'aider à passer la table, ma bonne Rosalie.

SCÈNE MUETTE.

Judith et Rosalie apportent la table sur le devant de la scène, à droite; Rosalie dispose les tasses et sert le café au lait pendant que Judith approche des chaises; Marie a été à la porte de gauche et l'a ouverte; entre Blanche précédant sa mère; Blanche est pâle, sans force et sans regard, son attitude est celle d'une folle au repos; Mme Vigneron a vieilli et blanchi; Marie fait asseoir Blanche, elles s'asseyent toutes à leur tour à l'exception de Rosalie qui prend son café debout. — Silence prolongé; grande tristesse.

MADAME VIGNERON, éclatant.

Ah! mes enfants, si votre père nous voyait!

Larmes et sanglots.

SCÈNE V

LES MÊMES, BOURDON.

ROSALIE, à Bourdon qui est entré doucement.

Comment êtes-vous entré ?

BOURDON.

Par la porte qui était ouverte. Vous avez tort, ma fille, de laisser votre porte d'entrée ouverte ; on pourrait dévaliser vos maîtres.

ROSALIE, sous le nez.

Il n'y a plus de danger. L'ouvrage a été fait et bien fait.

BOURDON, en descendant la scène, à Mme Vigneron qui se lève.

Ne vous dérangez pas, madame, j'attendrai que votre repas soit terminé.

MADAME VIGNERON, allant à lui.

Qu'avez-vous à me dire, monsieur Bourdon ?

BOURDON, à mi-voix.

Je viens encore, madame, de la part de Teissier pour ce projet qui lui tient au cœur. Je dois croire, n'est-ce pas, que vous avez instruit votre fille de la demande que je vous ai faite ?

MADAME VIGNERON.

Mais sans doute.

BOURDON.

Autorisez-moi, je vous prie, à la lui renouveler moi-même en votre présence.

MADAME VIGNERON.

Soit! J'y consens. Judith, emmène ta sœur, mon enfant. Marie, M. Bourdon veut causer avec nous.

SCÈNE VI

MADAME VIGNERON, MARIE, BOURDON.

BOURDON.

Votre mère vous a fait part, mademoiselle, du désir que M. Teissier a manifesté?

MARIE.

Oui, monsieur.

BOURDON.

C'est bien de vous-même et sans obéir à personne que vous avez décliné le mariage qui vous était offert?

MARIE.

C'est de moi-même.

BOURDON.

Très bien! Très bien!... J'aime autant cela du

reste. J'avais craint un moment, en vous voyant repousser une proposition si avantageuse, que votre mère et vos sœurs n'eussent comploté de vous retenir auprès d'elles, non pas dans une pensée de jalousie, mais par une affection mal entendue. S'il y a chez vous, mademoiselle, une décision arrêtée, un parti pris irrévocable, je ne vois pas la peine d'aller plus loin.

Silence.

MADAME VIGNERON.

Ne te trouble pas, mon enfant, réponds franchement ce que tu penses.

Nouveau silence.

BOURDON.

Dans le cas, mademoiselle, où vous regretteriez un premier mouvement qui s'expliquerait fort bien du reste, je vous offre l'occasion de le reprendre, profitez-en.

MARIE.

Il faut dire à M. Teissier de ma part qu'en insistant comme il le fait, il gagne beaucoup dans mon esprit; mais je lui demande encore quelque temps pour réfléchir.

BOURDON.

Eh bien ! madame, voilà une réponse très raisonnable, pleine de sens, et qui ne ressemble pas du tout au refus catégorique que vous m'avez opposé.

MADAME VIGNERON.

Il est possible que ma fille ait changé d'avis, mais elle doit savoir que je ne l'approuve pas.

BOURDON.

Ne dites rien, madame. Laissez cette jeune fille à ses inspirations, elle pourrait vous reprocher plus tard d'avoir suivi les vôtres. (Revenant à Marie.) Je comprends à merveille, mademoiselle, quelque intérêt qu'ait ce mariage, que vous ne soyez pas bien pressée de le conclure. Malheureusement, Teissier n'a plus vingt ans comme vous ; c'est même là votre plus grand grief contre lui ; à son âge, on ne remet pas volontiers au lendemain.

MARIE.

Je voudrais savoir, monsieur Bourdon, et je vous prie de me dire sincèrement si M. Teissier est un honnête homme.

BOURDON.

Un honnête homme ! Que voulez-vous dire par là? Je ne vous conseillerais pas, mademoiselle, au cas où vous épouseriez M. Teissier, de placer toutes vos espérances sur une simple promesse de sa part ; mais les notaires sont là pour rédiger des contrats qui établissent les droits des parties. Ai-je répondu à votre question?

MARIE.

Non, vous ne l'avez pas comprise. Un honnête homme, pour une jeune fille, cela veut dire bien des choses.

BOURDON.

Me demandez-vous, mademoiselle, si Teissier a fait sa fortune honorablement?

MARIE.

Oui, je voudrais être fixée sur ce point et sur d'autres.

BOURDON.

De quoi vous préoccupez-vous? Si on recherchait aujourd'hui en France l'origine de toutes les fortunes, il n'y en a pas cent, pas cinquante, qui résisteraient à un examen scrupuleux. Je vous en parle savamment, comme un homme qui tient les fils dans son cabinet. Teissier a fait des affaires toute sa vie ; il en a retiré un capital considérable qui est bien à lui et que personne ne songe à attaquer; vous n'avez pas besoin d'en savoir davantage.

MARIE.

Quelle est la conduite ordinaire de M. Teissier? Quels sont ses goûts, ses habitudes?

BOURDON.

Mais les goûts et les habitudes d'un homme de son âge. Je ne pense pas que vous ayez beaucoup à craindre de ce côté. Je devine maintenant où tendait votre question. Croyez-moi, Teissier sera un mari plutôt trop honnête que pas assez, je m'en rapporte à votre mère elle-même.

MADAME VIGNERON.

Je me demande en ce moment, monsieur Bourdon, quel intérêt vous pouvez avoir à ce mariage?

BOURDON.

Quel intérêt, madame? Mais celui de cette enfant qui est en même temps le vôtre.

MADAME VIGNERON.

Il est bien tard, savez-vous, pour nous montrer tant de dévouement.

BOURDON.

Vous pensez encore, madame, à ces maudites affaires qui se sont terminées aussi mal que possible, je le reconnais. Est-ce ma faute, si vous vous êtes trouvée impuissante pour défendre la succession de votre mari? Vous avez subi la loi du plus fort, voilà tout. Aujourd'hui cette loi se retourne en votre faveur. Il se trouve que votre fille a fait la conquête d'un vieillard, qui accordera tout ce qu'on voudra pour passer avec elle les quelques jours qui lui restent à vivre. Cette situation est toute à votre avantage; les atouts sont dans votre jeu, profitez-en. Je n'ai pas besoin de vous dire, madame, que nous, officiers publics, nous ne connaissons ni le plus fort ni le plus faible et que la neutralité est un devoir dont nous ne nous écartons jamais. Cependant je ne me croirais pas coupable, bien que Teissier soit mon client, de stipuler en faveur de votre fille tous les avantages qu'elle est en état d'obtenir. (Revenant à Marie.) Vous avez entendu, mademoiselle, ce que je viens de dire à votre mère. Faites-moi autant de questions que vous voudrez,

mais abordons, n'est-ce pas, la seule qui soit véritablement importante, la question argent. Je vous écoute.

MARIE.

Non, parlez vous-même.

BOURDON, avec un demi-sourire.

Je suis ici pour vous entendre et pour vous conseiller.

MARIE.

Il me serait pénible de m'appesantir là-dessus.

BOURDON, souriant.

Bah ! Vous désirez peut-être savoir quelle est exactement, à un sou près, la fortune de M. Teissier?

MARIE.

Je la trouve suffisante, sans la connaître.

BOURDON.

Vous avez raison. Teissier est riche, très riche, plus riche, le sournois, qu'il n'en convient lui-même. Allez donc, mademoiselle, je vous attends.

MARIE.

M. Teissier vous a fait part sans doute de ses intentions?

BOURDON.

Oui, mais je voudrais connaître aussi les vôtres.

Il est toujours intéressant pour nous de voir se débattre les parties.

MARIE.

N'augmentez pas mon embarras. Si ce mariage doit se faire, j'aimerais mieux en courir la chance plutôt que de poser des conditions.

BOURDON, souriant toujours.

Vraiment ! (Marie le regarde fixement.) Je ne mets pas en doute vos scrupules, mademoiselle; quand on veut bien nous en montrer, nous sommes tenus de les croire sincères. Teissier se doute bien cependant que vous ne l'épouserez pas pour ses beaux yeux. Il est donc tout disposé déjà à vous constituer un douaire ; mais ce douaire, je m'empresse de vous le dire, ne suffirait pas. Vous faites un marché, n'est-il pas vrai, ou bien, si ce mot vous blesse, vous faites une spéculation, elle doit porter tous ses fruits. Il est donc juste, et c'est ce qui arrivera, que Teissier, en vous épousant, vous reconnaisse commune en biens, ce qui veut dire que la moitié de sa fortune, sans rétractation et sans contestation possible, vous reviendra après sa mort. Vous n'aurez plus que des vœux à faire pour ne pas l'attendre trop longtemps. (Se tournant vers Mme Vigneron.) Vous avez entendu, madame, ce que je viens de dire à votre fille ?

MADAME VIGNERON.

J'ai entendu.

BOURDON.

Que pensez-vous?

MADAME VIGNERON.

Je pense, monsieur Bourdon, si vous voulez le savoir, que plutôt que de promettre à ma fille la fortune de M. Teissier, vous auriez mieux fait de lui conserver celle de son père.

BOURDON.

Vous ne sortez pas de là, vous, madame. (Revenant à Marie.) Eh bien? mademoiselle, vous connaissez maintenant les avantages immenses qui vous seraient réservés dans un avenir très prochain; je cherche ce que vous pourriez opposer encore, je ne le trouve pas. Quelques objections de sentiment peut-être? Je parle, n'est-ce pas, à une jeune fille raisonnable, bien élevée, qui n'a pas de papillons dans la tête. Vous devez savoir que l'amour n'existe pas; je ne l'ai jamais rencontré pour ma part. Il n'y a que des affaires en ce monde ; le mariage en est une comme toutes les autres; celle qui se présente aujourd'hui pour vous, vous ne la retrouveriez pas une seconde fois.

MARIE.

M. Teissier, dans les conversations qu'il a eues avec vous, a-t-il parlé de ma famille?

BOURDON.

De votre famille? Non. (Bas.) Est-ce qu'elle exigerait quelque chose?

MARIE.

M. Teissier doit savoir que jamais je ne consentirais à me séparer d'elle.

BOURDON.

Pourquoi vous en séparerait-il? Vos sœurs sont charmantes, madame votre mère est une personne très agréable. Teissier a tout intérêt d'ailleurs à ne pas laisser sans entourage une jeune femme qui aura bien des moments inoccupés. Préparez-vous, mademoiselle, à ce qui me reste à vous dire. Teissier m'a accompagné jusqu'ici; il est en bas; il attend une réponse qui doit être cette fois définitive; vous risqueriez vous-même en la différant. C'est donc un oui ou un non que je vous demande.

MADAME VIGNERON.

En voilà assez, monsieur Bourdon. J'ai bien voulu que vous appreniez à ma fille les propositions qui lui étaient faites; mais, si elle doit les accepter, ça la regarde, je n'entends pas que ce soit par surprise, dans un moment de faiblesse ou d'émotion. Au surplus, je me réserve, vous devez bien le penser, d'avoir un entretien avec elle où je lui dirai de ces choses qui seraient déplacées en votre présence, mais qu'une mère, seule avec son enfant, peut et doit lui apprendre dans certains cas. Je n'ai pas, je vous l'avoue, une fille de vingt ans, pleine de cœur et pleine de santé, pour la donner à un vieillard.

BOURDON.

A qui la donnerez-vous? On dirait, madame, à vous entendre, que vous avez des gendres plein vos poches et que vos filles n'auront que l'embarras du choix. Pourquoi le mariage de l'une d'elles, mariage qui paraissait bien conclu, celui-là, a-t-il manqué? Faute d'argent. C'est qu'en effet, madame, faute d'argent, les jeunes filles restent jeunes filles.

MADAME VIGNERON.

Vous vous trompez. Je n'avais rien et mon mari non plus. Il m'a épousée cependant et nous avons été très heureux.

BOURDON.

Vous avez eu quatre enfants, c'est vrai. Si votre mari, madame, était encore de ce monde, il serait, pour la première fois peut-être, en désaccord avec vous. C'est avec effroi qu'il envisagerait la situation de ses filles, situation, quoi que vous en pensiez, difficile et périlleuse. Il estimerait à son prix la proposition de M. Teissier, imparfaite sans doute, mais plus qu'acceptable, rassurante pour le présent, (regardant Marie), éblouissante pour l'avenir. On ne risque rien, je le sais, en faisant parler les morts, mais le père de mademoiselle, avec un cœur excellent comme le vôtre, avait de plus l'expérience qui vous fait défaut. Il connaissait la vie; il savait que tout se paye en ce monde, et, en fin de compte, sa pensée aujourd'hui serait celle-ci : j'ai vécu pour

ma famille, je suis mort pour elle, ma fille peut bien lui sacrifier quelques années.

MARIE, les larmes aux yeux.

Dites à M. Teissier que j'accepte.

BOURDON.

Allons donc, mademoiselle, il faut se donner bien du mal pour faire votre fortune. Voici votre contrat. Je l'avais préparé à l'avance sans savoir si je serais remboursé de mes peines. Vous le lirez à tête reposée. Il ne reste plus qu'à le faire signer par Teissier, je m'en charge. J'étais le notaire de votre père, je compte bien devenir le vôtre. Je vais chercher Teissier et je vous l'amène.

SCENE VII

LES MÊMES, moins BOURDON.

MARIE.

Embrasse-moi et ne me dis rien. Ne m'ôte pas mon courage, je n'en ai pas plus qu'il ne m'en faut. M. Bourdon a raison, vois-tu, ce mariage, c'est le salut. Je suis honteuse, honteuse de le faire, et je serais coupable en ne le faisant pas. Est-ce possible que toi, ma bonne mère, à ton âge, tu recommences une vie de misère et de privations? Oui, je le sais, tu es bien courageuse, mais Blanche, Blanche, la pauvre enfant, on ne peut plus lui

demander du courage, à elle. Quels remords aurais-je plus tard, si sa santé réclamait des soins que nous ne pourrions pas lui donner! Et Judith? Ah! Judith, je pense bien à elle aussi. Qui sait ce que peut devenir une jeune fille, la meilleure, la plus honnête, quand sa tête travaille et que le hasard ne lui fait pas peur! Tiens, je suis soulagée d'un poids depuis que ce mariage est décidé. Il sera ce qu'il voudra, blâmable, intéressé, bien douloureux aussi! mais je préfère encore un peu de honte et des chagrins que je connaîtrai à des inquiétudes de toutes sortes qui pourrraient se terminer par un malheur. Essuie tes yeux, qu'on ne voie pas que nous ayons pleuré.

Rentre Bourdon suivi de Teissier; Teissier se dirige en souriant vers Marie, Bourdon l'arrête et lui indique de saluer d'abord Mme Vigneron.

SCÈNE VIII

MADAME VIGNERON, MARIE, BOURDON, TEISSIER.

TEISSIER.

Je suis votre serviteur, madame. (Allant à Marie.) Est-ce bien vrai, mademoiselle, ce que vient de me dire Bourdon, vous consentez à devenir ma femme?

MARIE.

C'est vrai.

TEISSIER.

Votre résolution est bien prise, vous n'en changerez pas d'ici à demain? (Elle lui tend la main; il l'embrasse sur les deux joues.) Ne rougissez pas. C'est ainsi que les accords se font dans mon village. On embrasse sa fiancée sur la joue droite d'abord en disant : Voilà pour M. le maire; sur la joue gauche ensuite en disant : Voilà pour M. le curé. (Marie sourit, il va à Mme Vigneron.) Si vous le voulez bien, madame, nous commencerons la publication des bans dès demain. Bourdon nous préparera un bout de contrat, n'est-ce pas, Bourdon? (Bourdon répond par un geste significatif.) Et dans trois semaines votre seconde fille s'appellera Mme Teissier.

Pause.

SCÈNE IX

LES MÊMES, ROSALIE.

MADAME VIGNERON.

Qu'est-ce qu'il y a, Rosalie?

ROSALIE.

Voulez-vous recevoir M. Dupuis, madame?

MADAME VIGNERON.

M. Dupuis? Le tapissier de la place des Vosges?

ROSALIE.

Oui, madame.

MADAME VIGNERON.

A quel propos vient-il nous voir?

ROSALIE.

Vous lui devez de l'argent, madame, il le dit du moins. Encore un corbeau, bien sûr !

MADAME VIGNERON.

Nous ne devons rien, tu m'entends, rien, à M. Dupuis; dis-lui que je ne veux pas le recevoir.

TEISSIER.

Si, madame, si, il faut recevoir M. Dupuis. Ou bien, quoi que vous en pensiez, il lui est dû quelque chose, et alors le plus simple est de le payer; ou bien M. Dupuis se trompe et il n'y a pas d'inconvénient à lui montrer son erreur. Vous n'êtes plus seules; vous avez un homme avec vous maintenant. Faites entrer M. Dupuis. C'est Mlle Marie qui va le recevoir. Elle sera bientôt maîtresse de maison, je veux voir comment elle se comportera. Venez, Bourdon. Laissons votre fille avec M. Dupuis. (Mme Vigneron et Bourdon entrent à gauche; à Marie, avant de les suivre.) Je suis là, derrière la porte, je ne perds pas un mot.

SCÈNE X

MARIE, DUPUIS, puis TEISSIER.

DUPUIS.

Bonjour, ma chère demoiselle.

MARIE.

Je vous salue, monsieur Dupuis.

DUPUIS.

Votre maman se porte bien?

MARIE.

Assez bien, je vous remercie.

DUPUIS.

Vos sœurs sont en bonne santé?

MARIE.

En bonne santé.

DUPUIS.

Je ne vous demande pas de vos nouvelles; vous êtes fraîche et rose comme l'enfant qui vient de naître.

MARIE.

Ma mère, monsieur Dupuis, m'a chargée de vous recevoir à sa place; dites-moi tout de suite ce qui vous amène.

DUPUIS.

Vous vous en doutez bien un peu de ce qui m'amène.

MARIE.

Non, je vous assure.

DUPUIS.

Vrai? Vous ne vous dites pas : si M. Dupuis vient nous voir, au bout de tant de temps, c'est qu'il a bien besoin de son argent?

MARIE.

Expliquez-vous mieux.

DUPUIS.

J'aurais donné beaucoup, mademoiselle, beaucoup, pour ne pas vous faire cette visite. Quand j'ai appris la mort de votre père, j'ai dit à ma femme : je crois bien que M. Vigneron nous devait encore quelque chose, mais baste, la somme n'est pas bien grosse, nous n'en mourrons pas de la passer à profits et pertes. Je suis comme ça avec mes bons clients. M. Vigneron en était un; jamais de difficultés avec lui; entre honnêtes gens, ça devrait toujours se passer ainsi. Malheureuesment, vous savez ce que sont les affaires, bonnes un jour, mauvaises le lendemain; ça ne va pas fort en ce moment. Vous comprenez.

MARIE.

Il me semblait bien, monsieur Dupuis, que mon père s'était acquitté avec vous.

DUPUIS.

Ne me dites pas cela, vous me feriez de la peine.

MARIE.

Je suis certaine cependant, autant qu'on peut l'être, que mon père avait réglé son compte dans votre maison.

DUPUIS.

Prenez garde. Vous allez me fâcher. Il s'agit de deux mille francs, la somme n'en vaut pas la peine. Vous êtes peut-être gênées en ce moment, dites-le-moi, je ne viens pas vous mettre le couteau sur la gorge. Que Mme Vigneron me fasse un effet de deux mille francs, à trois mois; sa signature, pour moi, c'est de l'argent comptant.

MARIE.

Je dirai à ma mère que vous êtes venu lui réclamer deux mille francs, mais, je vous le répète, il y a erreur de votre part, je suis bien sûre que nous ne vous les devons pas.

DUPUIS.

Eh bien, mademoiselle, je ne sortirai pas d'ici avant de les avoir reçus. Je me suis présenté poliment, mon chapeau à la main (il se couvre), vous avez l'air de me traiter comme un voleur, ces manières-là ne réussissent jamais avec moi. Allez chercher votre mère, qu'elle me donne mes deux mille francs... ou un billet..., je veux bien encore

recevoir un billet..., sinon, M. Dupuis va se fiche en colère et il fera trembler toute la maison.

Teissier rentre. — Dupuis, surpris et déjà intimidé par son arrivée, se découvre.

TEISSIER.

Gardez votre chapeau. On ne fait pas de cérémonies dans les affaires. Vous avez votre facture sur vous?

DUPUIS.

Certainement, monsieur, j'ai ma facture.

TEISSIER.

Donnez-la-moi.

DUPUIS.

Est-ce qu'il faut, mademoiselle, que je remette mon compte à ce monsieur?

MARIE.

Faites ce que monsieur vous dit.

TEISSIER, lisant la facture.

« Reçu de Mme veuve Vigneron deux mille francs pour solde de son compte arrêté de commun accord entre elle et moi. » Qu'est-ce que c'est qu'une note de ce genre-là? Vous ne donnez pas ordinairement le détail de vos livraisons?

DUPUIS.

Nous ne pouvons pas, monsieur, recommencer

cinq et six fois la même facture. La première que j'ai remise à M. Vigneron contenait toutes les indications nécessaires.

TEISSIER.

C'est bien. Je vais vous payer. Je vérifierai en rentrant chez moi.

DUPUIS.

Vérifiez, monsieur, vérifiez. M. Vigneron a dû laisser ses papiers en règle.

TEISSIER.

Oui, très en règle. (Portant la facture à ses yeux.) Dupuis, n'est-ce pas? Cette signature est bien la vôtre? Vous êtes M. Dupuis en personne?

DUPUIS.

Oui, monsieur.

TEISSIER.

Je vais vous donner vos deux mille francs.

DUPUIS.

Vérifiez, monsieur, puisque vous le pouvez. J'attendrai jusque-là.

TEISSIER.

Vous êtes bien sûr que M. Vigneron au moment de son décès vous devait encore deux mille francs?

DUPUIS.

Oui, monsieur..., oui, monsieur. Il faudrait que

ma femme eût fait une erreur dans ses calculs, mais je ne le pense pas.

TEISSIER.

Votre femme n'a rien à voir là dedans. C'est vous qui vous exposeriez en recevant deux fois la même somme.

DUPUIS.

Je ne la réclamerais pas, monsieur, si elle ne m'était pas due. Je suis un honnête homme.

TEISSIER, lui tendant l'argent.

Voici vos deux mille francs.

DUPUIS.

Non. Vérifiez d'abord. J'aime mieux ça.

TEISSIER.

Rentrez chez vous, mon garçon, et que je ne vous voie pas remettre les pieds ici, vous m'entendez ?

DUPUIS.

Qu'est-ce que vous dites, monsieur ?

TEISSIER.

Je vous dis de rentrer chez vous. Ne faites pas l'insolent, vous le regretteriez.

DUPUIS.

Rendez-moi ma facture au moins.

TEISSIER.

Prenez garde de la retrouver chez le juge d'instruction.

DUPUIS.

Ah! C'est trop fort! Un monsieur que je ne connais pas, qui ose me parler ainsi, en pleine figure. Je m'en vais, mademoiselle, mais on aura bientôt de mes nouvelles.

Il sort en se couvrant.

TEISSIER.

Vous êtes entourées de fripons, mon enfant, depuis la mort de votre père. Allons retrouver votre famille.

FIN

LA PARISIENNE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le THÉATRE DE LA RENAISSANCE, le 7 février 1885.

PERSONNAGES

CLOTILDE	Mlles	ANTONINE.
ADÈLE		GORIUS.
DU MESNIL	MM.	BARTEL.
LAFONT		VOIS.
SIMPSON		GALIPAUX.

La scène se passe à Paris, de nos jours.

LA PARISIENNE

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un salon élégant. Au fond, porte à deux battants; au fond également, à gauche, une deuxième porte à deux battants; à droite, une fenêtre. Portes latérales, celle de droite, dans le milieu, à deux battants; celle de gauche, simple et au premier plan. A droite, contre le mur, un meuble secrétaire. En scène, à gauche, une table-guéridon et sur la table un buvard. Meubles divers, glaces, fleurs, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

CLOTILDE, LAFONT.

Au lever du rideau, la scène est vide. Clotilde, habillée, gantée, son chapeau sur la tête, entre par le fond, précipitamment. Elle tient une lettre fermée à la main. Elle va à la table, lève le buvard et cache la lettre dessous. Elle gagne le meuble secrétaire, tout en tirant un trousseau de clefs de sa poche. Lafont paraît à ce moment. Il la voit là. Elle fait mine de fermer le secrétaire à triple tour. Lafont dépose son chapeau et s'avance sur Clotilde, très ému, en se dominant avec peine.

LAFONT.

Ouvrez ce secrétaire et donnez-moi cette lettre.

CLOTILDE.

Non.

Un temps.

LAFONT.

Ouvrez ce secrétaire et donnez-moi cette lettre.

CLOTILDE.

Je ne le veux pas.

Un autre temps plus long que le premier.

LAFONT.

D'où venez-vous ?

CLOTILDE.

Ah ! C'est autre chose maintenant.

LAFONT.

Oui, c'est autre chose. Je vous demande d'où vous venez.

CLOTILDE.

Je vais vous le dire. Je voudrais que vous vous regardiez en ce moment pour voir la figure que vous me faites. Vous n'êtes pas beau, mon ami. Vous me plaisez mieux dans votre état ordinaire. Où irons-nous, mon Dieu, si vous perdez toute mesure pour un méchant billet que le premier venu peut-être m'a adressé ?

LAFONT.

Ouvrez ce secrétaire et donnez-moi cette lettre.

CLOTILDE.

Vous allez l'avoir... Vous devez penser que des scènes comme celle-ci, si elles se renouvelaient fréquemment, me détacheraient bien vite de vous. Je ne pourrais pas, je vous en préviens, subir un interrogatoire, chaque fois que j'aurais mis le pied dehors.

LAFONT.

D'où venez-vous ?

CLOTILDE.

Tâchez donc d'être logique au moins, je vous le conseille. Il n'est pas probable que je quitte quelqu'un et qu'en rentrant chez moi je trouve un mot de lui.

LAFONT.

Ouvrez ce secrétaire et donnez-moi cette lettre.

CLOTILDE.

Vous plaisantez, n'est-ce pas ?

LAFONT.

Je n'en ai pas l'air.

CLOTILDE.

Vous me soupçonnez alors ?

LAFONT.

C'est plus probable.

Il lui montre le secrétaire de la main.

CLOTILDE.

Vous le voulez? Vous l'exigez? Vous me le commandez? C'est bien. (Elle cherche lentement, avec affectation, la poche de sa robe; elle en retire un mouchoir d'abord, un carnet et les clefs; elle remet le carnet et le mouchoir; jetant les clefs à la volée.) Ouvrez vous-même. (Elle le quitte; il reste immobile, indécis, en rongeant son frein.) Allons, ramassez donc et allez ouvrir. Quand on a commencé, on va jusqu'au bout. On montre qu'on est un homme. (Il se décide, se dirige vers les clefs et se baisse; le rejoignant.) Prenez bien garde à ce que vous allez faire. Si vous touchez ces clefs du bout des doigts... du bout des doigts..., ce n'est pas moi qui le regretterai, ce sera vous.

LAFONT, il hésite, ramasse les clefs et les lui donne.

Reprenez vos clefs.

Pause pendant laquelle Clotilde ôte son chapeau et ses gants, se met chez elle.

CLOTILDE.

Ça augmente, vous savez.

LAFONT.

Qu'est-ce qui augmente?

CLOTILDE.

Le mal est en progrès, je vous en avertis.

LAFONT.

Quel mal?

CLOTILDE.

Je m'étais bien aperçue déjà que vous me surveilliez et je riais de la peine que vous vous donniez... si inutilement. Jusqu'ici cependant il n'y avait rien à dire. C'était de la jalousie, mais une jalousie aimable, qui flatte l'amour-propre d'une femme et dont elle s'amuse. Vous venez de passer à l'autre, la jalousie stupide, grossière, brutale, celle qui nous blesse profondément et que nous ne pardonnons jamais deux fois. Recommencerez-vous?

LAFONT.

Clotilde?

CLOTILDE.

Recommencerez-vous?

LAFONT.

Non.

CLOTILDE.

A la bonne heure.

LAFONT.

Clotilde?

CLOTILDE.

Quoi, mon ami?

LAFONT.

Vous m'aimez?

CLOTILDE.

Aujourd'hui moins qu'hier.

LAFONT.

Vous désirez me voir heureux?

CLOTILDE.

Je vous l'ai montré assez, je crois.

LAFONT.

J'ai peur de tous ces jeunes gens que vous rencontrez et qui tournent autour de vous.

CLOTILDE.

Vous avez bien tort. Je cause avec l'un et avec l'autre; le dos tourné, je ne sais plus seulement qui m'a parlé.

LAFONT.

Vous ne vous rappelez personne que vous auriez encouragé sans le vouloir et qui se serait cru autorisé à vous écrire?

CLOTILDE.

Personne.

LAFONT, piteusement.

Ouvrez ce secrétaire et donnez-moi cette lettre.

CLOTILDE.

Encore! Cette lettre est de mon amie, Mme Doyen-Beaulieu (mouvement de Lafont), la plus vertueuse des femmes... sous ses airs évaporés. Je sais ce que Pauline m'écrit, et je serai la première à vous le dire quand vous ne me le demanderez plus.

LAFONT.

Clotilde?

CLOTILDE.

Après?

LAFONT.

Vous êtes raisonnable?

CLOTILDE.

Plus que jamais.

LAFONT.

La tête est tranquille?

CLOTILDE.

La tête est tranquille et le cœur aussi.

LAFONT.

Pensez à moi, Clotilde, et pensez à vous. Dites-vous qu'une imprudence est bien vite commise et qu'elle ne se répare jamais. Ne vous laissez pas aller à ce goût des aventures, qui fait aujourd'hui tant de victimes. Résistez, Clotilde, résistez! En me restant fidèle, vous restez digne et honorable; le jour où vous me tromperiez...

Elle l'arrête, fait quelques pas vers la deuxième porte du fond et revient.

CLOTILDE.

Prenez garde, voilà mon mari.

SCÈNE II

LES MÊMES, DU MESNIL.

DU MESNIL.

Je savais bien que c'était Lafont que j'entendais! Allez-vous, parlez-vous, potinez-vous, quand vous êtes ensemble; le tonnerre ne vous arrêterait pas!

CLOTILDE, allant à lui, à mi-voix.

Tu étais donc rentré?

DU MESNIL.

Oui, j'étais rentré.

CLOTILDE.

Depuis longtemps?

DU MESNIL.

Depuis quelque temps.

CLOTILDE.

Il me semble, lorsqu'un de tes amis est là, que tu pourrais te montrer et le recevoir.

DU MESNIL.

Je terminais quelque chose.

CLOTILDE.

Qu'est-ce que t'a dit ton oncle?

DU MESNIL.

Je ne l'ai pas trouvé.

CLOTILDE.

On ne le rencontre pas aisément.

DU MESNIL.

Il m'a fait dire de revenir aujourd'hui.

CLOTILDE.

Veux-tu que je t'accompagne?

DU MESNIL.

Tu nous gênerais.

CLOTILDE.

Merci.

DU MESNIL, allant à Lafont et lui tendant la main.

Comment vas-tu?

LAFONT.

Pas mal. Et toi?

DU MESNIL.

Peuh! Je ne suis pas bien gaillard en ce moment.

LAFONT.

Qu'est-ce que tu as?

DU MESNIL.

Je travaille beaucoup et ma santé s'en ressent.

LAFONT.

On se repose alors.

DU MESNIL.

Il faut du temps et de l'argent pour se reposer.

LAFONT.

De l'argent, tu en gagnes.

DU MESNIL.

Je le reçois d'une main et je le donne de l'autre.

LAFONT.

C'est amusant, ça.

DU MESNIL.

C'est amusant... quand on est garçon.

CLOTILDE.

As-tu bientôt fini de te plaindre, hein? Crois-tu que tu intéresses M. Lafont et que tu me fasses plaisir? A quel propos toutes ces lamentations? Tu manges bien; tu dors bien; je ne connais pas de mari qu'on dorlote comme toi. Tu travailles! Sans doute, tu travailles! Tout le monde travaille! Si j'étais à ta place, je ferais quatre fois plus de besogne et j'en parlerais quarante fois moins.

DU MESNIL.

Elle est superbe, ma femme! On ne sait pas, mon

cher, ce que c'est qu'une maison comme la mienne, où les charges augmentent tous les ans et où les habitudes deviennent plus coûteuses tous les jours.

CLOTILDE.

Tu continues?

DU MESNIL.

Laisse-moi parler un peu. Je ne vous ai pas dérangés tout à l'heure. Assieds-toi et prends ton ouvrage, puisque tu es si laborieuse. Jette un coup d'œil sur les culottes de tes enfants, ça ne fera pas mal; ces pauvres petits ont toujours leur postérieur à l'air.

CLOTILDE.

Je les gâte trop.

DU MESNIL.

Mais tu ne les raccommodes pas assez.

CLOTILDE.

La femme de chambre est là pour ça.

DU MESNIL.

Nous sommes logés aussi modestement que possible, je paye très cher pour vivre dans une prison. Les domestiques aujourd'hui ne se contentent plus de gages, ce sont des appointements qu'il leur faut. Nous dînons en ville souvent, c'est vrai, presque tous les jours; mais ma femme, naturellement, veut être habillée comme toutes ces dames, et ce

qu'on économise d'un côté, on le dépense de l'autre. On dîne mieux, voilà l'avantage.

CLOTILDE.

Tu y es sensible.

DU MESNIL.

Je ne dis pas non. J'aime mieux faire un bon repas dehors qu'un mauvais chez moi.

CLOTILDE, allant sur lui.

Finis, je te prie, et parlons de choses plus agréables.

DU MESNIL.

Tu es célibataire, mon cher Lafont, eh bien, crois-moi, reste-le.

LAFONT.

Est-ce votre avis, madame?

CLOTILDE.

Mariez-vous ou ne vous mariez pas, ça ne regarde que vous.

Elle s'éloigne.

DU MESNIL.

Veux-tu être plus aimable que ma femme et écouter ce que je vais te dire ?

LAFONT.

Très volontiers.

DU MESNIL.

On fait de grandes démarches en ce moment pour moi, des démarches qui en valent la peine.

LAFONT.

Conte-moi ça.

DU MESNIL.

C'est mon oncle, mon oncle Jean-Baptiste, le membre de l'Institut, que ma situation ne satisfait pas depuis longtemps. Il veut que je rentre dans l'administration des Finances. Il a là des amis, la plupart me connaissent, ces messieurs se sont entendus pour me trouver une recette particulière.

LAFONT.

Voilà la position qui te conviendrait, que tu remplirais à ton aise et où tu n'aurais plus besoin de personne.

DU MESNIL.

Je ne marche pas mal en ce moment. Je suis très apprécié maintenant par mes Sociétés ; il ne s'y écrit pas un chiffre qui ne me passe sous les yeux. On recherche beaucoup ma collaboration au *Moniteur des Intérêts agronomiques*, où je lance un pétard de temps en temps, ça me fait connaître. J'accepte tout ce qui se présente. Mais mon oncle n'entend pas de cette oreille-là. Il trouve qu'à mon âge, avec une femme et des enfants, on doit s'être fait sa place quelque part.

LAFONT.

Il a raison.

DU MESNIL.

Il a peut-être raison. Je ne suis pas un mathématicien, je ne suis pas un économiste, je suis... autre chose. Je te dirai, entre nous, que mon petit ouvrage, mes *Considérations morales sur le budget* ont été très recherchées. Ces livres-là ne s'adressent qu'à un public de choix et ne s'enlèvent pas comme des romans. Cependant on a vendu, à l'heure qu'il est, de mes *Considérations*, cent dix-neuf exemplaires... ou cent dix-huit. Il y a un exemplaire qui ne se retrouve pas. On l'a peut-être volé. Je vois là toute une sphère nouvelle pour moi, un filon à exploiter.

LAFONT.

Occupe-toi de ta recette d'abord, c'est le plus sûr; tu feras après ce que tu voudras. Je vais chercher de mon côté à te donner un coup d'épaule.

DU MESNIL.

Garde-t'en bien. Mon oncle s'est avancé dans cette affaire et il veut être seul avec ses amis à la terminer. Il me semble, lorsqu'un membre de l'Académie des sciences morales et politiques consent à solliciter, lorsqu'il sollicite pour son neveu, lorsque ce neveu... est quelque chose, que le gouvernement n'a plus qu'à accorder. Est-ce ton avis?

LAFONT.

Les places ne sont pas toujours à sa disposition.

DU MESNIL.

Je sais qu'il le pourra prochainement.

LAFONT.

Dis-moi. Il est clair qu'on t'a promis une recette à Paris?

DU MESNIL.

A Paris, bien entendu. Ma femme ne pourrait pas vivre en province.

Clotilde, pendant cet aparté, est venue s'asseoir près de la table; elle a retiré la lettre de dessous le buvard et a profité de ce que son mari lui tournait le dos pour la montrer à Lafont, à plusieurs reprises, avec un geste qui signifie : xi, xi, la voilà. Ce jeu de scène doit être calculé de telle manière que les derniers mots de Du Mesnil : « Ma femme ne pourrait pas vivre en province », tombent dessus.

CLOTILDE, après s'être levée.

Adolphe, lis cette lettre.

DU MESNIL, se retournant.

Qu'est-ce qu'elle dit, cette lettre?

CLOTILDE.

Ouvre-la et tu le verras. (Lui donnant la lettre.) C'est Pauline qui m'écrit.

DU MESNIL, lisant.

« Ma chérie, tu vas recevoir, si ce n'est déjà fait, une invitation de Mme Simpson pour son grand bal du 25. Ton amour-propre était en bonnes mains et n'a pas eu à souffrir. J'ai prononcé ton nom, on

l'a saisi au vol, en me disant qu'on te connaissait bien, que tu étais une fort jolie personne et qu'on serait charmée de t'avoir à ses soirées. Te voilà de la maison. — Je suis bien sûre que mon amie te plaira et que vous vous entendrez très bien ensemble. Ah! dame! elle n'est plus de la première jeunesse. Tu me diras l'âge que tu lui donnes et je te dirai celui qu'elle a. Ça n'empêche pas qu'au bal, décolletée, avec tous ses diamants, l'ex-belle Mme Simpson ne fasse encore illusion. Des bras! Des yeux! Une façon de sourire que je n'ai vue qu'à elle! Et quelle indulgence! Elle ne se choque de rien; elle comprend toutes les faiblesses; il n'est pas de légèreté, si grande qu'elle soit, qui ne lui paraisse ou intéressante ou excusable; c'est une véritable grande dame. »

Du Mesnil, mécontent et choqué, tourne les yeux vers Lafont. Celui-ci, plus affecté encore, attendait ce regard; ils échangent leur fâcheuse impression en hochant plusieurs fois la tête.

DU MESNIL, revenant sur la lettre.

Et quelle indulgence! (Il regarde Lafont; même jeu de scène.) Elle ne se choque de rien! (Même jeu.) Elle comprend toutes les faiblesses! (Même jeu.) Il n'est pas de légèreté, si grande qu'elle soit... (Allant à Clotilde qui se trouve placée entre les deux hommes; à sa droite.) Je n'aime pas beaucoup la lettre de Pauline.

LAFONT, à sa gauche.

Votre amie, madame, est bien inconséquente.

DU MESNIL.

Tu vois, hein, tu vois. Je la connais, cette Mme Simpson, il court de drôles d'histoires sur son compte.

LAFONT.

Mme Simpson a une réputation déplorable.

DU MESNIL.

Tu entends, hein, tu entends. Je ne veux pas te mener dans une maison compromettante.

LAFONT.

Votre place n'est pas là, je vous assure, au milieu de femmes déconsidérées.

DU MESNIL.

Eh bien? Ça doit te frapper de voir que Lafont et moi nous pensons exactement de la même manière.

CLOTILDE.

C'est bien. Nous ferons ce que tu voudras. (Regardant Lafont.) Si nous n'allons pas chez Mme Simpson, nous irons ailleurs, voilà tout. Mais à l'avenir, tu attendras, pour parler de certaines choses, que nous soyons seuls. Je n'ai pas l'habitude de consulter des étrangers.

Elle les quitte brusquement.

DU MESNIL.

Qu'est-ce que tu dis? Lafont! Un étranger!

(A Lafont.) Il y a donc de la brouille avec Clotilde?

LAFONT.

C'est toi, depuis que tu es ici, qui l'irrites bien inutilement.

DU MESNIL, allant à Clotilde.

Je m'en vais.

CLOTILDE, sèchement.

Bon voyage !

DU MESNIL.

Qu'est-ce que tu fais aujourd'hui?

CLOTILDE.

Ce qui me plaira.

DU MESNIL.

Où dînons-nous ce soir?

CLOTILDE.

Je n'en sais rien.

DU MESNIL.

Comme tu me réponds!

CLOTILDE.

Je vais me gêner avec un homme querelleur et désobligeant.

DU MESNIL.

Tu tiens donc bien à aller à ce bal.

CLOTILDE.

Il ne s'agit pas de ce bal. Je l'avais déjà oublié. Je n'ai plus vingt ans, je crois, pour me préoccuper d'un bal de plus ou de moins. Tu te plains! Tu cries! Tu frappes sur ta femme sans le plus petit égard pour elle! Quelqu'un qui t'entendrait se ferait une bien triste idée et une bien fausse idée de notre intérieur.

DU MESNIL.

Je plaisante, bébête, ne te fâche donc pas. Tu en trouveras beaucoup de maris comme moi. Je grogne pendant trois secondes, et, quand tu as décidé quelque chose, il faut toujours y arriver. Qui est-ce qui est le maître ici? (Elle sourit.) Je pense beaucoup à cette recette, qui serait une grosse affaire pour nous et qui devrait te préoccuper davantage. Allons, Clotilde, bien raisonnablement, crois-tu que je réussisse?

le monde des affaires

CLOTILDE.

Nous verrons.

DU MESNIL.

J'ai des titres, n'est-ce pas?

CLOTILDE.

Les titres! Ça ne compte pas.

DU MESNIL.

Je suis appuyé par des hommes compétents.

CLOTILDE.

Ils n'ont pas d'influence.

DU MESNIL.

Et ce grand patronage de l'Institut ne te paraît pas décisif?

CLOTILDE.

Tu ne veux pas que je m'en mêle, tu as peut-être tort.

DU MESNIL.

Qu'est-ce que tu ferais?

CLOTILDE.

Mille choses, qui ne coûtent rien à une femme et dont elle s'occupe en se promenant. Je mettrais toutes mes amies en campagne, Pauline d'abord. Elle t'estime tant, Pauline! Elle voudrait bien que son mari te ressemblât! Pauline, qui est très liée avec Mme Simpson, l'aurait intéressée à notre ménage. Tu me fais rire quand tu ne veux pas aller chez Mme Simpson. Elle se moque bien de nous. Elle reçoit tout ce qu'il y a de mieux à Paris. Elle a tous les jours deux ou trois ministres à sa table. Elle t'aurait fait dîner avec eux. Tu leur aurais exposé ta situation, tranquillement, d'égal à égal, en fumant de gros cigares, comme tu les aimes, et le jour où tes hommes compétents seraient venus te dire : Nous sommes bien fâchés, la place était promise; tu leur aurais répondu : Je le sais bien,

j'ai ma nomination dans ma poche. Voilà comme je comprends les affaires!

DU MESNIL.

Tu as peut-être raison. Écoute. Ne précipitons rien. Si je vois à un moment que les choses tournent mal et que mes relations ne suffisent pas, nous essayerons alors d'utiliser les tiennes.

CLOTILDE.

Quand tu voudras... Tu sais que c'est ma devise avec toi.

Ils rient.

DU MESNIL.

Je vais voir mon oncle. Est-ce que j'emmène Lafont ou bien le gardes-tu?

CLOTILDE.

Je le garde. Il m'impatiente, mais il m'amuse. Son nez me fait toujours rire.

Ils rient.

DU MESNIL.

Tu le traites mal, ce pauvre Lafont, qui est aimable et obligeant.

CLOTILDE, à l'oreille de son mari.

Je ne voudrais pas qu'un homme m'embrassât avec un nez pareil.

Ils rient.

DUMESNIL, allant à Lafont.

Allons, au revoir. Ne m'accompagne pas, va, si

je suis aussi désagréable que le dit ma femme. Tu ne sais pas ce que c'est, toi, qu'une femme et des enfants. On les aime beaucoup, on ne pense qu'à eux, on se trouverait tout bête s'ils vous manquaient, et ça n'empêche pas par moments de les envoyer à tous les diables.

Il sort.

SCÈNE III

CLOTILDE, LAFONT.

CLOTILDE.

Voyez un peu que de prudence il faut avoir; mon mari serait entré une minute plus tôt, j'étais perdue.

Un temps.

LAFONT.

Vous vous êtes moquée de moi.

CLOTILDE.

Comment cela?

LAFONT.

Avec cette lettre! (Elle rit.) Il eût été si simple de me la montrer tout de suite.

CLOTILDE.

Je pensais qu'elle ne vous ferait pas plaisir, je ne me suis pas trompée. Et puis c'était un piège

que je vous tendais. Je voulais savoir si vous vous arrêteriez à temps.

LAFONT.

Pour une autre fois.

CLOTILDE.

Pour une autre fois précisément. Êtes-vous bête, mon ami, et malchanceux dans vos suppositions. Tenez, je veux bien faire quelque chose pour vous, quoique vous ne le méritiez guère. Mon mari ouvre toutes mes lettres, toutes, sans exception, je l'ai préféré ainsi, vous voilà tranquille de ce côté. Asseyez-vous et causons un peu, je vous en prie. Causons sans nous fâcher, n'est-ce pas? Mon mari d'une part, vous de l'autre, c'est peut-être beaucoup dans le même jour. Voulez-vous me dire quelle mouche vous pique et ce que signifie cette jalousie, qui pourrait devenir inquiétante? Ça vous a pris tout d'un coup, sans crier gare..., aux environs du 15 janvier. (Il la regarde, elle sourit.) J'ai une raison pour me rappeler cette date.

LAFONT.

Quelle raison?

CLOTILDE.

J'en ai une, ça suffit. Vous n'allez pas maintenant vous arrêter sur chaque mot. Allons, parlez un peu, je vous écoute.

LAFONT, après avoir hésité.

D'où venez-vous?

CLOTILDE, riant.

C'est vrai. Je vous demande pardon, mon ami. J'oubliais que vous m'aviez fait cette question plusieurs fois et que je n'y avais pas encore répondu. J'avais un rendez-vous, ne vous emportez pas, avec ma modiste, où l'on ne rencontre que fort peu de messieurs, je vous assure. Vous me permettez bien d'aller de temps en temps chez ma modiste. Maintenant faites ce que je désire et répondez-moi. Que je sache quels sont mes torts envers vous, j'aurai toujours bien de la peine à m'en trouver.

LAFONT.

Je ne vous vois plus.

CLOTILDE.

Bah! Et que faites-vous donc en ce moment? Est-ce que je ne suis pas là? Tant pis pour vous, si vous perdez en discussions et en querelles un temps que nous pourrions employer plus agréablement.

LAFONT.

Je vous ai attendue toute cette semaine..., la semaine dernière aussi..., la semaine précédente encore...

CLOTILDE.

Taratata. Pourquoi pas depuis un an? Et quand cela serait, quand je vous aurais manqué de parole, non pas une fois, mais cent fois, la belle raison pour supposer tout de suite des horreurs. Est-ce

que je dispose toujours de moi comme je le voudrais? Est-ce que je ne dépends pas de tout le monde ici? (Lui touchant le bras.) Je suis mariée, vous n'avez pas l'air de le savoir... Il y a autre chose. Je veux que vous me disiez ce qu'il y a.

LAFONT.

Il me semble que notre liaison ne vous intéresse plus..., que vous souhaitez du nouveau et que vous l'avez peut-être rencontré..., que nous sommes à ce moment inévitable où commencent les mensonges, les mauvais tours..., les petites infamies.

CLOTILDE.

Je ne sais pas bien, mon ami, à quel moment toutes ces belles choses commencent; vous êtes mieux renseigné que moi là-dessus. Je vous demande des faits, quelque chose de net, de précis et de positif, que je puisse anéantir d'un seul mot. Quant à ce qui se passe dans votre imagination, que voulez-vous que je vous réponde? Elle ne me paraît pas bien folichonne, votre imagination, ni remplie de souvenirs couleur de rose.

LAFONT.

Cette date... du 15 janvier... qui vous est restée si précise...

CLOTILDE, plus attentive.

Eh bien? Cette date?

LAFONT.

Elle m'a frappé aussi.

CLOTILDE.

Convenez que non, qu'elle ne vous a pas frappé du tout. Je m'en veux de vous avoir troublé avec cette date, qui signifie quelque chose pour moi et qui pour vous ne veut rien dire.

LAFONT.

J'ai fait bien des remarques depuis.

CLOTILDE.

Lesquelles?

LAFONT.

Bien des observations.

CLOTILDE.

Quelles observations ?

LAFONT.

Oh ! Ce n'est rien, ce sont des nuances. Mais les nuances ! Il ne faut pas jouer avec les nuances !

CLOTILDE.

Voyons-les un peu, ces nuances.

LAFONT.

Vous avez bien changé, ma chère Clotilde, sans vous en rendre compte. Vous me raillez d'abord,

c'est désobligeant. Je vous trouve distraite fort souvent et fort souvent aussi embarrassée. Je vois que vous me cachez ce que vous faites, je tremble alors de vous interroger. Il vous arrive quelquefois de vous contredire.

CLOTILDE.

Ça m'étonne.

LAFONT.

Vous me parlez de gens d'un tout autre monde que le vôtre et que vous savez par cœur du jour au lendemain ; comment ? C'est vous maintenant qui me racontez les scandales ; j'avais eu ce plaisir jusqu'ici de vous les apprendre. Vos opinions politiques ne sont plus les mêmes !

CLOTILDE.

Quel grand enfant vous êtes ! Et moi je suis là, qui vous écoute sérieusement. Mes opinions politiques ! Vous voulez dire que je suis réactionnaire ? Je n'ai pas varié. Oh ! pour ça, oui, vous avez raison, je suis une bonne réactionnaire. J'aime l'ordre, la tranquillité, les principes bien établis. Je veux que les églises soient ouvertes, s'il me prend l'envie d'y faire un tour. Je veux que les magasins aussi soient ouverts et pleins de jolies choses, que j'aie le plaisir de voir si je n'ai pas celui de les acheter. Mais en admettant que mes opinions politiques se fussent modifiées, il me semble que vous auriez moins que personne à vous en plaindre. Vous ne faites pas fi du monde nouveau. Vous êtes démocrate, c'est une mode aujourd'hui qui n'en-

gage à rien, on l'est dans tous les partis. Vous êtes un libre penseur ! Je crois que vous vous entendriez très bien avec une maîtresse qui n'aurait pas de religion, quelle horreur !... Qu'est-ce que vient de vous dire mon mari, je vous prie ?

LAFONT.

Il m'a parlé d'une position qu'il désire obtenir et qu'on va peut-être lui donner.

CLOTILDE.

Ça ne vous a pas intéressé ?

LAFONT.

Beaucoup.

CLOTILDE.

Vous me dites beaucoup comme vous me diriez pas du tout. Comment le trouvez-vous, mon mari ?

LAFONT.

Bien.

CLOTILDE.

Il ne vous paraît pas soucieux et fatigué ?

LAFONT.

Non.

CLOTILDE.

Passons. Je ne sais pas pourquoi je vous parle d'Adolphe, pour l'affection que vous lui portez. Ça ne fait rien. Voilà où je voulais en venir. Ainsi, vous savez que mon mari attend une position ; il

l'attend du gouvernement, cela va sans dire. Quel que soit le gouvernement, lorsqu'on désire une position, c'est bien à lui qu'il faut s'adresser. Et vous croyez que j'irais critiquer le gouvernement au moment même où il s'occupe de nous ? Un homme ferait ça. C'est toujours si bavard, un homme, si maladroit et si ingrat! Les femmes, jamais!... Voulez-vous que je vous dise, mon ami ? Vous avez obéi à un fort vilain calcul. Vous avez cru peut-être qu'en allant de l'avant vous découvririez quelque chose, mais vous ne savez rien et vous ne saurez rien... parce qu'il n'y a rien à savoir. C'est une leçon qui ne sera pas perdue pour moi. En attendant, écoutez bien ceci : il faut que vous soyez sage, patient, confiant, que vous vous contentiez de ce qu'on vous donne, sans exiger l'impossible. Vous devez vous dire que je ne suis pas libre, que j'ai une maison à conduire et des relations à conserver ; la bagatelle ne vient qu'après. Songez aussi que la plus petite incartade de votre part peut me compromettre, et si mon mari apprenait quelque chose, me précipiter je ne sais où. Je ne veux pas, vous m'entendez bien, je ne veux pas vous retrouver une seconde fois comme aujourd'hui, planté devant ma porte, gesticulant et prêt à tout avaler, quand je reviens bien tranquillement de chez ma couturière. (Lafont, qui a écouté tout ce discours tête baissée, la relève tout d'un coup.) Eh bien ? Qu'est-ce qui vous prend maintenant ?

LAFONT.

D'où venez-vous ?

CLOTILDE.

Je viens de vous le dire.

LAFONT.

Est-ce chez votre modiste ou chez votre couturière que vous êtes allée ?

CLOTILDE.

Pourquoi ?

LAFONT.

Répondez. Est-ce chez votre modiste ou chez votre couturière que vous êtes allée ?

CLOTILDE.

J'ai été chez les deux, là, êtes-vous satisfait ?... Maintenant il faut vous lever et vous en aller.

LAFONT.

Non.

CLOTILDE.

Si.

LAFONT.

Plus tard.

CLOTILDE.

Tout de suite.

LAFONT.

Quelle affaire vous presse ?

CLOTILDE.

Aucune. Rien ne me presse.

LAFONT.

Gardez-moi alors.

CLOTILDE.

Ce n'est pas possible. Si mon mari revenait et qu'il vous trouvât encore ici, il pourrait se fâcher sérieusement. Allons, soyez raisonnable et dites-moi adieu. Vous parlerez moins une autre fois.

LAFONT.

Clotilde?

CLOTILDE.

Qu'est-ce qu'il y a encore?

LAFONT.

Je rentre chez moi.

CLOTILDE.

Rentrez chez vous, mon ami, je ne vous en empêche pas.

LAFONT.

Vous savez l'heure?

CLOTILDE.

A peu près.

LAFONT.

La journée n'est pas encore finie.

CLOTILDE.

Elle ne commence pas non plus.

LAFONT.

Vous n'avez que votre chapeau à mettre, ce n'est pas grand'chose.

CLOTILDE.

Je vous voyais venir. J'aurais été bien surprise si toutes vos histoires avaient fini autrement.

LAFONT.

Mettez votre chapeau, voulez-vous?

CLOTILDE.

Soit. C'est la seule bonne idée que vous ayez eue, il est bien juste que j'en profite. Allez-vous-en.

LAFONT.

Vous me suivez?

CLOTILDE.

Je vous suis.

LAFONT.

Dans un instant?

CLOTILDE.

Dans un instant. Mais partez donc.

LAFONT.

A tout à l'heure?

CLOTILDE.

A tout à l'heure.

Il sort. Clotilde va sonner.

ADÈLE, entrant.

Madame m'a sonnée ?

CLOTILDE.

Adèle, donnez-moi ma robe de chambre et mes pantoufles, je ne ressortirai pas.

ACTE DEUXIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

CLOTILDE, elle est habillée, prête à sortir, et jette un dernier coup d'œil sur sa toilette.

Je suis bien, Adèle?

ADÈLE.

Oui, madame.

CLOTILDE.

Très bien?

ADÈLE.

Très bien, madame.

CLOTILDE.

Dites-moi l'heure.

ADÈLE.

Trois heures bientôt, madame.

CLOTILDE.

J'ai tout ce qu'il me faut sur cette table?

ADÈLE.

Tout ce que madame prend d'habitude. Ses clefs, son carnet, sa boîte de poudre de riz.

CLOTILDE.

Donnez-les-moi.

ADÈLE, d'un air entendu.

Madame ne reviendra pas aujourd'hui.

CLOTILDE.

C'est possible.

ADÈLE, même ton.

C'est probable.

CLOTILDE.

Pourquoi ?

ADÈLE.

Je crois que monsieur a son dîner d'économistes; il ne le manquerait pas pour un empire.

CLOTILDE.

Eh bien?

ADÈLE.

J'ai remarqué que madame passait ce jour-là chez une amie de pension, que le mari de madame ne voit jamais.

CLOTILDE.

Vous écoutez donc ce que l'on dit?

ADÈLE.

Je n'écoute pas, non, madame, je saisis seulement quelques mots au passage... J'avais prévenu madame que mon frère...

CLOTILDE.

Je le connais, votre frère! Vous désirez sortir, c'est bien, sortez.

ADÈLE.

Merci, madame. (Clotilde se dirige vers la porte du fond.) Madame ne voit plus rien à me commander?

CLOTILDE.

Non. Que la cuisinière ne s'éloigne pas et que monsieur l'ait à sa disposition, quand il rentrera s'habiller.

ADÈLE.

Oui, madame. Madame ne veut pas que j'aille lui chercher une voiture?

CLOTILDE.

C'est inutile. J'en trouverai une sur mon chemin.

ADÈLE, suivant Clotilde.

A revoir, madame, bon plaisir.

Arrivées à la porte du fond, un coup de timbre les arrête brusquement; pause.

ADÈLE.

On a sonné, madame.

CLOTILDE.

J'ai bien entendu. (Revenant en scène.) Trois heures! Il ne m'a pas vue depuis fort longtemps! Il sait que c'est aujourd'hui le dîner des économistes! Je devais m'attendre à quelque bourrasque de sa part!

Un deuxième coup de timbre.

ADÈLE.

Qu'est-ce que madame décide?

CLOTILDE.

Allez ouvrir, Adèle, je n'y suis pour personne.

ADÈLE.

Si c'était M. Lafont, madame?

CLOTILDE.

Je vous ai dit pour personne. Je ne reçois pas M. Lafont plutôt qu'un autre.

ADÈLE.

Bien, madame.

CLOTILDE.

Laissez vos portes ouvertes que j'entende ce qu'on vous dira. S'il s'agissait d'une affaire pour mon mari, vous feriez asseoir et je viendrais.

ADÈLE.

C'est compris, madame. (Un troisième coup de timbre.) En voilà de l'impatience et bien inutile!

Elle sort.

SCÈNE II

CLOTILDE.

J'ai eu tort de ne pas me presser. Je serais partie à l'heure qu'il est et l'on ne m'aurait pas ennuyée. (Allant à la porte du fond, qu'elle tient entr'ouverte.) C'est bien lui. Il ne pouvait pas manquer une si bonne occasion... Parle, mon ami, parle... Questionne la domestique... Je crois qu'il demande à Adèle où je suis... Il insiste... Comment? Adèle le laisse entrer! (Revenant en scène, pas à pas.) Il vient, ma foi, il vient. Est-ce qu'il va se reposer ici? Ah! les hommes! Quand nous ne les aimons plus, voilà comme ils se conduisent avec nous!

Elle entre vivement à droite.

SCÈNE III

LAFONT, ADÈLE, CLOTILDE, derrière la porte.

LAFONT, entrant.

C'est bien, mademoiselle, c'est bien.

ADÈLE.

Pourquoi monsieur ne m'écoute-t-il pas? Monsieur voit bien qu'il n'y a personne.

LAFONT.

Je vais attendre.

ADÈLE.

Attendre quoi? Monsieur et madame viennent de sortir.

LAFONT, après avoir hésité.

Ensemble?

ADÈLE.

Non, monsieur, pas ensemble. Monsieur est parti de son côté et madame du sien.

LAFONT.

Monsieur a-t-il dit l'heure où il serait chez lui?

ADÈLE.

Je sais seulement que madame ne rentrera pas. Elle dîne en ville.

LAFONT, après avoir hesité.

Avec monsieur?

ADÈLE.

Sans monsieur. Monsieur dîne de son côté et madame du sien.

LAFONT.

Allez à vos affaires, mademoiselle. Je vois là de quoi écrire, je laisserai un petit mot.

ADÈLE.

Comme monsieur voudra. Ce n'est pas moi qui

commande ici, je ne peux pas mettre monsieur à la porte.

Elle sort.

SCÈNE IV

LAFONT, CLOTILDE, derrière la porte.

LAFONT.

Je suis entré, je ne sais pas pourquoi je suis entré, c'est encore une sottise que j'ai faite... Il faut me calmer et prendre mon parti d'une séparation nécessaire... On ne peut pas, à Paris, conserver une maîtresse un peu convenable, ce n'est pas possible. Plus elle est convenable, moins on la conserve... J'aurai une explication avec Clotilde, une explication sanglante! ce sera plus gentil de ma part, et je la quitterai définitivement. Je m'agite, je cours, je la cherche à droite pendant qu'elle s'échappe à gauche, à quoi bon? Qu'est-ce que j'apprendrais de plus?... Elle est la maîtresse de ce M. Mercier, c'est clair comme le jour. Depuis quand? Quel avantage aurais-je à le savoir? Pourquoi? Ah! Pourquoi? Je serais bien embarrassé de dire pourquoi. Elle ne l'aime peut-être pas, c'est une consolation... Qu'est-ce que je vais faire? Si Adolphe était là au moins, nous aurions fini la journée ensemble. C'est vrai. Quand le cœur me manque et que Clotilde m'a mis sens dessus dessous, c'est encore avec son mari que je me

trouve le mieux. Je me sens moins seul. La position d'Adolphe me console un peu de la mienne; elle est moins bonne; certainement elle est moins bonne. Si Clotilde ne me doit rien après tout, elle a de bien grands torts envers son mari... Je suis bien fort pour juger sévèrement sa conduite, quand je me mets à la place de son mari... Quelle désolation! Je me trouve tout d'un coup isolé, sans un lien, la mort dans l'âme, devant une situation des plus vulgaires et que je vais creuser indéfiniment! Allons, les hommes ne sont guère heureux; célibataire ou cocu, il y a bien peu de choix.

CLOTILDE.

Tant pis, je me montre. Je saurai toujours ce qu'il me veut.

SCÈNE V

LAFONT, CLOTILDE.

LAFONT.

Comment! Vous êtes chez vous?

CLOTILDE.

Eh bien! Qu'est-ce qu'il y a d'étrange à ce que je sois chez moi? L'étrange, c'est que vous vous y trouviez, vous, quand je condamne ma porte et qu'on vous le dit sur tous les tons. Voilà comme vous me remerciez de mon indulgence! Vous ne

savez plus qu'inventer pour me déplaire et je me laisse aller chaque fois à vous pardonner.

LAFONT.

C'est votre faute !

CLOTILDE.

Oh ! ne recommençons pas, je vous en prie. Pas de scènes aujourd'hui, pas de scènes ! Je ne m'y prêterais pas d'ailleurs. Aviez-vous une raison au moins, un prétexte, quelque découverte bien terrible et que vous ne pouviez pas garder plus longtemps.

LAFONT.

J'ai craint, je vous l'avoue, que vous ne fussiez souffrante.

CLOTILDE.

C'est très gracieux de votre part. Vous m'avez vue, vous êtes rassuré (elle lui montre la porte en imitant le vol d'un oiseau avec la main), envolez-vous.

Un temps.

LAFONT.

Vous sortez ?

CLOTILDE.

Il me semble que je sors. Je n'ai pas l'habitude de me promener avec un chapeau dans mon appartement.

LAFONT.

Vous êtes pressée ?

CLOTILDE.

Je suis en retard.

LAFONT.

Nous ne décidons rien.

CLOTILDE.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

LAFONT.

Je pensais que nous dînerions ensemble, si je suis toujours l'amie de pension.

CLOTILDE.

Il n'y a plus d'amie de pension, ni pour vous ni pour personne. J'ai réfléchi que ces escapades dans les restaurants avaient toutes sortes d'inconvénients. Elles m'entraînent dans des mensonges qui me révoltent et que je ne veux pas continuer.. Est-ce que je n'ai pas raison ?

LAFONT.

Ne me demandez pas ce que je pense.

CLOTILDE.

Vous m'en voulez ?

LAFONT.

Je m'attends à tout maintenant.

CLOTILDE.

C'est toujours le plus sage, on n'a pas de déceptions de cette manière.

Un temps.

LAFONT, allant à elle.

Asseyez-vous, de bonne grâce, et causons bien affectueusement.

CLOTILDE.

Je n'ai pas le temps... de causer. Un autre jour, demain, si vous voulez.

LAFONT.

Demain je vous attendrai et il y aura quelque chose encore, au dernier moment, qui vous empêchera de venir.

CLOTILDE.

Vous refusez demain?... A votre aise. Ça me convient parfaitement. Je ne suis jamais pressée de me trouver avec des gens mécontents et désagréables.

LAFONT.

C'est l'amour qui me rend ainsi.

CLOTILDE, du bout des lèvres.

Il est embêtant, l'amour !

LAFONT.

Plaignez-vous, je vous le conseille, plaignez-vous. On voit bien que vous n'êtes pas à ma place. Je me

désespère et je me morfonds de mon côté, pendant que vous galopez du vôtre.

CLOTILDE.

Je galope! Qu'est-ce que c'est que cette expression? Admettons, ce qui est possible, que je me sois un peu refroidie avec vous; croyez-vous qu'on ramène une femme en agissant comme vous le faites, en la harcelant perpétuellement. C'est tout le contraire qui arrive; on la fatigue, on l'impatiente, et on lui donne des idées dont elle était à mille lieues. (Se rapprochant de lui avec des apparences de tendresse qui le trompent.) Allez faire un petit voyage. (Mouvement de Lafont.) Oui, faites un petit voyage. Absentez-vous... six mois, ce n'est pas le diable. Une séparation en ce moment vous conviendrait fort bien, et vous n'en seriez que plus agréable à votre retour. Ne craignez rien de mon côté. Je ne suis pas une femme qui oublie facilement. Vous me retrouverez exactement la même. Voulez-vous? Non, vous ne voulez pas. Vous ne pourriez pas vous absenter six mois, lorsque votre maîtresse vous le demande et qu'elle verrait là, de votre part, une véritable marque d'attachement.

Un temps.

LAFONT.

Où allez-vous?

CLOTILDE.

C'est tout ce que vous trouvez à me répondre?

LAFONT.

Où allez-vous?

CLOTILDE.

J'étais si sûre que vous me feriez cette question, je l'attends depuis que vous êtes là.

LAFONT.

Elle vous gêne?

CLOTILDE.

Nullement. Vous serez bien avancé, n'est-ce pas, quand vous saurez où je vais? Et qu'est-ce qui m'empêcherait de vous dire : je vais là, et d'aller ailleurs.

LAFONT.

Je vous suivrai.

CLOTILDE.

Suivez-moi, je vous y engage; ça vous a si bien réussi jusqu'ici. Prenez garde. Je suis très faible pour vous, très faible. Je tiens compte de tout, de l'état où je vous vois et des moments que nous avons passés ensemble; mais ne vous croyez pas le droit d'en abuser. (En accentuant.) Je fais ce qui me plaît, et ça ne regarde personne que mon mari.

LAFONT.

Vous me trompez!

CLOTILDE.

Moi!... Avec qui?... Qui?... qui?... qui?... qui?... Apprenez que des soupçons ne suffisent pas, et que, pour accuser une femme, il faut avoir la preuve entre les mains. Quand cette preuve existe, quand

la femme est véritablement coupable, un galant homme sait ce qu'il lui reste à faire, il la quitte... ou il se tait.

LAFONT.

Clotilde !

CLOTILDE.

Qui ?... Dites donc un nom, si vous savez seulement lequel ! Je serais bien aise de le connaître, ce don Juan, que je fatigue peut-être de mes poursuites et qui ne se doute guère de son bonheur !... Vous me forcez à vous dire ce que j'aurais toujours voulu vous cacher. J'ai fait une grande faute ! J'avais un mari, des enfants, un intérieur adorable, j'ai voulu plus, j'ai voulu tout. J'ai rêvé comme toutes les femmes d'une existence unique, où mes devoirs seraient remplis sans que mon cœur fût sacrifié ; la terre et le ciel ! Vous vous êtes chargé de me démontrer l'impossible. Je ne sais pas ce qui se serait passé avec un autre, il ne pouvait rien m'arriver de pire. C'est fait, c'est fait, je ne vous en veux pas ; mais ç'a été la première et la dernière fois.

Elle tire son mouchoir et le porte à ses yeux avec une légère oppression.

LAFONT.

Vous souffrez ?

CLOTILDE, gagnant un siège.

Ce n'est rien, ça passe.

LAFONT.

J'ai eu tort.

CLOTILDE, profondément.

Très tort.

LAFONT.

Je pars.

CLOTILDE.

C'est ce que vous avez de mieux à faire.

Il s'éloigne et revient.

LAFONT.

Oubliez un mot de trop qui ne signifie rien. Je ne le crois pas, que vous me trompiez. Vous êtes trop bonne et trop sincère ; vous appréciez au fond la tendresse que j'ai pour vous. Je croyais que vous m'attendiez et que notre petite fête ordinaire tenait toujours ; la colère m'a pris quand vous m'avez dit que non. Où allez-vous ? Faire des visites, retrouver une de vos amies. Est-ce un bien grand plaisir, ou une nécessité absolue ? Dégagez-vous, s'il le faut. Écrivez que votre mari est malade et que vous restez près de lui, c'est bien simple. Faites ce que je vous demande. Rendez-moi cette journée qui m'appartient depuis bien longtemps et que vous m'aviez réservée jusqu'ici.

CLOTILDE.

Je le voudrais que je ne le pourrais pas.

LAFONT.

Pourquoi ?

CLOTILDE.

On vient me chercher en voiture et l'on me mène au Bois.

LAFONT.

Vous alliez sortir.

CLOTILDE.

C'est une erreur. J'attendais.

LAFONT.

Mme Simpson?

CLOTILDE.

Mme Simpson justement... Je dîne chez elle. (Se relevant.) Quel drôle d'homme vous êtes! Vous prenez tout de travers, même ce qui devrait vous rassurer.

LAFONT.

Mme Simpson!

CLOTILDE.

C'est vrai. J'oubliais que Mme Simpson n'est pas de vos amies et que vous avez voulu m'interdire sa maison. Une maison charmante, montée supérieurement et irréprochable! Il y a peut-être des amourettes, je ne dis pas, c'est comme partout.

LAFONT.

Mme Simpson, vous le savez bien, a la plus mauvaise réputation.

CLOTILDE.

Tant pis pour ceux qui la lui ont faite! Quand un homme a vu à une femme un bout de sa chemise, cette femme est sacrée pour lui, sacrée! retenez ce principe et qu'il vous serve à l'occasion... Je suis épouvantée, je vous l'avoue. Je me demande où nous allons et ce que vous me préparez encore. L'offense la plus grave que puisse entendre une femme, vous venez de me la faire aujourd'hui. Après? Qu'est-ce qui vous reste maintenant? Je ne vois plus que les violences! J'espère que vous serez maître de vous et que vous vous arrêterez aux violences! Réfléchissez, mon ami; il vaudrait mieux nous séparer tout de suite, si vous deviez en venir aux violences! Allons, je vous renvoie cette fois très sérieusement. Vous voilà tranquille, n'est-ce pas? Quelque horreur que vous ayez pour Mme Simpson, vous préférez encore me savoir avec elle. Nous reprendrons cette idée de voyage et je vous y amènerai, je l'espère, la première fois que je vous verrai.

LAFONT, piteusement.

Demain?

CLOTILDE.

Ah! demain. C'est donc changé maintenant? Vous voulez bien m'attendre demain? Soit! Je n'ai qu'une parole. Mais veillez bien sur vous. Vous êtes assez calme en ce moment et bien convaincu, n'allez pas changer de l'autre côté de la porte. Vous avez l'escalier malheureux, je vous en avertis.

Si d'ici à demain vous me faites un tour, si je vous rencontre... au Bois ou ailleurs, si j'aperçois le bout de votre joli nez quelque part, vous ne me revoyez de votre vie.

LAFONT.

A demain?

CLOTILDE.

A demain.

Il sort vivement.

SCÈNE VI

CLOTILDE.

Allons, il n'y a rien à dire. Il a été raisonnable. Quand il se fâche, c'est plaisant, mais j'ai toujours peur de le voir pleurer. (Allant à la fenêtre.) Assurons-nous, avant de descendre, que je ne l'aurai pas derrière moi. Il s'en va, tristement, la tête basse. Pauvre garçon ! Oh, certainement, je lui ferai une petite visite demain. Qu'est-ce qui lui prend? Il s'arrête. Il revient sur ses pas. Il entre dans la maison en face. Ah ! le monstre ! Il va me guetter et me tenir là jusqu'à ce qu'il tombe de fatigue. Je vais lui montrer que je l'ai vu, c'est le seul moyen de le faire partir.

Du Mesnil entre par le fond ; son attitude est celle d'un homme mécontent et découragé ; il jette son chapeau sur un meuble et vient s'asseoir près de la table qu'il remue avec colère.

SCÈNE VII

CLOTILDE, DU MESNIL.

CLOTILDE, se retournant et apercevant son mari.

A l'autre maintenant ! (Le regardant mieux.) Adolphe? Adolphe? Qu'est-ce que tu fais là? (Allant à lui.) Adolphe? Réponds-moi donc !

DU MESNIL, durement.

Laisse-moi un peu, je te prie.

CLOTILDE.

Qu'est-ce qui t'arrive? En voilà une mine pour rentrer chez soi ! Je ne te connaissais pas encore la pareille !

DU MESNIL.

Ne m'irrite pas davantage. Je ne suis pas en train de rire et d'écouter tes gamineries.

Un temps.

CLOTILDE, inquiète, changeant de ton.

Qu'est-ce qu'il y a?

DU MESNIL.

Tu le sauras, ce qu'il y a, tu le sauras toujours trop tôt.

CLOTILDE.

C'est donc sérieux ?

DU MESNIL.

Très sérieux.

CLOTILDE.

Tu es fâché?

DU MESNIL.

On le serait à moins.

CLOTILDE.

Tu es fâché... contre moi.

DU MESNIL.

Il ne s'agit pas de toi. Tu allais sortir, sors. Sors! (Elle fait un pas vers la porte.) Où vas-tu d'abord?

CLOTILDE, revenant.

Au Louvre.

DU MESNIL.

Va au Louvre, va. Achète des chiffons, le moment est bien choisi.

CLOTILDE.

Tu m'ennuies à la fin. Je ne bougerai pas avant que tu aies parlé. (Elle enlève son chapeau brusquement.) Je ne sors pas quand mon mari a de la peine et que je ne sais pas ce que c'est que cette peine. (S'asseyant.) S'il attend pour me la dire, c'est bien, j'attendrai aussi pour la connaître.

DU MESNIL, se levant et allant à elle.

Tu es bien gentille.

CLOTILDE.

Parle donc, bêta.

DU MESNIL.

Nous sommes flambés !

CLOTILDE.

A quel propos ?

DU MESNIL.

A quel propos ? Pour la recette.

CLOTILDE, se relevant.

C'est ça ! Comment, toi, un homme, tu te mets dans un état pareil et tu me révolutionnes par contre-coup pour une affaire qui n'a pas marché ! Elle n'a pas marché, voilà tout. C'est toujours ainsi les affaires. L'une manque, l'autre réussit, on profite de la bonne et l'on oublie la mauvaise. Tu croyais peut-être que j'allais me plaindre et te faire des reproches, jamais, mon cher ami, jamais. Allons, remets-toi, et ne garde pas cette figure désolée. Qu'est-ce que tu deviendrais donc pour un malheur véritable ? Si tu me perdais, par exemple !... Qui est-ce qui avait raison de nous deux ? Hein, ton oncle, le joli protecteur que nous avons là ! Il ne trouve rien de bien, ni ta situation, ni tes écrits, ni ta femme, et finalement, quand il s'occupe de quelque chose, on peut être certain que ce sera un four. Je me demande comment il a pu entrer à l'Institut ? S'il n'était pas garçon, ça me ferait bien rire...

Explique-moi un peu ce qui s'est passé. Tu m'as tout dit et je ne sais rien.

DU MESNIL.

Je ne sais rien non plus.

CLOTILDE.

C'est fini, n'est-ce pas, tout à fait fini?

DU MESNIL.

A peu près.

CLOTILDE.

A peu près seulement? Qu'est-ce que ça signifie : à peu près? La recette est-elle donnée, oui ou non?

DU MESNIL.

Elle n'est pas encore donnée.

CLOTILDE.

Il n'y a rien de fait alors?

DU MESNIL.

La recette va être donnée et l'on m'a fait comprendre qu'elle ne serait pas pour moi.

CLOTILDE.

C'est bien. Voilà un renseignement. Et qui choisit-on à ta place?

DU MESNIL, après avoir levé les bras en l'air.

Un homme... très ordinaire!

CLOTILDE.

Je m'en doute bien. Marié ?

DU MESNIL.

Quel intérêt ça a-t-il ?

CLOTILDE.

Réponds toujours.

DU MESNIL.

Marié, oui.

CLOTILDE.

Sa femme est jeune?

DU MESNIL.

De ton âge

CLOTILDE.

Jolie?

DU MESNIL.

Agréable.

CLOTILDE, plus bas.

Légère?

DU MESNIL.

On le dit.

CLOTILDE.

Ah ! la mâtine !

DU MESNIL.

Je te comprends.

CLOTILDE.

Il est temps.

DU MESNIL.

Tu te trompes. Ces choses-là ne se font jamais aux Finances.

CLOTILDE.

En somme, personne n'est encore nommé, ni toi ni un autre, et tu t'es désespéré trop tôt, ce qui est ton habitude.

DU MESNIL.

Soit ! Je le veux bien ! Que faire ?

CLOTILDE, après avoir réfléchi.

Ote-toi de là.

Elle passe brusquement devant lui, s'assied à la table et se met à écrire.

DU MESNIL.

Dis-moi un peu...

CLOTILDE.

Ne me trouble pas.

DU MESNIL.

Entendons-nous d'abord.

CLOTILDE.

C'est inutile... J'écris à Lolotte et je lui demande un rendez-vous; elle comprendra qu'il s'agit d'affaires sérieuses.

DU MESNIL.

Lolotte! Qu'est-ce que c'est que ça, Lolotte?

CLOTILDE.

Lolotte, c'est Mme Simpson. Nous l'appelons Lolotte dans l'intimité, depuis qu'elle a joué le rôle de Chaumont, ça lui fait plaisir.

DU MESNIL.

C'est bien. Écris à Lolotte. Tu diras ce que tu voudras. Si Lolotte réussit là où un membre de l'Institut a échoué, j'en serai charmé pour ma part, mais je plaindrai la France.

CLOTILDE.

Laisse donc la France tranquille. Elle ne s'occupe pas de toi, ne t'occupe pas d'elle. (Se relevant.) As-tu quelque chose à faire en ce moment?

DU MESNIL.

Mon intention est de rester chez moi et de m'y enfermer pendant huit jours.

CLOTILDE.

Je ne le veux pas. Je n'ai pas envie que tu te rendes malade pour une affaire qui peut encore très bien tourner. Tu vas prendre cette lettre et la porter chez Mme Simpson, ça te promènera. De là, tu iras voir ton oncle.

DU MESNIL.

Pourquoi? Un homme qui n'est bon à rien, tu le

dis toi-même. Je vais lui écrire, à mon oncle, que j'ai assez de ses conseils et qu'il dispose de son influence.

CLOTILDE.

Je ne le veux pas. On sait que ton oncle s'est occupé d'une position pour nous, qui que ce soit qui nous l'obtienne, ce sera toujours à lui que nous la devrons, tu me comprends. Tu ne tiens pas à ce qu'on dise que Mme Simpson te protège et que nous enlevons des faveurs grâce à elle ou à son entourage.

DU MESNIL.

C'est très juste. Je vais porter ta lettre et j'irai voir mon oncle. Mais les économistes se passeront de moi cette fois.

CLOTILDE.

Je ne le veux pas. Pourquoi changer quelque chose à nos habitudes? Ce n'est pas une corvée pour toi, ce dîner. Tu en reviens généralement fort tard, la tête assez en l'air, et avec des histoires qui me donnent un aperçu de votre conversation. Vous êtes entre hommes, vous dites des bêtises, vous avez raison. Ne te prive donc pas d'un plaisir, on n'en a pas tant en ce monde. Tu iras retrouver ces messieurs, dont le genre t'amuse, et moi ma petite amie qui serait désolée de ne pas me voir.

DU MESNIL.

C'est bien. Je n'insiste pas. Mais aujourd'hui où

je suis de très mauvaise humeur, j'aurais préféré rester avec toi.

CLOTILDE.

Je te remercie. Ne le regrette pas, va. Ça se retrouvera.

DU MESNIL.

Allons, au revoir, je vais porter ta lettre.

CLOTILDE.

C'est cela. (Il se dirige vers le fond piteusement.) Tenons-nous droit, n'est-ce pas, et un peu de gaïeté, si c'est possible. Ne mettons pas les autres dans la confidence de nos ennuis, ça ne sert à rien.

DU MESNIL, revenant.

Qu'est-ce que je dois dire à mon oncle?

CLOTILDE.

Ce que tu voudras.

DU MESNIL.

Alors, c'est bien convenu, tu m'envoies à ce dîner. Tu m'y envoies dans des dispositions atroces.

CLOTILDE.

Elles passeront... quand tu seras à table.

DU MESNIL.

Je vais m'en flanquer jusque-là.

Il sort.

SCÈNE VIII

CLOTILDE.

Bovary ! Parlez donc de sagesse et de retenue à une femme. Qu'elle reste dans sa maison et sa maison prospérera, je t'en moque. Qu'est-ce qu'il aurait fait, mon mari, s'il ne m'avait pas eue ? Sans compter que les honnêtes gens ont de la chance et que l'on est bien disposé pour eux ! Toujours, toujours, lorsqu'il y a quelque chose à donner, une place, une croix, une faveur, grande ou petite, et que deux candidats sont en présence, d'un côté, un brave homme, pas bien fort, mais modeste et méritant, et de l'autre, quelque farceur qui n'a pour lui que son savoir-faire ; toujours, c'est le farceur qui l'emporte et le bon monsieur qui est blackboulé. Je finirai peut-être par sortir aujourd'hui. J'espère que M. Lafont se sera fatigué de m'attendre. Il ne se plaindra pas cette fois si je le distance pendant quelque temps. Filons ! (Elle se dirige à grands pas vers le fond ; la porte s'ouvre lentement et timidement ; Lafont paraît avec hésitation.) Ah ! C'est trop fort !

Elle revient précipitamment en scène, furieuse, avec une colère concentrée et comme une femme résolue à ne pas desserrer les dents.

SCÈNE IX

CLOTILDE, LAFONT.

LAFONT.

Vous m'en voulez d'être revenu?... Voici ce qui s'est passé. Je m'en allais, je vous le jure. Je ne voulais plus penser à vous jusqu'à demain. J'aperçois votre mari qui rentrait, que devais-je faire?... J'aurais été très heureux de lui serrer la main, mais vous préfériez peut-être qu'il ignorât ma visite, il était plus prudent alors de ne pas me montrer... Vous me dites toujours que je ne tiens compte de rien, quand je passe ma vie avec Adolphe à sauver les difficultés... Je me suis retourné vivement pendant que votre mari ne me voyait pas et je suis entré sous une porte cochère pour le laisser passer. Il est bien rentré, n'est-ce pas? Vous avez dû le voir? Je n'invente rien?... Après, c'est vrai, j'ai été faible, il ne fallait pas rester là. Je me suis dit : Clotilde attend depuis longtemps Mme Simpson qui n'a pas l'air de venir beaucoup; si ses projets ne tenaient plus, elle serait peut-être bien aise de me retrouver. Vous ne pouvez pas me reprocher une pensée bien tendre et bien modeste?... Votre mari est ressorti, ça ne changeait pas les choses, il était en dehors de toutes les combinaisons... J'ai regardé encore une fois si la voiture de Mme Simpson arrivait, je n'ai

rien vu venir, je suis remonté. Oh! je suis remonté en tremblant, je vous assure, et je serais peut-être redescendu (riant) sans un de ces petits hasards qui sont toujours drôles : votre mari avait laissé la porte ouverte. Voyons, Clotilde, tout cela est bien simple, bien naturel, on ne se fâche pas pour si peu de chose... Dites un mot. Vous ne voulez pas me répondre? Un mot? Un seul... (S'éloignant.) C'est bien. Je vous laisse. Vous préférez décidément avoir cette journée à vous. A demain. (Revenant.) A demain? (S'impatientant.) Dites un mot. Vous ne voulez pas me dire un mot? (S'éloignant.) Je suis tout à fait blessé, je vous le déclare. Vous me traitez depuis quelque temps trop légèrement et sans aucune considération pour le passé. (Revenant.) Vous êtes bien résolue à ne pas me répondre? (S'éloignant.) Eh bien, comme vous voudrez, finissons-en. Vous ne m'aimez plus, je vous embarrasse, je n'ai plus de bien grandes joies avec vous quand je pourrais être heureux ailleurs, séparons-nous. (Revenant à elle et lui tendant la main.) Séparons-nous en gens d'esprit!... Voulez-vous que je vous dise? Vous n'attendez personne. Vous allez retrouver votre amant et c'est avec lui que vous dînez; soutenez donc le contraire?... Je le connais. Je n'ai pas voulu vous le nommer tout à l'heure. C'est... monsieur... Ernest Mercier.

CLOTILDE.

Alfred Mercier.

LAFONT.

Alfred?

CLOTILDE.

Alfred Mercier.

LAFONT.

Rue de la Madeleine, 28.

CLOTILDE.

Boulevard de la Madeleine, 28.

LAFONT, troublé.

Clotilde? Est-ce une moquerie de votre part, ou bien la vérité que vous m'avouez?... C'est bien la vérité, n'est-ce pas?... (Pleurant.) Ah! Clotilde! Clotilde! Qu'est-ce que vous venez de faire? Il fallait me tromper délicatement, sans que je le voie et sans me le dire. C'est bien la fin, cette fois, c'est bien la fin! Adieu... (S'arrêtant.) Adieu?... Adieu!

Il sort.

SCÈNE X

CLOTILDE.

En voilà assez. J'ai bien voulu être complaisante et me prêter à une explication par hasard; mais tous les jours, deux fois par jour, non. Ah! bien, on en aurait de l'agrément avec des passions pareilles qui ne vous laissent pas le temps de respirer. Sans compter qu'on est toujours à deux doigts d'une catastrophe. C'est vrai. Je ne suis plus tranquille que quand mon mari est là.

ACTE TROISIÈME

Même décor. La porte de droite est ouverte à deux battants; on a placé la table au milieu du salon pour y servir le café.

SCÈNE PREMIÈRE

CLOTILDE, SIMPSON, ADÈLE.

CLOTILDE, elle est près de la table.

Monsieur Simpson?

SIMPSON, il est assis et achève une tasse de café.

Madame?

CLOTILDE.

Vous faites ici comme chez votre mère, n'est-ce pas? vous vous servirez.

SIMPSON.

Oui, madame.

CLOTILDE, en donnant une tasse à Adèle.

Portez cette tasse à monsieur et laissez-nous.

ADÈLE.

Madame n'aura plus besoin de moi?

CLOTILDE.

Non.

ADÈLE.

J'avais prévenu madame que mon frère...

CLOTILDE.

Allez, vous me parlerez de cela plus tard.

ADÈLE, aigrement.

Bien, madame.

Elle sort, en emportant la tasse, par la porte de droite.

SCÈNE II

CLOTILDE, SIMPSON.

CLOTILDE, s'approchant lentement de Simpson, à mi-voix.

C'est donc bien vrai, vous quittez Paris décidément?

SIMPSON.

Décidément.

CLOTILDE.

Aujourd'hui même?

SIMPSON.

Je prends le train de sept heures qui me mettra à minuit chez moi.

CLOTILDE.

Vos malles sont faites?

SIMPSON.

Mon domestique les termine en ce moment.

CLOTILDE.

Vous ne me demandez rien?

SIMPSON.

Il me reste si peu de temps vraiment que je craindrais de vous déranger.

CLOTILDE.

Comme vous voudrez. (Elle le quitte; il se lève et va poser sa tasse sur la table.) Qu'est-ce que pense votre mère de cette brusque résolution?

SIMPSON.

Ma mère est enchantée de me voir partir. C'est un peu pour elle que je m'en vais plus tôt que d'habitude. Elle m'a demandé d'inspecter sa propriété de fond en comble et de diriger les réparations qui seront nécessaires. Je veux que ma mère ne reconnaisse pas Croquignole, quand elle viendra s'y installer.

CLOTILDE.

Si votre mère est de votre côté, je n'ai plus rien à dire.

SIMPSON.

Vous aimez trop Paris; vous n'admettez pas qu'on s'y trouve mal et qu'on puisse vivre ailleurs.

CLOTILDE.

Je ne pense pas cela. Je trouve seulement qu'à votre âge et dans votre situation un homme n'abandonne pas Paris volontiers, surtout s'il y était retenu par le plus léger attachement. L'hiver est à peine fini; le temps est affreux; personne ne songe encore à partir, excepté vous; il faut que vous ayez une raison.

SIMPSON.

J'en aurais une plutôt pour rester.

CLOTILDE.

Alors pourquoi vous en allez-vous?

SIMPSON.

Je m'ennuie. Je suis irrité et humilié. Je me fais l'effet d'un pauvre dans votre Paris. Qu'est-ce que c'est que ce misérable entresol où je demeure? J'ai honte pour moi de l'habiter; c'est bien pis quand on me fait le plaisir de venir me voir. Ma mère se refuse toujours à me donner une installation comme je la voudrais. Elle préfère que je voyage. Je dépense beaucoup d'argent, sans en

retirer ni plaisir ni honneur. Là-bas à Croquignole, le décor change. Je mène grand train. Je compte dans le pays; on me salue très bas quand je passe. J'ai sous la main tout ce qui me manque ici : mes chevaux, mes chiens..., mes fusils. Vous savez que j'ai une magnifique collection de fusils qu'il me tarde toujours un peu de retrouver en bon état. Paris est agréable évidemment; je m'y plairais peut-être autant qu'un autre, si j'y étais dans des conditions qui satisferaient mon amour-propre.

CLOTILDE.

C'est ma faute. Je n'ai pas su vous consoler et vous conserver. Se quitter comme nous le faisons, de gaieté de cœur, après quatre mois seulement, le temps ne vous aura pas paru long, je l'espère.

SIMPSON.

Cinq mois.

CLOTILDE.

Croyez-vous?

SIMPSON.

Comptons : 15 janvier, 15 février, 15 mars...

CLOTILDE.

C'est très juste. Mettons cinq mois et n'en parlons plus.

Un temps.

SIMPSON, s'approchant d'elle.

Vous devriez venir cette année à Croquignole,

quand ma mère sera là, avec une partie de sa société.

CLOTILDE.

Ne comptez pas sur moi. Mon mari ne peut pas s'absenter si aisément.

SIMPSON.

Vous le laisseriez.

CLOTILDE.

Il n'aime pas ça.

SIMPSON.

Vous vous retrouveriez avec votre amie, Mme Beaulieu, que les difficultés n'arrêtent pas, elle.

CLOTILDE.

Oh! Pauline, c'est différent. Elle a une fortune d'abord qui lui permet de faire ce qu'elle veut. Ensuite, son mari a eu de grands torts avec elle, elle en profite et elle a bien raison.

SIMPSON.

Elle s'amuse, Mme Beaulieu?

CLOTILDE.

Je n'en sais rien. Nous sommes très liées avec Pauline, très liées, mais nous ne nous disons pas tout.

SIMPSON.

C'est elle cependant qui vous a mise en relations avec ma mère.

CLOTILDE.

Pauline n'a jamais su pourquoi je le désirais. Qu'est-ce qui vous fait supposer que Mme Beaulieu ne se conduise pas régulièrement, on vous a dit quelque chose sur elle?

SIMPSON.

Je lui connais une forte toquade pour un de mes amis.

CLOTILDE.

Vous l'appelez?

SIMPSON.

Hector de Godefroy.

CLOTILDE.

C'est un mensonge.

SIMPSON.

A peine un secret.

CLOTILDE.

Mme Beaulieu, vous ne pouvez pas l'ignorer, vit depuis des années avec un garçon charmant qui l'adore et qui ne la quitte jamais.

SIMPSON.

Il se nomme?

CLOTILDE, après avoir hésité, avec un sourire.

Alfred Mercier.

SIMPSON.

Oui, mais Mme Beaulieu s'est amourachée, je me demande pourquoi, de mon ami Hector, et elle ne passe plus un jour sans le voir.

CLOTILDE.

De qui le tenez-vous?

SIMPSON.

De Mme Beaulieu elle-même, qui ne recule pas devant des confidences de ce genre.

CLOTILDE.

Quelle enfant que cette Pauline! Elle ne pourrait pas garder ces choses-là pour elle!

SIMPSON, la quittant.

Voilà ce que j'apprécie encore en m'éloignant de Paris; on enterre un tas d'histoires qui ne sont pas bien propres.

CLOTILDE.

C'est pour mon amie que vous faites cette phrase?

SIMPSON.

Je crois qu'elle peut en prendre sa part.

CLOTILDE.

Pauline a bien souffert, allez.

SIMPSON.

Il n'y paraît guère aujourd'hui.

CLOTILDE.

Vous lui avez peut-être fait la cour.

SIMPSON.

L'idée ne m'en serait jamais venue.

CLOTILDE.

Mme Beaulieu est tout bonnement adorable.

SIMPSON.

Je n'aime pas à être confondu avec tout le monde.

CLOTILDE.

Il faut bien cependant vous y attendre un peu.

SIMPSON.

Les femmes ne seraient pas contentes, si elles vous entendaient.

CLOTILDE.

Qu'est-ce que ça prouve? Que nous sommes faibles, changeantes, coupables, si vous le voulez; que nous nous laissons entraîner toujours; que nous rencontrons des maladroits qui ne nous aiment pas comme nous le voudrions, ou des ingrats, ce qui est pis, qui n'ont de l'estime et de l'affection que pour eux-mêmes! Vous avez raison, du reste. Le plus sage serait de ne connaître ni les uns ni les

autres; de se fermer les yeux; de se boucher les oreilles; de se dire courageusement : ta place est là, restes-y. La vie ne serait peut-être pas très drôle ni très palpitante, mais on s'éviterait bien des tracas, bien des déceptions et bien des regrets.

SIMPSON.

Qu'avez-vous ?

CLOTILDE.

Laissez.

SIMPSON.

Vous pleurez ?

CLOTILDE.

Et bien sincèrement, je vous l'atteste.

SIMPSON.

Pourquoi pleurez-vous, ma chère ?

CLOTILDE.

Est-ce qu'on sait ? Il y a un peu de tout dans les larmes d'une femme.

SIMPSON.

Je serais désolé que mon départ...

CLOTILDE.

Non. Ne vous faites pas plus coupable que vous ne l'êtes. On se rencontre, on se plaît, on se sépare, c'est l'histoire de tous les jours. Mais, messieurs, vous êtes bien accommodants pour obtenir nos

bonnes grâces et bien sévères quand nous vous les avons accordées. Allons! Il faut que j'appelle mon mari, qui nous laisserait ensemble jusqu'à demain avec sa bonne foi et cette sublime ignorance de toutes nos folies. (Lui tendant la main.) Dites-moi adieu. Gardez de ces cinq mois un bon souvenir, c'est tout ce que demande. Gardez-le pour vous seul, comme vous le devez et comme je peux y compter de votre part. C'est à vous que nous devons d'avoir réussi dans ce que nous désirions, mais le service n'est venu qu'après la faute, et il n'était pas nécessaire. Si vous voulez, un jour, en passant, me serrer la main, vous connaissez maintenant la maison où vous avez fait tout ce qu'il faut pour y être bien reçu.

SIMPSON.

Vous êtes charmante.

CLOTILDE.

Je le sais. (Elle le quitte et va à la porte de droite.) Voyons, Adolphe, tu as assez fumé. Tu finiras tes journaux une autre fois. Adolphe, m'entends-tu? M. Simpson prend son chapeau, lève-toi tout de suite, si tu veux descendre avec lui. (Revenant.) Mon mari vient.

SCÈNE III

LES MÊMES, DU MESNIL.

DU MESNIL, entrant et allant à Simpson.

Je me conduis comme un malappris avec vous, je vous abandonne.

SIMPSON.

Ça ne fait rien.

DU MESNIL.

J'ai pris cette habitude après mon déjeuner de me reposer un instant ; c'est le seul moment où je me sente bien chez moi.

SIMPSON.

Vous êtes prêt ?

DU MESNIL.

Quand vous voudrez.

SIMPSON.

Partons alors.

DU MESNIL.

Vous permettez que je dise un mot à ma femme.

SIMPSON.

Certainement.

DU MESNIL, allant à Clotilde, bas.

Est-ce qu'il faut que je remercie ce jeune homme ?

CLOTILDE.

Non. Nous l'avons invité à déjeuner, ça suffit.

DU MESNIL.

Nous devons beaucoup à son ami du ministère.

CLOTILDE.

C'est sa mère qui a tout fait... depuis que je lui ai écrit un mot devant toi, tu te souviens ?

DU MESNIL.

Je ne savais pas que Mme Simpson avait un fils de cet âge-là ; comment le trouves-tu ?

CLOTILDE.

Distingué.

DU MESNIL.

De bien grands airs, hein ?

CLOTILDE.

Ça ne me déplaît pas.

DU MESNIL.

Qu'est-ce qu'il te disait ?

CLOTILDE.

Que j'étais parfaite.

DU MESNIL.

Au moral.

CLOTILDE.

Au physique aussi.

DU MESNIL.

Je suis bon enfant de vous avoir laissés ensemble.

CLOTILDE.

Il part ce soir.

DU MESNIL.

Il peut revenir aussi.

CLOTILDE, à l'oreille de son mari.

Ce n'est pas encore celui-là qui me fera oublier mes devoirs.

Elle le quitte.

SIMPSON, allant à Clotilde.

Vous voulez bien m'excuser, madame, de me retirer si vite.

CLOTILDE.

Je sais que votre temps est compté, vous me l'avez dit, et je n'ose pas vous retenir.

SIMPSON.

Je regrette déjà Paris avant de l'avoir quitté.

CLOTILDE.

Vous allez l'oublier bien facilement.

SIMPSON.

Ma mère vous verra bientôt sans doute et elle me donnera de vos nouvelles.

CLOTILDE.

Nous lui demanderons aussi des vôtres.

SIMPSON.

Rappelez-vous que vous êtes attendue à Croquignole.

CLOTILDE.

Il n'est pas probable que vous m'y voyiez.

SIMPSON.

Je ne me tiens pas pour battu. Si une occasion se présente pour moi de venir à Paris, et au besoin je la ferai naître, j'essayerai encore de vous décider.

CLOTILDE.

Ne venez pas pour m'inviter, mais pour me voir.

SIMPSON.

A bientôt alors.

CLOTILDE.

A bientôt.

DU MESNIL.

Qu'est-ce que je te disais?

CLOTILDE.

Qu'est-ce que je t'ai répondu ? Ne t'occupe pas de ça et fais tes affaires.

Il sort.

SCÈNE IV

CLOTILDE.

Sotte aventure ! Tous ces jeunes gens d'aujourd'hui ne valent pas la peine qu'on s'occupe d'eux. C'est sec, plein de prétentions, ça ne croit à rien ; ils aiment la pose, et voilà tout. Je pensais que M. Simpson, élevé par sa mère, s'attacherait sérieusement à une femme. Je n'ai pas à me plaindre de lui, du reste. Il a été toujours fort convenable et très obligeant... Il est un peu bête avec ses fusils... C'est bien fait pour moi. J'avais ce qu'il me fallait, un ami excellent, un second mari, autant dire. Je l'ai malmené de toutes les manières, il en a eu assez, ça se comprend. Qui sait ? Il me croit peut-être plus fâchée que je ne le suis, les hommes nous connaissent si peu. Nous sommes bien faibles, c'est vrai, avec celui qui nous plaît, mais nous revenons toujours à celui qui nous aime.

Un coup de timbre.

SCÈNE V

CLOTILDE, ADÈLE.

ADÈLE, entrant.

M. Lafont, madame.

CLOTILDE.

Eh bien? Pourquoi prenez-vous cet air étonné pour annoncer M. Lafont?

ADÈLE.

Madame va donc le recevoir?

CLOTILDE.

Certainement.

ADÈLE.

Bien, madame.

CLOTILDE.

Allez-vous-en maintenant, Adèle, si vous avez besoin de sortir.

ADÈLE.

Merci, madame.

Elle fait entrer Lafont.

SCÈNE VI

CLOTILDE, LAFONT.

LAFONT, ému, lentement.

Bonjour.

CLOTILDE, d'une voix calculée.

Bonjour, mon ami.

LAFONT.

Comment allez-vous?

CLOTILDE.

Doucement. Bien doucement. Et vous?

LAFONT.

Mal. Très mal. Je vous dérange?

CLOTILDE.

Pas le moins du monde!

LAFONT.

Vous alliez peut-être sortir?

CLOTILDE.

Ma foi, non. Je sors à peine maintenant. Où irais-je?

LAFONT.

Vous aviez du monde à déjeuner?

CLOTILDE.

Du monde, non, une personne.

LAFONT.

Un ami?

CLOTILDE.

Un passant.

LAFONT.

Vous le nommez?

CLOTILDE, après avoir cherché.

Mon mari me l'a dit, mais je ne m'en souviens plus.

LAFONT.

Je viens de les voir partir ensemble.

CLOTILDE.

Vrai? Vous étiez là, sous mes fenêtres? Si je l'avais su, je me serais montrée un instant. C'est très gentil de votre part. Au moins vous ne m'avez pas oubliée tout de suite.

LAFONT.

Quel était ce monsieur?

CLOTILDE.

Un passant, je vous le répète, le premier venu. Il ne peut pas vous donner de l'ombrage. Mon mari me l'a présenté ce matin et ce soir il sera parti.

LAFONT.

Vous me dites la vérité ?

CLOTILDE.

Pourquoi vous mentirais-je maintenant? Vous ne changez pas, vous, c'est une justice à vous rendre ! Venez ici, dans ce fauteuil, et tenez-vous-y, si c'est possible. Que je ne vous voie pas marcher, remuer et vous agiter comme autrefois. Vous m'avez laissé de meilleurs souvenirs.

LAFONT.

Clotilde !

CLOTILDE.

Il n'y a plus de Clotilde.

LAFONT.

Mon amie !

CLOTILDE.

Un peu de calme, n'est-ce pas, et ne nous égarons pas si vite.

LAFONT.

J'ai bien regretté, allez, cette scène ridicule, que vous pouviez empêcher si facilement. Regardez-moi. M. Alfred Mercier ! (Elle rit.) Que voulez-vous ? J'étais jaloux depuis longtemps de ce M. Mercier; tous mes soupçons se portaient sur lui. Mme Beaulieu ne se plaindra pas de votre discrétion.

CLOTILDE.

C'est bien. Qu'est-ce que vous avez fait depuis que je ne vous ai vu ?

LAFONT.

J'ai pensé à vous.

CLOTILDE.

Cela se dit, cela. Après?

LAFONT.

Après ! J'ai vécu comme d'habitude.

CLOTILDE.

Vous ne vous êtes pas absenté?

LAFONT.

Il fallait me déplacer, je n'en ai pas eu le courage.

CLOTILDE.

Ces demoiselles ont-elles été gracieuses? Vous ont-elles bien reçu ?

LAFONT.

Je ne vous réponds pas.

CLOTILDE.

Pourquoi? Il est possible qu'autrefois une infidélité de votre part m'eût été sensible, très sensible ; mais ce qui vous était défendu alors vous est

bien permis maintenant. Avec cela que je ne vous connais pas et que vous êtes un homme à vous priver de consolations. Vous n'étiez pas toujours bien aimable, mon ami, ni bien gai, ni bien confiant, mais...

LAFONT.

Mais...

CLOTILDE.

Ne parlons pas de ces choses-là.

LAFONT.

Je souffre beaucoup trop, je vous assure, pour songer à des consolations. Et puis, si le malheur veut que je vous ai perdue pour toujours, je ne chercherai pas à vous remplacer dans un monde que je ne fréquente plus.

CLOTILDE.

Vous avez tort. Vous devriez retourner auprès de ces dames. Elles sont libres; on ne se gêne pas avec elles; elles aiment les histoires, les cris, les batailles; vous ne trouverez jamais cela avec nous. Nous ne pouvons offrir qu'une affection paisible, sincère... et désintéressée.

LAFONT.

C'est ce que je demande. C'est ce que nous demandons tous.

CLOTILDE.

Alors, mon ami, il fallait prendre garde et ne pas

risquer ce que vous teniez pour le plaisir de faire un coup de tête.

LAFONT.

Clotilde?

CLOTILDE.

Quoi, mon ami?

LAFONT.

Donnez-moi votre main.

CLOTILDE.

Non.

LAFONT.

Vous pouvez bien me donner la main.

CLOTILDE.

Plus tard, nous verrons. Ne prenez pas cet air-là, ou je vous renvoie à l'instant même.

LAFONT.

Donnez-moi votre main.

CLOTILDE.

Allons, la voici. Il vous faut l'autre maintenant.

LAFONT.

Vous êtes bien froide.

CLOTILDE.

Comment, froide? Je vous fais asseoir près de moi et je vous permets de m'embrasser, vous ne

pensiez pas que j'allais me jeter à votre cou, dès que vous entreriez.

LAFONT.

Je suis là, comme un coupable. J'accepte tous les reproches que vous me faites; je crois que vous en mériteriez aussi.

CLOTILDE.

Aucun.

LAFONT.

Est-ce ma faute ou la vôtre si nos relations ont changé tout à coup? Il n'y avait pas d'homme plus heureux que moi, jusqu'au jour où votre existence a été bouleversée.

CLOTILDE.

Qu'est-ce que vous dites? Mon existence bouleversée! Elle ne pouvait l'être que par vous, si je ne vous avais pas arrêté à temps.

LAFONT.

Vous avez raison. Je ne sais pas pourquoi je reviens là-dessus. Laissons ce qui s'est passé.

CLOTILDE.

Qu'est-ce qui s'est passé? Vous êtes incorrigible. Je vous reçois, je vous écoute, je crois que vous regrettez sincèrement une conduite inexplicable, je me dis que plus tard, si vous vous réformiez sérieusement, il ne serait pas impossible que je

vous pardonne, et vous me fâchez encore avec ce mauvais esprit que je déteste en vous et que je n'ai jamais réussi à vaincre ; il ne s'est rien passé du tout, vous entendez, rien, rien, rien, absolument rien !... Éloignez-vous.

LAFONT.

Pourquoi ?

CLOTILDE.

Éloignez-vous. Je désire me lever.

LAFONT.

Non.

CLOTILDE.

Si.

LAFONT.

Restons comme nous sommes.

CLOTILDE.

Laissez-moi me lever un instant... Vous ne partez pas encore...

LAFONT.

Continuons.

CLOTILDE.

Quelle exigence !

LAFONT.

Vous ne souffrez pas ?

CLOTILDE.

Je suis nerveuse et agitée.

LAFONT.

Raison de plus.

CLOTILDE.

Vous dites?

LAFONT.

J'ai bien de la peine aussi à me dominer.

CLOTILDE.

Allons, ne vous troublez pas, je resterai assise.

LAFONT.

Vous pensiez donc un peu à me pardonner?

CLOTILDE.

J'ai dit cela et j'ai eu tort.

LAFONT.

Reprenons notre bonne existence d'autrefois.

CLOTILDE.

A quoi bon? Vous ne serez jamais heureux avec moi et je ne serai jamais tranquille avec vous; vous ne voulez pas comprendre ma situation.

LAFONT.

Quelle situation?

CLOTILDE.

Ma situation. Est-ce que je n'ai pas un mari, dont je dépends entièrement, et qui doit me trouver là toutes les fois qu'il le désire? C'est bien le moins,

vous l'avouerez. Voilà encore une bien grande faute de votre part et que vous vous éviteriez, si vous me connaissiez mieux.

LAFONT.

Qu'est-ce que vous me reprochez?

CLOTILDE.

Vous n'aimez pas mon mari!

LAFONT.

Mais si, je vous assure.

CLOTILDE.

Mais non, je vous le garantis. Vous n'aimez pas Adolphe, je le vois à bien des choses. Ce sont peut-être vos caractères qui ne s'accordent pas ou bien la position qui veut ça.

LAFONT.

Quelle injustice! Votre mari! Il n'a jamais eu que deux amis en ce monde!

CLOTILDE.

Deux?

LAFONT.

Oui, deux.

CLOTILDE.

Lesquels?

LAFONT.

Vous et moi. (Ils rient.) Laissons de côté les autres,

et parlons de nous. Voyons, Clotilde, soyez sincère, est-il vrai que vous me plaisiez?

CLOTILDE.

Ça, oui. Je crois que je suis à votre goût.

LAFONT.

Une affection comme la mienne ne se rencontre pas tous les jours; vous en tenez compte?

CLOTILDE.

Certainement. C'est bien parce qu'elle me touche et que j'en tiens compte, que j'ai supporté toutes vos tempêtes.

LAFONT.

Je suis bien doux d'ordinaire, bien tendre...

CLOTILDE.

Je ne dis pas non. Vous savez parfaitement plaire quand vous le voulez bien, et vous trouvez quelquefois de fort jolies choses qui sont très agréables à entendre... Ce n'est pas vous qui parleriez de fusils à une femme.

LAFONT.

Qu'est-ce que cela veut dire?

CLOTILDE.

Rien. Une sottise qu'on m'a contée. Ne faites pas attention.

LAFONT, se rapprochant d'elle.

Dites-moi que vous me pardonnez.

CLOTILDE, bas.

Oui... Soyez sage, n'est-ce pas?

LAFONT.

Vous me pardonnez... tout à fait?

CLOTILDE.

Tout à fait... Ne me tourmentez pas, j'irai vous voir.

LAFONT.

Bientôt?

CLOTILDE.

Quand vous le voudrez... Prenez garde, je ne suis pas seule ici.

LAFONT.

Clotilde!

CLOTILDE.

Tu m'aimes?

LAFONT.

Je t'adore.

CLOTILDE, se relevant.

En aurons-nous dit des paroles inutiles pour nous retrouver au même point.

LAFONT, allant à elle.

Le regrettez-vous?

CLOTILDE.

Pas encore.

LAFONT.

J'étais bien triste en venant ici ; je vous quitterai dans de meilleures dispositions.

CLOTILDE.

Eh bien ! que cette petite leçon vous profite ! Plus de scènes, n'est-ce pas, plus de ces affreux soupçons qui désobligent une femme et qui sont si inutiles. Quand quelque chose va mal ou vous fait de la peine, dites-le-moi, je suis toujours disposée à entendre raison. Écoutez. Je vais vous annoncer une nouvelle qui ne vous déplaira pas.

LAFONT.

Voyons.

CLOTILDE.

Je crois que mes beaux jours avec Mme Simpson sont finis.

LAFONT.

Bah !

CLOTILDE.

Oui.

LAFONT.

Vous avez eu à vous plaindre d'elle ?

CLOTILDE.

Non. Je n'ai eu qu'à me louer d'elle au contraire.

Ce n'est pas précisément Mme Simpson que je ne veux plus voir, c'est sa maison où il me paraît préférable de ne pas aller.

LAFONT.

Qu'est-ce que je vous avais dit tout de suite?

CLOTILDE.

Vous êtes plus fin que moi, voilà tout.

LAFONT.

Je connais une autre personne, dont la société n'est pas bien bonne pour vous, et que vous devriez écarter aussi.

CLOTILDE.

Vous allez me dire une bêtise, je vois ça d'ici. Cette personne, c'est...

LAFONT.

Mme Beaulieu.

CLOTILDE.

Moi, me fâcher avec Pauline, je voudrais bien savoir pourquoi? Pourquoi?

LAFONT.

Il me semble...

CLOTILDE.

Qu'est-ce qu'il vous semble?

LAFONT.

M. Mercier !

CLOTILDE.

Eh bien ? M. Mercier ?

LAFONT.

J'ai appris ce qui en est et ce que vous savez bien aussi.

CLOTILDE.

Oui, je le sais. Après?

LAFONT.

Vous ne défendez pas Mme Beaulieu, je présume.

CLOTILDE.

Ah çà ! pensez-vous un peu à ce que vous me dites ? Est-ce que vous allez reprocher à Pauline de faire pour M. Mercier ce que je fais pour vous ?

LAFONT.

Ce n'est pas la même chose.

CLOTILDE.

En êtes-vous sûr ? Expliquez-moi la différence.

LAFONT.

J'en vois une.

CLOTILDE.

Laquelle ? Allons. Dites un peu. Laquelle ?... Vous êtes tous les mêmes, messieurs. Pour vous,

nous pouvons tout nous permettre, mais vous vous révoltez quand ce sont les autres qui en profitent. Plutôt que de vous occuper de Pauline, vous devriez songer à mon mari qui s'est plaint tous les jours qu'on ne vous voyait plus et qui va vous demander une explication.

LAFONT, montrant la seconde porte du fond.

C'est Adolphe que nous venons d'entendre rentrer ?

CLOTILDE.

Oui, c'est Adolphe. Avez-vous pensé un peu à ce que vous lui diriez?

LAFONT.

Non.

CLOTILDE.

Non. Ça vous fait rire. Tant pis pour vous, mon ami, vous vous tirerez de là comme vous pourrez.

SCÈNE VII

LES MÊMES, DU MESNIL.

DU MESNIL.

Te voilà, toi!

LAFONT, embarrassé.

Bonjour, mon cher.

DU MESNIL.

Bonjour. Pourquoi ne t'a-t-on pas vu depuis si longtemps ?

LAFONT, embarrassé.

Comment vas-tu ?

DU MESNIL.

Je me porte à merveille. Tu ne réponds pas à ma question. Qu'est-ce qui s'est donc passé que tu aies disparu du jour au lendemain ?

CLOTILDE.

Ne le tourmente pas. Il a eu un gros chagrin, n'est-ce pas, monsieur Lafont ?

LAFONT.

Oui, madame.

DU MESNIL.

Quel chagrin ?

CLOTILDE.

Est-ce qu'il faut que je dise à mon mari ?

LAFONT.

Si vous le voulez.

DU MESNIL.

Parle donc.

CLOTILDE.

Il était jaloux.

DU MESNIL.

Jaloux! (A Lafont.) Comment! Tu es encore jaloux, à ton âge? (A sa femme.) Et de qui diable était-il jaloux? D'une femme qui ne lui appartient pas, bien entendu. Ces célibataires! Ils ne se refusent rien. Ils sont jaloux par-dessus le marché. Veux-tu que je te dise l'opinion d'un économiste célèbre sur la jalousie? La jalousie, c'est la privation, pas autre chose. Si tu étais marié, tu ne serais pas privé et tu ne serais pas jaloux. Est-ce vrai, ça, Clotilde?

CLOTILDE.

Allons, tais-toi un peu.

DU MESNIL.

Jaloux! (A sa femme.) Est-ce que tu lui as dit?

CLOTILDE.

Quoi donc?

DU MESNIL.

Que j'étais nommé.

CLOTILDE.

M. Lafont est le premier qui t'ait écrit pour te féliciter.

DU MESNIL.

En effet. Je ne m'en souvenais plus. Il m'a écrit plutôt que de venir me voir... (A Lafont, en regardant sa femme avec intention.) C'est mon oncle, mon vieux bonhomme d'oncle, qui a enlevé cette affaire-là.

CLOTILDE.

On le sait bien que c'est ton oncle, tu n'as pas besoin de le crier sur les toits.

DU MESNIL, à Lafont.

Eh bien ? Est-ce que ça ne vaut pas mieux d'être receveur que d'être jaloux, hein ? (A sa femme.) Ce pauvre Lafont ! Il n'est pas encore bien remis. Il n'a pas son nez ordinaire... Ah çà ! t'a-t-elle trompé ou ne t'a-t-elle pas trompé ?

LAFONT.

Laisse-moi donc !

DU MESNIL.

Tu peux bien me dire ça, à moi. T'a-t-elle trompé ou ne t'a-t-elle pas trompé ?

CLOTILDE.

Mon mari vous fait une question, répondez-y.

LAFONT.

Que voulez-vous que je réponde ? Y a-t-il un homme, un seul, qui jurerait que sa maîtresse ne l'a pas trompé ? La mienne m'a dit que non, elle ne pouvait pas me dire oui. Nous nous sommes réconciliés, c'est ce que nous désirions sans doute l'un et l'autre.

CLOTILDE.

Vraiment ! Il est bien fâcheux que cette dame ne

soit pas ici pour vous entendre ; elle saurait l'opinion que vous avez d'elle et de toutes les femmes. La confiance, monsieur Lafont, la confiance, voilà le seul système qui réussisse avec nous.

DU MESNIL.

Ç'a toujours été le mien, chère amie...

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Les Honnêtes Femmes..... 1

Les Corbeaux..... 45

La Parisienne..... 243

20754. — Imprimeries réunies, A, rue Mignon, 2, Paris.